



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

910567

karl.komp

25

Mag. St. Dr.

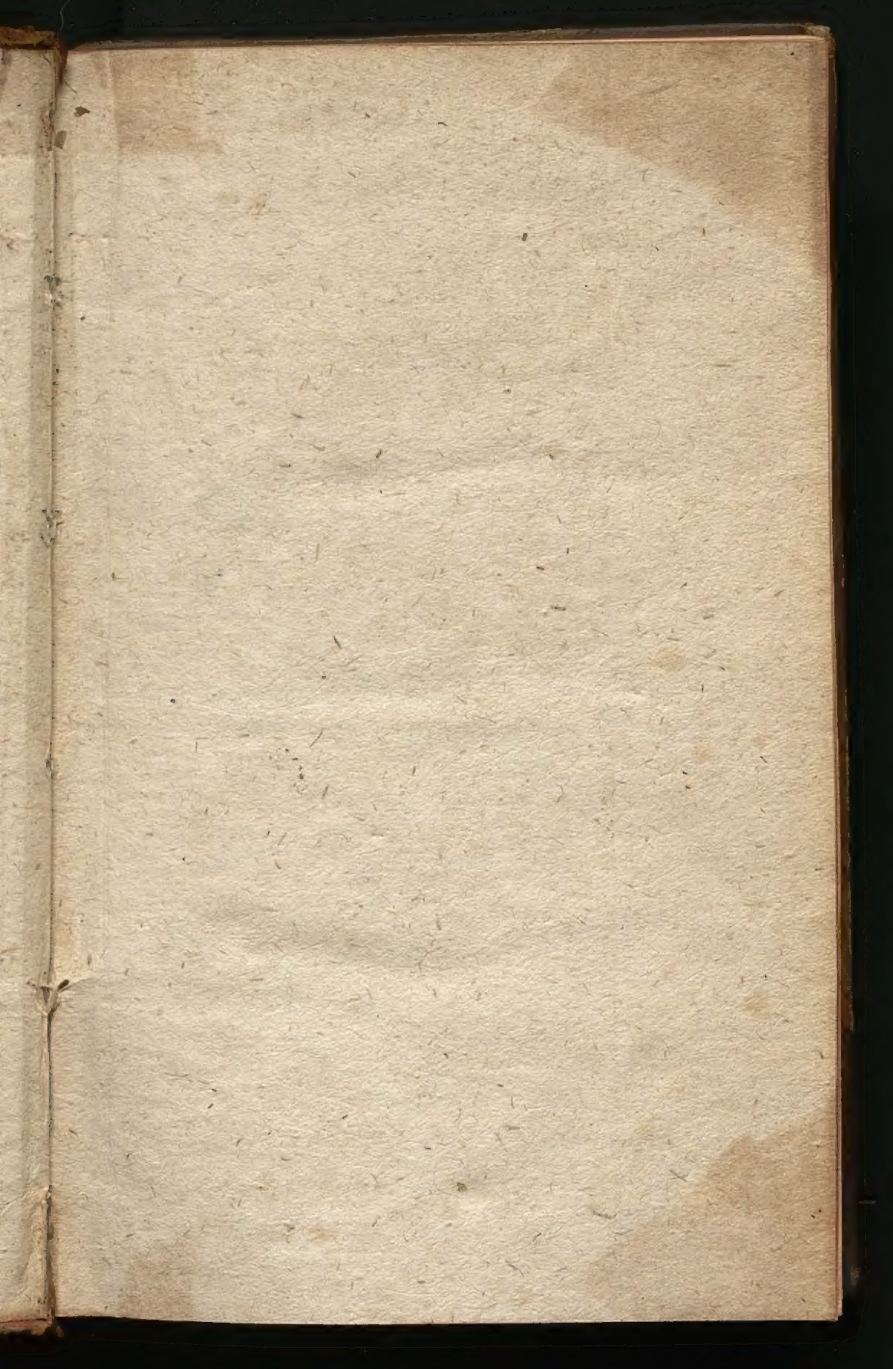
I

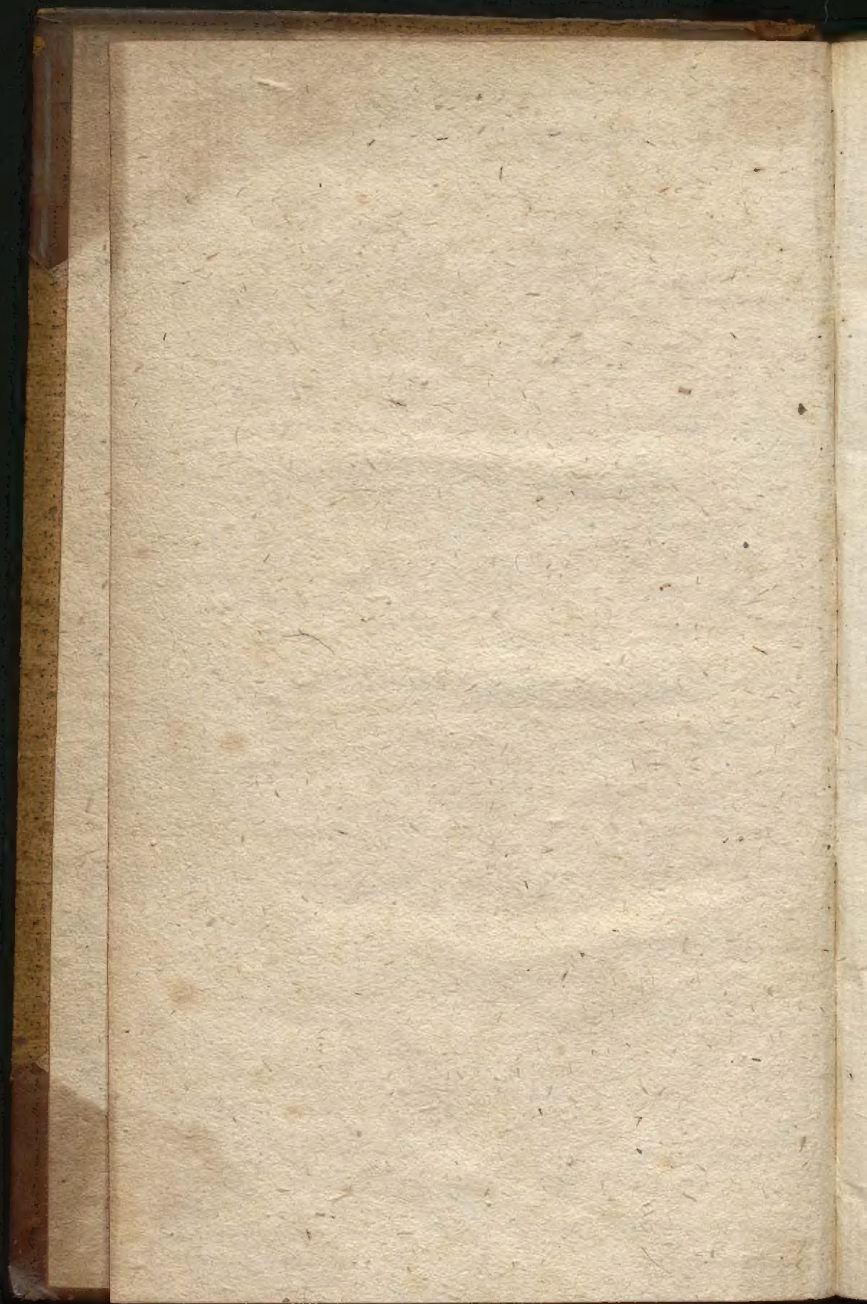
Medic. ~~11/11/4.~~



910567 I  
Mag. St. Dr.









**C O D E**  
*D E*  
**MÉDECINE**  
**MILITAIRE.**

---

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

---

CODE

DE

MEDICAL

MILITARY

CHIRURGICAL  
SOCIETY OF THE  
HOSPITAL



# C O D E DE MÉDECINE M I L I T A I R E,

*POUR LE SERVICE DE TERRE.*

Ouvrage utile aux Officiers, nécessaire  
aux Médecins des Armées & des  
Hôpitaux Militaires.

*E N T R O I S P A R T I E S.*

La première traite de la santé des Gens de  
Guerre ; la seconde , des Hôpitaux Militaires ;  
& la troisième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. COLOMBIER, Docteur-Régent de la  
Faculté de Médecine en l'Université de Paris,  
Membre de celles de Douay & de Rheims,  
ancien Chirurgien-Major du Régiment du  
Commissaire Général de la Cavalerie.



*A V A R S O V I E ,*

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi ;

*E t à P A R I S ,*

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-  
de-Beauvais.

---

M. D C C. L X X I I.

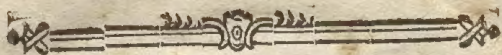
*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



910567

T  
-15





# TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

---

## CHAPITRE V.

<i>Des Maladies chroniques,</i>	pag. 1
ART. I. <i>De la saburre des premieres</i> <i>voies,</i>	6
ART. II. <i>De la Cachexie,</i>	31
ART. III. <i>Des engorgemens, obstructions,</i> <i>Etc. des viscères,</i>	48
SECTION I. <i>De l'engorgement des vis-</i> <i>cères,</i>	54
SECTION II. <i>Des obstructions des vis-</i> <i>cères,</i>	63
SECTION. III. <i>Du Squirre interne,</i>	85
ART. III. <i>De l'Hydropisie,</i>	91

## T A B L E

SECTION I. De l'Anasarque ou Leu-	
cophlegmatie,	93
SECTION II. De l'Hydropisie Ascite,	
ou du bas-ventre,	125
SECTION III. De l'Hydropisie de poi-	
trine,	136
SECTION IV. De l'Hydrocele ou Hydro-	
pisie du Scrotum,	145
ART. V. Des suppurations internes,	152
ART. VI. De l'Îctère ou Jaunisse,	190
ART. VII. De la Mélancolie, & de la	
Maladie du Pays,	208
ART. VIII. Des affections arthritiques &	
rheumatiques,	233
SECTION I. Du Rhumatisme chronique,	
	234
SECTION II. De la Goutte,	243
SECTION III. De la Scyatique,	266

## C H A P I T R E V I.

Des Maladies contagieuses & virulentes	
non aiguës,	269



## DES CHAPITRES.

ART. I. <i>Des Dartres ,</i>	270
ART. II. <i>De la Gale &amp; de la Maladie</i> <i>pédiculaire ,</i>	285
SECTION I. <i>De la Gale.</i>	286
SECTION II. <i>De la Maladie pédiculaire</i> <i>&amp; de la Vermine ,</i>	295
ART. III. <i>Du Scorbut , &amp; de l'affection</i> <i>scorbutique ,</i>	298
ART. IV. <i>Du Mal vénérien ,</i>	344
SECTION I. <i>De la Vérole ,</i>	349
SECTION II. <i>Des différentes méthodes</i> <i>curatives de la Vérole ,</i>	361
SECTION III. <i>De la méthode antivéné-</i> <i>rienne la plus convenable aux Gens de</i> <i>Guerre ,</i>	382
SECTION IV. <i>Des affections vénériennes</i> <i>locales , &amp; des accidens les plus graves</i> <i>de la Vérole ,</i>	403
Nº. I. <i>De la Gonorrhée virulente ,</i>	304
Nº. II. <i>Du Bubon vénérien ,</i>	421
Nº. III. <i>Des Chancres vénériens ,</i>	425

**TABLE. DES CHAPITRES.**

**Nº. IV.** *Des Porreaux, Crêtes, Fics ;  
Condilomes, Rhagades, &c.* 429

**Nº. V.** *Des Pustules & Tubercules vénériens, & des douleurs nocturnes ;*  
331

**N. VI.** *De l'Exostose vénérienne,* 434

**N. VII.** *De la Carie vénérienne,* 437

**SECTION V.** *Des préservatifs contre le  
Mal vénérien, . . . . .* 440

**Fin de la Table de la suite de la  
troisième & dernière Partie.**





C O D E  
D E  
MÉDECINE MILITAIRE.



SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.  
*Des Maladies des Gens de  
Guerre.*



C H A P I T R E V.

*Des Maladies chroniques.*

§. DCCCCXXV. O N doit entendre  
par maladie chronique, celle dont la  
marche est lente, & qui mine comme  
V. Part. A

## 2 CODE DE MÉDECINE

par degrés les forces de la vie & de la santé. Ce genre d'affections morbifiques est très-étendu, & il n'est pas moins dangereux que la plupart des maladies aiguës, dont le terme le plus éloigné est de soixante jours au plus.

§. DCCCCXXVI. Les affections chroniques dépendent souvent des aiguës, dont elles sont la suite; elles ont aussi leur source dans l'altération des liqueurs, & dans l'engorgement des viscères. C'est ainsi qu'après une inflammation de quelque un de ces organes, il y reste des obstructions, où il y survient de la suppuration; c'est ainsi qu'après une fièvre putride ou autre, la cachexie s'ensuit. Quelquefois une maladie chronique est l'effet d'une autre chronique, comme on le voit par l'hydropisie qui succede à la cachexie, ou à l'obstruction de quel-



que viscere. Quelquefois, sans qu'il y ait eu aucuns maux aigus, les liqueurs s'alterent, & l'on tombe dans un état de chronique, comme on le voit par la cachexie, qui est la suite ordinaire des mauvaises digestions, & de la sabure des premières voies.

§. DCCCCXXVII. On pourroit comprendre dans la classe des maladies chroniques plusieurs affections contagieuses & virulentes non aiguës, qui en effet ont la même marche que celles-là; mais comme elles sont produites par des agens particuliers, elles méritent une distinction spéciale, & je les ai mises hors de rang, pour en faire un sixième & dernier Chapitre.

§. DCCCCXXVIII. Je traiterai dans celui-ci des principales maladies chroniques qui attaquent

## ¶ CODE DE MÉDECINE

les Gens de Guerre. Je ne prétends pas entrer dans tous les détails qu'exige cette matière, qui est susceptible d'une très-grande extension; mais je tâcherai de ne rien omettre du caractère, & des signes particuliers des maladies; des moyens curatifs les plus sûrs, & sur-tout, de ce qui a rapport à la classe d'hommes pour laquelle j'écris.

§. DCCCCXXIX. Ce Chapitre sera divisé en huit Articles : le premier traite de la saburre des premières voies; le second de la cachexie; le troisième, des engorgemens, obstructions, &c. des viscères; le quatrième, de l'hydropisie; le cinquième, des suppurations internes; le sixième, de l'ictère ou jaunisse. La mélancolie & la maladie du pays, font le sujet du septième; & les affections arthritiques.

## MILITAIRE.

ques & rhumatiques , celui du huitième.


§. DCCCCXXX. La description de ces maladies , jointe à celle de quelques-unes dont j'ai parlé dans les Chapitres deux , trois & quatre , sont les chroniques auxquels les Gens de Guerre sont le plus sujets. Si je ne les ai pas rangées toutes dans un même Chapitre , c'est que celles qui sont déjà décrites , m'ont paru devoir faire corps avec les matieres traitées dans les précédens. Telle est la paralysie , qui se trouve à l'Article des maladies de la tête ; tels sont la lienterie & le flux cæliaque , le calcul des reins & de la vessie , &c. dont j'ai fait mention dans le quatrième Chapitre , &c.





## ARTICLE PREMIER.

*De la saburre des premieres voies.*

§. DCCCCXXXI.  N fait quelle est l'influence des premieres voies sur la santé. Parmi le grand nombre des maladies auxquelles les hommes sont sujets , on peut dire qu'il en est fort peu qui ne tirent leur origine de la dépravation des sucs digestifs & nutritifs, de l'atonie ou ~~du spasme des organes de la digestion.~~

§. DCCCCXXXII. Nous ne connoissons pas encore (peut-être ne le connoîtra-t'on jamais) le véritable mécanisme par lequel cette importante fonction s'opere ; mais nous savons parfaitement que c'est par elle que l'existence & la

réparation du corps se perpétuent. Nous savons que la bouche, l'œsophage, l'estomac, le pancréas, le foie & les intestins, ont chacun leur office particulier, pour préparer & achever la séparation des sucs alimentaires; que le mésentère est l'organe à travers lequel ces sucs, (le chyle) sont portés jusqu'à des tuyaux, qui eux-mêmes conduisent toute cette masse dans le torrent de la circulation, où elle est enfin changée en nos propres humeurs.

§. DCCCCXXXIII. S'il manque à l'un de ces organes ou à leurs sucs quelqueune des conditions nécessaires pour opérer convenablement la formation & la séparation du chyle; si l'on surcharge les premières voies, ou que leur texture & leur mécanisme soient dérangés par des alimens trop grossiers, trop

### 8 CODE DE MÉDECINE

lourds , trop ténaces , ou de mauvaise qualité ; si les sucs digestifs sont altérés par leur trop long séjour dans leurs follicules ou couloirs , par la dépravation des humeurs , par l'air & les corps étrangers qui pénètrent avec la nourriture dans l'estomac ; si enfin le corps est dans cet état d'épuisement qui ralentit le cours des liqueurs , & qui diminue la force des organes , il doit nécessairement en résulter plusieurs affections morbifiques , tant aiguës que chroniques.

§. DCCCCXXXIV. Mais parmi les effets des causes ci-dessus , la saburre des premières voies est le plus fréquent ; & c'est cette saburre qui donne ordinairement lieu au grand nombre de maladies chroniques , dont je parlerai ci-après. On donne ce nom , comme aussi



celui d'impureté , de dépravations , de mauvais levains , de levains nuisibles , de crudités des premières voies , à un vice particulier de l'estomac & de ses sucs.

§. DCCCCXXXV. Ce vice ( la saburre ) se reconnoît par quelques signes qui la font distinguer en quatre espèces ; savoir , en acide , en amere , en muqueuse & en putride.

§. DCCCCXXXVI. Les rots acides , l'ardeur , la morsûre & le gonflement de l'estomac , la pésanteur & la douleur de la tête , la toux , le hoquet , la constipation , le ténefme , sont les indices de la saburre acide. Elle est ordinairement l'effet de la foiblesse des organes de la digestion , qui ne peuvent pas assimiler les alimens de différente nature. La nourriture acide y donne principalement lieu , & entr'autres

10 CODE DE MÉDECINE

l'excès des fruits qui ne sont pas mûrs, & celui des boissons acides.

§. DCCCCXXXVII. L'amertume de la bouche, la sécheresse de la langue, la cardialgie, la chaleur des entrailles, & même celle de tout le corps, les nausées, les vomissemens de matieres brunes, jaunes, ou verdâtres, le goût de bile, les déjections bileuses, annoncent la présence des substances ameres dans les premières voies, l'abondance de la bile, & conséquemment la saburre amere & bilieuse. Les causes de cette affection morbifique dépendent de la chaleur des premières voies, du tempérament, & du régime de vie, qui concourent à former une plus grande quantité de suc, & sur-tout beaucoup de bile. Les gros mangeurs, les gens bilieux, & ceux qui font des excès, y sont

plus sujets. Les alimens qui fournissent beaucoup de substance nutritive, y donnent lieu.

§. DCCCCXXXVIII. La bouche pâteuse & glutineuse, la salive épaisse, le dégoût, le défaut d'appétit, les vents, les rapports insipides, quelques heures après le manger, le vomissement des matieres muqueuses & glaireuses, &c. sont les signes de la saburre muqueuse ou glaireuse. Elle est produite par une abondance de matiere de même genre, qui tapisse les parois des premieres voies. Les fucs digestifs sont alors trop épais; leur sécrétion retardée & la lymphe plus glutineuse, donnent lieu à cet épaisissement. Les alimens épais & visqueux, l'inaction, sont les principales causes de cette espèce de saburre.



§. DCCCCXXIX. Les rapports d'œufs couvis, la pésanteur d'estomac, l'anxiété, les vents, les vomissemens & les déjections fétides, putrides, une chaleur âcre & mordante, &c. sont les indices de la saburre putride, nidoreuse, alkaline. Cette espèce est produite, non-seulement par la qualité des alimens plus disposés à la putréfaction, telles que sont les substances animales; mais elle vient aussi de l'atonie des premières voies, de la nature des sucs digestifs qui sont peu propres à rendre la digestion parfaite. Les miasmes putrides introduits avec les alimens dans l'estomac, concourent très-souvent à faire tourner la digestion de cette manière.

§. DCCCCXL. Lorsqu'une fois ces différentes espèces de saburre existent dans les premières

voies, il est certain que les digestions sont toujours dépravées, & c'est ce qu'on appelle la *cacochymie*. Le chyle qui résulte de ces digestions en retient la nature; de-là insensiblement la masse générale des humeurs s'altère, & il en résulte une foule de maux.

§. DCCCCXLI. Il est donc très-essentiel de corriger promptement la saburre des premières voies. On doit croire facilement que les Gens de Guerre, & entr'autres ceux de la dernière classe, y sont très-sujets, sur-tout à la seconde & à la troisième espèce; mais ce sont celles qui en général produisent le moins de maladies chroniques; l'une & l'autre donnant principalement lieu aux aigues, comme on a pu le voir dans les Chapitres précédens. Les deux autres espèces, mais principa-

#### 14 CODE DE MÉDECINE

lement l'acide , font naître des engorgemens , la cachexie , &c. On peut voir combien les ivrognes sont sujets aux obstructions , & à l'hydropisie.

§. DCCCCXLII. Je ne parle point ici de l'état vicieux des premières voies , qui dépend de quelque autre maladie chronique , comme de l'obstruction du foie , du pylore , &c. On sent assez que dans ce cas la saburre n'est qu'un accident de la première maladie , comme la chaleur est celui de l'état de la fièvre. Il résulte de-là que cette espèce de dépravation , regardée comme idiopathique , est souvent très-curable ; tandis qu'elle ne l'est presque jamais , lorsqu'elle dépend des maux que je viens de citer. Mais il faut convenir qu'elle est plus rarement idiopathique , que symptomatique.



§. DCCCCXLIII. Pour s'assurer que la saburre ne dépend point de la lésion de quelque viscere, ou d'une autre maladie chronique, on examine avec soin si les différentes fonctions s'exécutent avec liberté & facilité; si même avant l'existence de cette saburre, il n'y avoit pas quelqu'autre maladie; si enfin l'état des viscères se reconnoît au tact, tel qu'il doit être.

§. DCCCCXLIV. La premiere indication qui se présente dans toutes les espèces de saburre, est celle de vuider les premieres voies des suc's grossiers & impurs dont elles regorgent. On emploie à cet effet les émétiques & les purgatifs, qui doivent être plus ou moins forts, & réitérés, selon l'abondance des matieres, selon l'effet qui en résulte, & selon la force des sujets. Il faut

# 16 CODE DE MÉDECINE

remarquer que parmi les purgatifs ; il en est qui sont plus propres à chaque espèce de saburre.

§. DCCCCXLV. Pour la crudité acide , après les évacuations préliminaires , on met en usage avec succès les délayans , les absorbans , les amers , les toniques & les martiaux. L'eau de chicorée , de fleurs de guimauve , sont , après l'eau pure qui est préférable , les meilleurs délayans. Les yeux d'écrevisses , le corail , la craie , sont les absorbans les plus usités. Parmi les amers , on choisit de préférence le quinquina , la gentiane , l'aloës , qu'on ordonne de différente maniere. L'extrait de genièvre est le stomachique le meilleur & le plus propre pour les Gens de Guerre. Quant aux martiaux , l'eau rouillé , celle dans laquelle on fait bouillir un nouet rempli de limaille

d'acier, l'eau de boule de mars, l'œthiops martial, le saffran de mars, le tartre martial soluble, sont les plus usités. On sent parfaitement que les acides, & sur-tout le vin, sont contraires dans cette espèce de saburre.

§. DCCCCXLVI. Les évacuans & les délayans ne sont pas moins utiles pour la saburre amère, que pour l'acide; mais après ces moyens il faut la combattre avec les acides végétaux & minéraux, tels que le petit lait, la limonade, l'esprit de soufre & de vitriol, &c. Ensuite on en vient aux eaux minérales ferrugineuses, telles que celles de Spa, de Forges, &c. Les Gens de Guerre qu'on ne peut envoyer facilement aux eaux, tant parce que cela dérange leur service, que parce la maladie n'est pas assez importante,

18 CODE DE MÉDECINE

pour faire cette dépense , font usage des martiaux décrits au Paragraphe précédent.

§. DCCCCCLXVII. La saburre muqueuse est celle pour laquelle les évacuans sont les plus nécessaires ; mais il faut , avant de les mettre en usage , prescrire celui des délayans ; car sans cette précaution , les émétiques & les purgatifs auroient très-peu d'action sur l'estomac , & conséquemment peu d'effet. On ordonne après ceux-ci différens remedes toniques , amers , stomachiques & martiaux. *Voyez* à cet effet le Paragraphe DCCCCXLV. C'est pour cette espèce de saburre qu'il convient de donner l'ipécacuanha en pillules de demi-grain ou d'un grain , plusieurs fois dans la journée. L'oximel scillitique est aussi très-indiqué dans ce même cas. On leur



fait succéder les toniques ci-dessus, même les aromatiques, tels que le *calamus aromaticus*, le gingembre, la noix muscade, la zédoaire, &c. ou bien on allie ces remèdes avec les incisifs dont je viens de parler.

§. DCCCCXLVIII. La saburre ou crudité alkaline, nidoreuse, putride, se traite aussi par les émétiques & les purgatifs. C'est pour cette espèce que les évacuans acides conviennent principalement, tels que la casse, les tamarins, &c. Le régime des malades doit être végétal, autant que faire se peut; les boissons rendues aigrelettes, par les syrops de limon & de vinaigre, ou par le vinaigre même, par l'esprit de vitriol ou de soufre, doivent ensuite être mises en usage. Lorsque les signes nidoreux ne paroissent plus, on emploie avec succès les amers, les toniques, & les mar-

20 CODE DE MÉDECINE

tiaux, dont il est fait mention dans le Paragraphe DCCCCXLV.

§. DCCCCXLIX. La caco-chymie, qui n'est autre chose que l'existence de la saburre des premières voies, ne peut être regardée comme une maladie, que dans le cas où tous les accidens décrits aux Paragaphes DCCCCXXXVI, DCCCCXXXII, DCCCCXXXIII & DCCCCXXXIX, continuent pendant quelque temps; car il seroit ridicule de prendre une indigestion, une colique, ou une autre affection momentanée de ce genre, pour une maladie, qui exige tous les moyens dont j'ai parlé dans les quatre Paragaphes ci-dessus. Il est cependant vrai que ces affections peuvent donner lieu à la saburre, & que même elle ne dérive presque jamais d'une autre cause, que de celle-là.

§. DCCCCL. J'ai traité ici la cacochymie, non-seulement parce qu'elle donne lieu aux maladies chroniques, mais aussi parce que je la regarde comme une affection très-commune parmi les Gens de Guerre, & à laquelle on ne fait pas assez d'attention. Je suis très-convaincu qu'on pourroit, avec des précautions simples & faciles, parvenir à éviter un grand nombre de maux, qui dérivent de cette cause.

§. DCCCCLI. J'ai déjà parlé dans le quatrième Chapitre des moyens qu'il faudroit mettre en usage à cet égard. J'ai indiqué dans la première Partie les différentes causes qui peuvent donner lieu à cette cacochymie, en parlant de la nourriture, des fatigues, des injures du temps, de l'intempérance. Il me semble que si l'on

veilloit avec un peu d'attention sur toutes ces choses, & qu'à la moindre indisposition on cherchât à en prévenir les suites, on prévientroit aussi les trois-quarts des maladies qui affligent les Soldats.

§. DCCCCCLII. C'est ainsi qu'en attribuant aux Chirurgiens-Majors des Régimens les fonctions dont j'ai parlé dans la seconde Partie, Chapitre III, toutes les indispositions des Soldats seroient connues sur le champ, & qu'on pourroit les guérir. Sans cela, on n'est informé de leur état que lorsque les suites de leur inconduite les retiennent malades au lit.

§. DCCCCCLIII. Souvent un purgatif ou un émétique placés à propos, évitent les plus grands maux. Je voudrois que lorsqu'on est assuré qu'un Soldat a de mau-



vaïses digestions , soit qu'elles pé-  
chent par la lenteur , par la trop  
grande précipitation , ou autre  
cause , qu'on le conduisît de ma-  
niere à arrêter les maux qui peuvent  
en résulter. C'est alors que la diete ,  
les évacuans , & ensuite l'usage de  
l'eau de genièvre pour boisson ,  
pendant quelques jours , peuvent  
être d'une grande utilité.

§. DCCCCLIV. Ce seroit ici  
le lieu de parler des différens acci-  
dens qui appartiennent à chaque  
espèce de saburre , & d'indiquer les  
moyens qui sont propres pour les  
combattre. Mais les bornes de ce  
Traité m'empêchent d'entrer dans  
ces details. Le traitement indiqué  
dans les Paragraphes DCCCCXLV,  
DCCCCXLVI , DCCCCXLVII &  
DCCCCXLVIII , suffit pour la plu-  
part de ces accidens. Je me bornerai

24 CODE DE MÉDECINE  
à la faim canine, qui devient souvent une maladie très-dangereuse, & qu'on observe assez fréquemment dans les Troupes.

§. DCCCCLV. La faim canine, autrement dite *boulimie*, est une maladie dans laquelle le desir de manger est continuel, & est accompagné de divers accidens plus ou moins graves. On en distingue deux espèces: dans la première, le desir de manger est toujours le même, quoiqu'on prenne une très-grande quantité d'alimens; mais on les rend tels qu'on les a avalés, c'est-à-dire, que les excréments retiennent, non-seulement la couleur, mais aussi beaucoup de la forme de ces alimens. La seconde, qui est plus grave, est accompagnée de cardialgie & de syncopes. Les malades ont le même desir de manger, que

que dans l'autre espèce; mais à peine ont-ils goûté les alimens, qu'ils sont rassasiés. Ils rejettent le peu qu'ils en ont pris, sans être digéré. *Pl. 103.*

§. DCCCCLVI. L'une & l'autre paroissent dépendre de l'acrimonie des suc digestifs, & de l'irritation des nerfs de l'estomac. Elles ne forment que des degrés différens, quant à la violence des accidens, & au danger. La premiere espèce est fréquente parmi ceux qui font un usage habituel des boissons âcres & spiritueuses, & sur-tout parmi ceux qui dans les courses d'hiver, sont long-temps exposés à la neige. Il semble que cette pluye condensée par la rigueur de l'air, agisse sur les houppes nerveuses, par les pointes que les Physiciens reconnoissent dans les matieres congelées. J'ai vu plusieurs exemples faim canine;

*V. Part.*

**B**

## 26 CODE DE MÉDECINE

mais j'en ai appris un qui est aussi rare qu'il est extraordinaire, dans un Volontaire d'un Régiment de Cavalerie, qui vivoit avec les Cavaliers. Il mangeoit en un jour presque tout le pain de sa chambre : on étoit obligé de le lui cacher ; mais enfin, comme il le trouvoit souvent, & qu'il faisoit jeûner ses camarades, on fut obligé de le renvoyer. On auroit mieux fait sans doute de chercher à le guérir, mais il ne paroissoit pas malade, & il n'avoit point d'autre accident que celui d'aller souvent à la selle.

§. DCCCCLVII. Quand cette faim canine, (la première espèce) survient à la suite d'une fièvre quarte, ou de quelqu'autre maladie chronique, elle est presque toujours funeste. La saburre acide est la cause principale qui y donne lieu. On la guérit en employant les moyens dé-



crits au Paragraphe DCCCCXLV; mais il faut faire attention que les évacuans qu'on fait précéder ordinairement les autres remèdes, pour la saburre acide, ne doivent, pour la faim canine, être employés qu'après un long usage de délayans, &c. Sans cette précaution on auroit à craindre qu'il ne survint de l'inflammation dans le ventricule.

§. DCCCCCLVIII. Quant à la seconde espèce, qui n'est que le degré plus violent de l'autre, elle est presque toujours incurable. La lienterie est considérable, le marasme, la fièvre lente, accompagnent cet état. L'irritation de l'estomac est si grande, que la plus petite parcelle d'alimens augmente les accidens; ce qui empêche les malades de continuer de manger, quoiqu'ils en aient la plus forte envie.

Bij

§. DCCCCLIX. Il faut employer contre cet état les remèdes les plus doux, qui puissent en même temps servir de nourriture. De ce genre sont les gelées de veau ou de poulet, la crème de riz & d'orge, les panades, le lait, les émulsions, les calmans, les mucilagineux, tels que la décoction des racines de guimauve, &c. Mais ces secours sont presque toujours trop tardifs, les viscères sont déjà dans un état à ne plus donner aucun espoir de guérison.

§. DCCCCLX. Quand on a eu le bonheur de calmer les accidens les plus dangereux, on en vient à l'usage des évacuans légers, ensuite on passe à celui des amers, des toniques & des martiaux, qui doivent être ménagés selon les forces des malades. Ces secours qui conviennent aussi à la suite de la pre-

miere espèce de boulimie , rétablissent par degrés le ton de l'estomac & des premieres voies , & la maladie se guérit insensiblement.

§. DCCCCLXI. Il résulte de tout ce qui vient d'être dit dans cet Article , 1°. que les Gens de Guerre sont plus sujets que les autres hommes , à la saburre des premieres voies ; 2°. que les effets de cette saburre sont d'autant plus nuisibles , que cette classe est exposée à un nombre beaucoup plus considérable de causes , qui doivent nécessairement aggraver cet état vicieux des premieres voies. Telles sont l'intempérance , le mauvais air , les fatigues , les injures des saisons , la mauvaise nourriture ; 3°. qu'il faut avoir plus de soins des Soldats , dans les indispositions qui dépendent de cette saburre ,

30 CODE DE MÉDECINE

parce qu'ils sont moins dans le cas de s'en délivrer par le régime & par la diète. La plupart de ces sortes de gens , loin d'observer la diète dans ce moment , s'efforcent de manger , dans la crainte de la foiblesse ; 4°. enfin , qu'ils sont d'autant plus sujets aux maladies chroniques qui dépendent de cette saburre , qu'en général ils sont dans une disposition beaucoup plus critique , relativement à l'état douteux de leurs humeurs & de leurs viscères.

§ DCCCCLXII. Il résulte des observations faites dans le Paragraphe précédent , qu'en suivant le régime & les moyens prescrits dans cet Article , on coupe la racine de la plupart des maux auxquels les Gens de Guerre sont exposés. C'est ce que j'avois à démontrer.



## ARTICLE II.

*De la Cachexie.*

§. CCCCLXIII. <sup>V</sup>LA cachexie, selon *Boerrhaave*, aphorisme 1166, est cette disposition du corps qui altere sa nutrition dans toute son habitude. Le célèbre Commentateur *Van-Swieten* ajoute à ce texte plusieurs raisons qui confirment cette définition; ensuite il dit, d'après *Arétée*, que pour mieux faire connoître cet état, il faut se rappeler de celui qui lui est directement opposé, c'est-à-dire de la meilleure disposition du corps, par laquelle l'homme exécute également bien toutes ses fonctions, soit pour la coction des alimens, soit pour la distribution des sucs alimentaires

Biv

### 32 CODE DE MÉDECINE

propres à former les différentes humeurs. Dans ce dernier état , la respiration est libre & facile , les forces sont entières , la couleur bonne , & en un mot , la santé parfaite. Dans la cachexie , au contraire , l'état du corps est tout-à-fait différent de celui-là. Le moindre mouvement du corps gêne la respiration : les forces sont languissantes , & le ton de la couleur est très-mauvais.

§. DCCCCLXIV. La cachexie est toujours précédée & accompagnée de la cacochymie , dont j'ai parlé à l'Article précédent. Il est assez naturel de penser que celle-ci doit avoir lieu , lorsque les liqueurs sont dépravées : comme il est facile de concevoir que les fonctions des premières voies étant lésées , celle-là doit bientôt survenir.

§. DCCCCLXV. On distingue deux espèces de cachexie, l'une essentielle, & l'autre symptomatique. La première vient de la dépravation des humeurs causée, soit par le mauvais air, soit par la faburre des premières voies, soit par quelque vice particulier qui se communique à toute la masse des liqueurs. La seconde au contraire, est l'effet d'une autre maladie chronique, comme, par exemple, du scorbut, d'un engorgement squirreux, d'une suppuration interne, &c.

§. DCCCCLXVI. Les véritables signes qui font reconnoître la cachexie, sont la couleur livide, verdâtre, ou plombée du visage, la pâleur de toute l'habitude du corps, la maigreur, une légère enflure de la peau, plus apparente au visage

34 CODE DE MÉDECINE

& aux extrémités, ou quelquefois l'empreinte des doigts, reste pendant quelque temps. Les malades ont souvent froid, & le moindre mouvement du corps gêne la respiration.

§. DCCCCLXVII. Le pouls est lent & petit, & il y a vers le soir un peu de fièvre. Quelquefois il y a des palpitations de cœur. Le dégoût, les borborigmes, la colique, les vents, l'enflure des hypocondres, accompagnent cet état. Le ventre est tantôt resserré, tantôt relâché; les urines varient en quantité, en couleur, & en consistance. Les malades éprouvent de la langueur & de la lassitude; le sommeil est pesant & les fonctions de l'ame sont troublées; les jambes s'enflent dans les commencemens vers le soir, ensuite elles restent toujours



œdémateuses. Les sueurs sont quelquefois fétides, & il se fait des éruptions sur la peau\*.

§. DCCCCLXVIII. On peut facilement présumer les causes de la cachexie, par la division du Paragraphe DCCCCLXV. L'essentielle est produite par la saburre des premières voies, qu'on a négligé de dompter; par la foiblesse des organes de la digestion & de l'hématose; par les hémorrhagies considérables & par les saignées trop fréquentes; par la suppression des évacuations habituelles; par l'abus des fébrifuges; par le reflux de quelque matière étrangere dans la masse des liqueurs, &c. Les convalescens des grandes & longues maladies sont

---

\* LIEUTAUD, *synopsis universæ praxeos Medicæ.*

36 CODE DE MÉDECINE

sur ce pied, dans la disposition prochaine, ou dans le premier degré de la cachexie. La symptomatique est l'effet de l'obstruction des viscères, des suppurations internes, ou de quelque virus, tels que le scorbutique, le vérolique, &c.

§. DCCCCLXIX. La cachexie paroît être le premier degré de la leucophlegmatie; mais elle diffère beaucoup de l'ictère, qui, bien que produit par un vice des humeurs, se détruit en peu de temps, & beaucoup plus facilement que la cachexie. Elle diffère aussi du scorbut, puisque plusieurs scorbutiques sont exempts de cette maladie.

§. DCCCCLXX. Le pronostic doit varier, selon l'espèce de cachexie, & selon la nature des causes qui l'ont produite. Celle qui vient de la lésion des viscères, ou des

Suppurations internes, peut-être regardée comme presque incurable. Plus elle est ancienne, plus il y a de difficulté pour la guérison: & *vice versa*. La cachexie qui survient après la suspension des fièvres intermittentes, pour lesquelles on a employé inconsidérément & trop promptement les fébrifuges, & surtout le quinquina, ne se guérit que par le retour de la fièvre; mais on n'est pas toujours assez heureux, pour qu'elle revienne, & alors la maladie devient très-dangereuse. La cachexie, au terme du marasme, ne donne aucun espoir. Si elle est entretenue par un transport de quelque humeur dans la masse des liqueurs, & qu'on puisse rappeler au dehors cette même humeur, il y a tout lieu de se flatter de la guérison.

38. CODE DE MÉDECINE

§. DCCCCLXXI. La cachexie est fréquemment suivie de l'obstruction des viscères, & encore plus souvent de l'hydropisie, comme on le verra dans les deux articles suivans. Il n'est aucune maladie dont il soit plus essentiel d'arrêter les progrès, parce que c'en est fait des malades, lorsqu'ils sont à un certain degré de cette affection.

§. DCCCCLXXII. Les convalescens des grandes & longues maladies, les vieux ivrognes & débauchés sont plus sujets à devenir cachectiques. Il est à remarquer que les Soldats le sont encore davantage, par l'espèce de traitement auquel ils sont assujettis, & par le mauvais air qu'ils sont le plus souvent contraints de respirer dans leur convalescence.

§. DCCCCLXXIII. L'inf



pection des cadavres présente partout des engorgemens, des suppurations, la gangrene, des hydatides. Les intestins & les viscères du bas ventre, sont principalement le siège de ces lésions. On peut consulter *Bonet, Morgagny & Lieutaud*, sur ces divers genres de lésions, qu'il seroit trop long de détailler ici, & qui d'ailleurs n'y sont pas très-essentielles.

§. DCCCCLXXIV. On ne peut assigner aucune méthode curative particulière à la cachexie symptomatique, sans avoir auparavant établi la cause qui y donne lieu. Voyez pour les obstructions l'Article suivant; pour l'hydropisie, le quatrième, & pour les suppurations internes, le cinquième, &c. Quant aux dartres & à la gale repercutées, on doit les rappeler, soit par des vésicatoires, setons ou cautères, soit

40 CODE DE MÉDECINE

enfin par des remèdes légèrement diaphorétiques & diurétiques. Lorsque la suppression des hémorrhoides a causé la cachexie, non-seulement il faut les rappeler par l'application des sang-sues, mais quelquefois il est nécessaire aussi d'en venir à la saignée, &c.

§. DCCCCLXXV. Quant à la cachexie essentielle, on doit aussi varier les moyens curatifs, selon l'espèce de cause qu'on présume. C'est ainsi que pour celle qui tire son origine de la saburre des premières voies, il faut mettre en usage les remèdes proposés dans l'Article précédent, Paragraphes DCCCCXLV, DCCCCXLVI, DCCCCXLVII, DCCCCXLVIII. Après cela, on emploie souvent, avec succès, les suc d'herbes antiscorbutiques, les diaphorétiques, les sudorifiques, &c. qui en gé-

général opèrent de bons effets , quand il s'agit de corriger la nature des humeurs.

§. DCCCCXLVI. Il paroît que la cachexie est cet état des liqueurs , dans lequel la cohésion naturelle de leurs molécules ou parties intégrantes est tellement dérangée , que la nature individuelle de chaque humeur , est sur le point d'être détruite. Dans cette circonstance , les solides & les fluides sont également viciés. Les uns , parce qu'ils ont perdu le ton nécessaire pour réagir convenablement sur les autres ; ceux-ci , parce qu'ils n'ont plus les qualités requises pour donner à ceux-là la force dont ils ont besoin. Il faut donc employer , pour corriger le vice des uns & des autres , des moyens qui agissent également sur eux. Ainsi , dans le cas ci-dessus , lors-

42 CODE DE MÉDECINE

que les premières voies sont nettoyées par les purgatifs & par les émétiques, il faut, par les toniques, les amers, les incrassans, les diaphorétiques, rétablir le ton des solides, & la cohésion des liquides, en même temps qu'on procurera une dépuration douce, mais presque continuelle, des sucs qui peuvent être devenus étrangers dans la masse des humeurs.

§. DCCCCLXXVII. Lorsque l'humour fébrile, arrêtée inconsidérément par les fébrifuges, a causé la cachexie, il seroit à désirer, comme je l'ai dit au Par. DCCCCLXX, que la fièvre revînt : mais on ne doit pas s'en flatter. Les effets de cette suspension sont communément ou la fièvre putride, ou la cachexie, comme je l'ai dit au Paragraphe CLXXXIX, tom. III. Dans ce second cas, dont il est



ici question , il faut bien se garder de brusquer le traitement ; car on ne feroit qu'aigrir la maladie. Ainsi tous les signes de cachexie , après une fièvre intermittente arrêtée mal-à-propos , se faisant connoître , on commence par employer les délayans en grande quantité , afin de détendre & de relâcher les solides nécessairement crispés par l'adstriction , que les fébrifuges ont causée. Lorsqu'on s'apperçoit que la détente est arrivée , on purge , ou on émétilse , selon l'indication & selon les forces du malade : puis on en vient à l'usage des moyens décrits aux Parag: DCCCCLXXV. & DCCCCLXXVI. C'est ordinairement au moment où la détente a lieu , que la fièvre renaît : le moyen le plus sûr alors pour éviter l'accident qui étoit survenu à sa suppression , est celui de laisser

44 CODE DE MÉDECINE

plusieurs accès, comme cinq ou sept, sans employer d'autres remèdes que les délayans. Après ce terme, on en vient aux purgations, ensuite pour ne plus tomber dans le cas où l'on avoit été, on emploie les fébrifuges avec toute la modération possible, & on les joint aux laxatifs & aux apéritifs les plus doux.

§. DCCCCLXXVIII. Il n'en est pas de même de la cachexie, qui attaque les convalescens des grandes & longues maladies. Comme il paroît que les premiers signes de cette affection, dans ce cas, sont l'effet de la foiblesse des organes, & de l'appauvrissement des liqueurs; que d'ailleurs on ne peut supposer qu'une légère saburre dans les premières voies: il faut purger doucement les malades, & ensuite les mettre à l'usage des toniques, des martiaux,

& des fucs d'herbes stomachiques. On peut voir ce que j'ai dit à ce sujet dans l'Article des fièvres intermittentes, & dans celui des putrides. Mais de tous les moyens, ceux qui sont les plus salutaires, ce sont la pureté de l'air & le mouvement. Il est donc essentiel de mettre les Soldats hors de l'Hôpital, dès qu'ils sont en convalescence, surtout lorsqu'ils sont menacés de cachexie; & il faut les envoyer dans les lieux où l'air est le plus sain. Il faut aussi leur faire prendre un exercice modéré & proportionné à leurs forces. Ces deux points sont ordinairement trop négligés: & c'est une des raisons pour laquelle non-seulement les rechutes sont fréquentes, mais même aussi les maladies chroniques, à la suite des aigues traitées dans les Hôpitaux.

§. DCCCCLXXIX. Le Soldat n'est que rarement dans le cas de profiter du secours des eaux minérales ferrugineuses , qui à la fin du traitement de la cachexie , sont une ressource admirable ; mais comme il n'y a qu'un certain nombre d'eaux minérales qui leur soient destinées , & que celles-là ne sont pas les plus propres pour la maladie dont il est ici question ; pour les envoyer aux autres , il en coûteroit fort cher au Roi. Je présume cependant qu'on pourroit étendre jusqu'à cette classe la bienfaisance du maître , en établissant au moins un Hospice pour elle dans un des lieux où il y a des eaux minérales froides , martiales , acidules. *Forges* est l'endroit où l'on rencontreroit tous ces avantages ; & il en coûteroit fort peu au Roi , si pour l'établissement



dont il est ici question , on suivoit le projet que j'ai donné dans la seconde Partie de cet Ouvrage , Chapitre IV , Art. IV.

§. DCCCCLXXX. Je fais , & je l'ai déjà dit , que l'on fait souvent abus des eaux minérales. J'ai montré en peu de mots la maniere de l'éviter. Il me reste à faire observer qu'il est au moins aussi essentiel d'avoir des Hospices dans quelques endroits où il y a des eaux minérales propres contre les maladies internes , qu'il est utile d'en former dans ceux dont les eaux sont appropriées aux maladies externes. Il y a tout lieu d'espérer que le Ministère voudra bien un jour avoir égard à cette observation.



## ARTICLE III.

*Des Engorgemens , Obstructions , &c.  
des Visceres.*

§. DCCCCLXXXI. <sup>v</sup>LE mot *obstruction* est si généralement connu & usité, qu'on en fait le plus souvent abus dans la pratique. Les Médecins fixent sa signification à un seul genre d'affection, absolument distinct des autres, qui cependant passent pour une seule & même maladie avec celle-là. On confond, en effet, souvent un engorgement, une obstruction, une tumeur squirreuse, qui cependant sont trois maladies absolument différentes, tant par la lésion qu'elles produisent, que par le danger auquel elles exposent, & par la manière dont elles doivent être combattues.

§. DCCCCLXXXII.

§. DCCCCLXXXII. L'embarras ou engorgement des visceres, n'est autre chose que le séjour trop long des liqueurs dans leurs tuyaux, occasionné, soit par l'épaississement des humeurs, qui rend leur circulation plus lente; soit par l'éréthisme, qui bouche les orifices des vaisseaux capillaires, ou étrangle ceux d'un diametre plus grand, ou qui, en un mot, rétrécit celui des conduits secréteurs ou excréteurs; soit par quelques corps étrangers, qui, par leur compression, s'opposent à la marche naturelle & libre des différens fluides qui parcourent un parenchyme; soit enfin, par la foiblesse des organes qui n'ont pas le ressort nécessaire pour pousser le liquide contenu, ou pour l'ellaborer.

§. DCCCCLXXXIII. L'obstruction est au contraire cet état où

V Part.

C

50 CODE DE MÉDECINE

les liqueurs ont acquis un certain degré de concrétion , dans un ou plusieurs points , ou même dans la totalité d'un viscere ; de maniere qu'elles ne sont plus soumises à l'action des vaisseaux , ni conséquemment à la circulation ; mais elles sont encore dans le cas de la résolution.

§. DCCCCLXXXIV. Le squirre enfin , est le même état que ci-dessus , mais dans un degré beaucoup plus fort ; la concrétion ne fait plus , avec les parties solides , qu'un seul & même corps dur & insensible ; ce qui n'a pas lieu dans les deux affections précédentes , du moins quant à l'insensibilité. Cependant lorsque le squirre change de nature & devient carcinomateux , il acquiert de la sensibilité.

§. DCCCCLXXXV. L'engorgement doit être plus facile à

détruire que l'obstruction ; celle-ci est très-souvent rebelle aux remèdes les mieux indiqués. Quant au squirre interne , il est absolument incurable. Il résulte donc qu'il doit y avoir une très-grande différence entre ces trois maladies , qui , quoique dérivant le plus ordinairement l'une de l'autre , ne doivent pas être confondues sous une même dénomination.

§. DCCCCCLXXXVI. Chacune de ces affections est marquée par une tumeur plus ou moins apparente , selon la position du viscere affecté , selon l'étendue qu'elle embrasse , selon l'ancienneté , ou la violence de la maladie. Quelquefois cependant on a beaucoup de peine à les reconnoître par le tact ; & c'est en général plutôt par les accidens , que par tout autre signe , qu'on y parvient ; car indépendamment de



la situation profonde de quelques-unes de ces tumeurs , il arrive que l'élévation des parties voisines du viscere induit en erreur , & que dans d'autres circonstances , la partie obstruée ou squirreuse diminue prodigieusement de volume ; ce qui fait qu'elle échappe souvent à la recherche qu'on en fait.

§. DCCCCLXXXVII. Puis donc que l'on ne peut pas toujours s'assurer de l'existence de ces maladies par le toucher , il faut avoir recours aux signes rationels , & il en est plusieurs de ce genre , qui sont regardés comme pathognomoniques. Chaque viscere ayant des fonctions particulieres , & distinguées de celles des autres , c'est par la lésion plus ou moins considérable de ces fonctions , qu'on parvient à reconnoître l'espèce &

le degré d'engorgement, &c.

§. DCCCCLXXXVIII. Mais la difficulté de reconnoître toujours au tact cette espèce de maladie, & les signes rationels qui doivent non-seulement la faire présumer, mais même en convaincre, portent trop souvent à deux excès contraires. Les uns nient l'existence de cette maladie; les autres la trouvent partout. Pour bien juger cet état, il faut connoître parfaitement la structure & les fonctions des parties, ensuite examiner l'état antérieur de la santé, & les signes actuels de maladie; alors on se trompera difficilement.

§. DCCCCLXXXIX. Je diviserai cet Article en trois Sections: la premiere traite des engorgemens; la seconde des obstructions; la troisiéme enfin, du squirre des

54 CODE DE MÉDECINE  
visceres. Je ne parlerai ici que des  
maux les plus ordinaires en chaque  
genre, parmi les Gens de Guerre.  
On pourra consulter les Auteurs,  
pour des détails plus amples.

---

## SECTION PREMIERE.

### *De l'engorgement des visceres.*

§. DCCCCXC. **A**PRÈS les fièvres intermittentes, il reste souvent de la foiblesse & de la langueur dans les premieres voies; le ton des vaisseaux est diminué, les secrétions sont plus lentes, & il se forme, surtout dans les visceres parenchymateux, des engorgemens plus ou moins considérables.

§. DCCCCXCI. Il en est de même après les fièvres putrides, & autres aiguës d'une certaine durée;

l'abus des purgatifs, ou la nécessité de les réitérer, l'usage inconsidéré des fébrifuges, & sur-tout du quinquina, produisent le même effet. Enfin, la saburre des premières voies, qui se forme lentement, & à laquelle on ne remédie pas à temps, est souvent la cause des engorgemens, comme elle en est aussi la suite presque inévitable.

§. DCCCCXCII. On n'ignore pas non plus que le resserrement spasmodique que produit dans le tube intestinal la présence des matières âcres & irritantes, cause nécessairement des engorgemens dans les viscères voisins. C'est ainsi que les violentes coliques, les vents qui fatiguent long-temps les entrailles, font naître des embarras au foie, au mésentère, &c. On fait aussi que les nourritures visqueuses don-

56 CODE DE MÉDECINE  
nent lieu à cette même maladie.

§. DCCCCXCIII. Un sentiment de douleur dans la partie où se forme l'engorgement, une certaine rénitence dans celle qu'on touche, la difficulté dans le mécanisme des fonctions du viscere affecté, les excrétiens changées, le trouble de la machine, mais principalement celui de l'action qui doit dépendre du viscere engorgé, sont les signes qui annoncent l'embarras. Ainsi, l'engorgement des bronches est accompagné d'un peu de gêne dans la respiration, d'une toux plus ou moins forte, &c. Celui du foie l'est d'une élévation de l'hypocondre droit, de la gêne, quelquefois même de la douleur de cette partie; les excréments sont grisâtres, les digestions difficiles, la colique & les borborigmes fréquens, &c.



§. DCCCCXCIV. A ces signes, on doit joindre la connoissance de l'état antérieur du malade, de sa maniere de vivre, de sa constitution, des excès qu'il a commis, & l'on pourra être certain qu'il existe réellement un engorgement plus ou moins considérable. Mais pour fixer les limites de cet état & de l'obstruction, il sera nécessaire de joindre aux signes qui forment le diagnostique ci-dessus, ceux qui seront détaillés dans la Section suivante.

§. DCCCCXCV. La lenteur du pouls accompagne toujours l'embarras des viscères. Les digestions sont lentes & difficiles, il y a de la saburre dans les premières voies, &c. Souvent la cachexie est l'effet de cet état. Alors les accidents décrits dans l'Article précédent surviennent. L'obstruction

58 CODE DE MÉDECINE

est encore plus prochaine que la maladie dont je viens de parler.

§. DCCCCXCVI. La plupart des engorgemens des viscères ne sont pas dangereux , lorsqu'ils sont pris à temps , & traités convenablement , à moins qu'ils ne soient causés ou accompagnés de la cachexie , de la fièvre lente , ou d'autres accidens de cette nature. Cependant ils sont souvent le principe des autres maux chroniques , & en général le Soldat doit en être fréquemment la victime , parce que non-seulement les ressources de guérison lui manquent , mais aussi parce qu'on ne donne pas toujours toute l'attention nécessaire au commencement & aux premiers progrès de cette maladie.

§. DCCCCXCVII. J'ai déjà

fait voir dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, mais sur-tout dans l'Article II du premier Chapitre de cette troisième partie, Section V, qu'après les fièvres intermittentes il est essentiel d'employer divers moyens pour empêcher les effets de la lenteur ordinaire des liqueurs. En pareil cas, (je suppose la fièvre bien guérie, & le malade affoibli par plusieurs paroxismes,) les toniques, les martiaux, l'air pur & sain, un régime un peu délayant, un exercice modéré, remplissent cette indication. Voyez la Section ci-dessus : il en sera de même pour les suites des autres fièvres aiguës.

§. DCCCCXCVIII. Que si la fièvre, arrêtée inconsiderément, est suivie des signes d'engorgemens ci-dessus indiqués, il faut s'en tenir au traitement décrit au Paragraphe

60 CODE DE MÉDECINE

DCCCCLXXVII de l'Article précédent. Pour remédier à cette maladie, causée par la saburre des premières voies, il est nécessaire de se conformer entièrement aux moyens que j'ai détaillés dans le premier Article de ce Chapitre, & se conduire en conséquence de l'espèce de saburre.

§. DCCCCXCIX Les engorgemens qui naissent à la suite des nourritures épaisses & visqueuses, se détruisent par le régime délayant, par l'usage des incisifs & apéritifs, tels que le savon médicinal, la gomme ammoniaque, les alkalis fixes, &c. On fait précéder ces remèdes de quelques purgatifs, dont même pendant & après le traitement on obtient un succès heureux.

§ M. Quant aux embarras qui dépendent d'une cause irritante, qui

resserre les conduits secréteurs & excréteurs, on ne peut micux faire que d'employer le régime humectant, délayant & adoucissant pour détruire radicalement le principe de la maladie. Souvent les vésicatoires ou le cautère deviennent nécessaires dans ce cas, sur-tout lorsque l'embarras est entretenu par le reflux de quelque humeur, qui du dehors s'est portée sur les viscères, comme cela arrive quelquefois.

§. MI. Que si la cachexie se joint à la maladie, il faut tâcher d'allier aux toniques & aux apéritifs les moyens indiqués dans l'Article précédent : Voyez depuis le Paragraphe DCCCCCLXXVII jusqu'au DCCCCCLXXIX. J'indiquerai dans la Section suivante les différens remedes qui sont nécessaires pour détruire ces engorgemens, lorsque les moyens dont je viens de parler ne



## 62 CODE DE MÉDECINE

remplissent pas cet objet. Il suffit d'avoir proposé dans celle-ci, les vues générales qui doivent servir de guide dans le traitement des embarras ou engorgemens des viscères. Il me reste cependant une observation à faire, avant de finir cette Section; elle regarde quelques précautions qui sont relatives aux viscères qui sont affectés de la maladie dont je viens de parler. Il y a en effet des moyens qui sont plus analogues à l'espèce de partie malade. C'est ainsi que l'engorgement des poumons se traite avec des remèdes différens de ceux qui conviennent pour détruire l'engorgement du foie. Pour l'un, il faut faciliter, & même provoquer l'expectoration, & pour l'autre il faut rendre la sécrétion de la bile plus facile & plus abondante. Ces deux indications peuvent se remplir par

des remèdes incisifs, apéritifs, &c. Mais il en est, sous les noms de pectoraux & d'hépatiques, qui sont, non sans raison, consacrés à l'un & à l'autre viscère, pour produire l'un & l'autre effet.

---

## SECTION II.

*Des obstructions des viscères.*

§. MII. **O**N a vu au Paragraphe DCCCCLXXXIII ce que c'est que l'obstruction, & en quoi elle diffère des simples engorgemens; j'ai dit au Paragraphe DCCCCLXXXVI qu'il est souvent difficile de la reconnoître au tact, tant parce que la tumeur n'est quelquefois pas palpable, que parce qu'elle se dessèche, en se retirant en dedans. Il y a cependant quelques viscères dont l'obstruction

#### 64 CODE DE MÉDECINE

est plus facile à connoître par le toucher , que celle des autres. Tel est le foie , dont le vice est plus palpable que celui du pancréas & du pylore , &c. En effet , à moins que la tumeur de ceux-ci ne soit parvenue à un degré de volume très-considérable , on ne peut la sentir avec la main.

§. MIII. Il en est donc , dans plusieurs cas , de l'obstruction comme de l'engorgement : c'est par les lésions qui en résultent , qu'on juge le plus souvent de leur existence. Ces lésions se manifestent par certains signes plus ou moins sûrs ; car non-seulement on peut être trompé sur la maladie en question ; mais il est encore quelquefois très difficile de prononcer entre le simple engorgement & l'obstruction.

§. MIV. Pour parvenir à une

## MILITAIRE. 65

Connoissance positive sur l'obstruction , il faut joindre , aux signes décrits dans la Section précédente , les suivans , & distinguer ces signes en généraux & en particuliers. Ceux-là sont fondés sur l'état précédent & actuel des malades. *Voyez* les Paragraphes DCCCCXCIII , DCCCCXCIV & DCCCCXCV. L'ancienneté des signes qui se trouvent décrits dans ces Paragraphes , & la violence des accidens , annoncent une lésion plus forte que l'engorgement , & conséquemment l'obstruction. Le tact enfin , décide encore davantage sur la nature de cette lésion. *Voyez* les signes décrits au Paragraphe DCCCCXXXVI.

§. M V. Les signes particuliers sont fondés sur les généraux , & sur les accidens particuliers qui sur-

## 66 CODE DE MÉDECINE

viennent. Ainsi , par exemple , lorsqu'on verra qu'un malade a essuyé une maladie longue , qu'il aura été mal traité , que la maladie n'aura pas été jugée par les crises ou par les évacuations nécessaires au temps marqué pour la cœtion ; que la convalescence n'aura pas été parfaite , & que la langueur aura lieu ; que le visage & les malleoles seront oedémateux , le ventre élevé , & la respiration gênée ; qu'il y aura des anxiétés , des palpitations de cœur , du dégoût , du dévoiement , des vents , de l'insomnie , de la fièvre lente ; on pourra présumer l'existence des obstructions. Voilà les signes généraux.

§. MVI. Le siège du mal se reconnoîtra par les signes particuliers : ainsi , 1°. si à ceux qui viennent d'être indiqués , il survient la jau-



nisse, de la douleur, de la pesanteur, & un sentiment de distention dans la région du foie; si les excréments, ainsi que les urines, sont blanchâtres, on prononcera que l'obstruction est au foie, & l'on en sera convaincu, lorsque, par le tact, & par la pression, on y pourra distinguer quelque tumeur ou dureté, & qu'on y causera de la douleur. 2°. Si tous les signes de la cachexie se présentent, avec l'élévation, la dureté, & la douleur de l'hypocondre gauche, & qu'en même temps les malades soient essoufflés en marchant un peu vite; s'ils éprouvent aussi plus de douleur au côté gauche, lorsqu'ils sont couchés sur le droit; si enfin, à tous ces symptômes il se joint un teint livide, tirant sur le brun, &c. on jugera que la rate est

obstruée. 3°. Si l'atrophie, le flux coeliaque ou lientérique se rencontrent avec une certaine dureté, qu'on sent profonde en appuyant sur le ventre; si dans un moindre degré du mal, cette dureté se trouve jointe à des douleurs dans la seconde digestion, on juge que le mésentère est obstrué. Il faut observer à cet égard que dans le temps que cette partie est affectée de la maladie dont il est ici question, plusieurs glandes lymphatiques du col ou des aines, sont souvent gonflées. 4°. S'il y a des vomissemens fréquens, & longtemps continués, sans aucun signe d'inflammation; si les malades éprouvent une certaine gêne, ou de la douleur au-dessous du cartilage xiphoïde; si les alimens ont constamment de la peine à passer, & si les vomissemens arrivent, le plus

souvent après avoir mangé, on peut croire que le pylore, ou le pancréas, sont obstrués. Au reste, ces obstructions sont presque toujours la suite de l'inflammation. 5°. Enfin, si après une maladie aigue de poitrine, dont les crises auront été imparfaites ou nulles, il se joint à la difficulté de respirer, une toux sèche, très-gênante, qui augmente sur-tout après le repas; si l'expectoration est aussi peu facile qu'elle est peu abondante, & qu'il n'y ait point de pus dans la matiere des crachats, il est à présumer qu'il s'est formé des tubercules dans la substance des poumons. Ces signes sont cependant équivoques, tant par rapport à la nature des tubercules, qui peuvent être cruds, ou d'une espèce propre à se tourner en suppuration, que par rapport à la vomique, qui, dans les

70 CODE DE MÉDECINE

premiers temps , ne présente guères d'autres symptômes , que ceux que je viens de décrire. Cependant dans cette dernière maladie , il y a eu précédemment des signes d'une suppuration qui s'établissoit.

§. M VII. Il faut cependant convenir que parmi le nombre des parties ci-dessus désignées , & sujettes à obstruction , il en est plusieurs qui n'ont pas de signes pathognomoniques ; tels que , par exemple , l'obstruction du pancréas. Il seroit à désirer qu'on fit à cet égard des observations plus suivies , que celles que nous avons. Quand les sujets sont maigres , on parvient plus facilement à reconnoître les tumeurs ; mais très-souvent elles ne sont sensibles , que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

§. M VIII. Les causes éloignées

de ces obstructions sont les mêmes que celles des embarras ou engorgemens, dont même elles sont la suite. Voyez les Paragr. DCCCCXC, DCCCCXCI & DCCCCXCII, de la Section précédente. La lenteur de la circulation des liqueurs, l'altération des humeurs, la saburre des premières voies, l'intempérance, la présence de quelque virus coagulant, la suppression des évacuations habituelles, les spasmes fréquens & longs, la répercussion des dartres, de la gale, des boutons, &c. sont les causes les plus ordinaires.

§. MIX. Quant à la cause prochaine, elle se réduit à un seul point; savoir, que les liqueurs sont tellement engorgées & épaissies dans un ou plusieurs points du viscere affecté, qu'elles ne sont plus soumises aux loix de la circulation; de sorte qu'elles forment avec le temps une



tumeur, & une dureté, qui non-seulement gênent les fonctions, mais qui produisent divers accidens plus ou moins graves & dangereux, selon l'importance du viscere malade.

§. MX. On trouve à l'ouverture des cadavres des tumeurs de différentes grosseurs au foie, à la rate, au mésentère, au pancréas, au pylore, &c. J'ai vu plusieurs fois le pancréas d'un volume énorme, & le pylore calleux, dur & tuméfié, laissant à peine des traces de son ancienne forme; le mésentère moins altéré, mais dur dans une étendue très-considérable. Quant au foie, on a mille exemples de l'énormité du volume, & du poids qu'il acquiert. La rate est dans le même cas: on trouve dans la substance des poumons des tumeurs dures & noirâtres, attachées les unes aux autres, de la  
grosseur

grosseur d'une aveline ou d'une noix, & à travers lesquelles il transude un mucus purulent, quoiqu'elles paroissent ne point contenir de pus. Quelquefois les parties voisines de ces tumeurs ou obstructions, se trouvent en suppuration, enflammées, &c.

§. MXI. Le prognostic des obstructions varie selon leur nature, & selon l'organe où elles se sont formées. Celles du foie, qui ne sont pas bien considérables, & qui ont leur siège dans la partie externe de ce viscere, sont moins sérieuses, plus faciles à détruire, que celles qui sont placées de maniere à empêcher la sécrétion de la bile, ou son passage par le canal cholédoque. On peut vivre long-temps avec les premières; mais les autres sont ordinairement accompagnées de cachexie, & suivies d'hydropisie, de

forte que les malades périssent ~~en~~ moins de temps. L'obstruction de la rate est souvent l'effet de celle du foie, quelquefois elle en est la cause. Quoiqu'on ne connoisse pas l'usage de la rate, on fait au moins qu'elle a une grande influence sur le foie; & en effet, jamais elle n'est lésée jusqu'à un certain point, que la sécrétion de la bile ne soit troublée ou empêchée, &c. La maladie doit être d'autant plus grave, qu'il se trouve une complication; mais elle le devient encore davantage par la cachexie qui survient, & par la suppuration qui s'établit facilement aux environs de l'obstruction. Celle du mézenteré est d'autant plus à craindre, qu'elle est plus étendue. Lorsque toute la substance de ce viscère est obstrué, comme je l'ai vu une fois dans un Officier de Cavalerie,

il n'y a plus de ressource , parce que le passage du chyle est intercepté. L'atrophie , les flux coeliaque & mézenterique surviennent , & les malades périssent. Les obstructions du pylore & du pancréas sont le plus ordinairement mortelles. Ce qui les rend si terribles & si difficiles à guérir, c'est qu'elles se forment avec tant de lenteur , & que leurs signes sont si équivoques dans les premiers temps , qu'elles laissent les malades & le Médecin dans une fausse sécurité. Qu'on juge maintenant du danger où se trouvent les malheureux Soldats qui sont attaqués de ces maladies , qui exigent une attention très-grande , & continuelle , même pour les découvrir. Les tubercules cruds des poumons ne seroient pas par eux-mêmes très-dangereux , s'ils ne gênoient pas la respiration ; mais

de ces deux effets naissent de nouveaux engorgemens , l'asthme , l'hydropisie de poitrine , & la cachexie , &c.

§. MXII. Les causes des obstructions font aussi varier leur pronostic. Il est beaucoup plus facile de détruire ces maladies, qui sont entretenues par des vices qu'on peut attaquer avec succès , tels que le psorique, le vénérien, le scorbutique ; mais le scrophuleux est regardé comme incurable, lorsqu'il est parvenu à un certain degré.

§. MXIII. Les indications curatives des obstructions, consistent à rendre les liqueurs plus fluides , à dissoudre celles qui sont concretes , à ranimer le ton des parties où l'engorgement existe , & à corriger le vice dominant qu'on fait , ou qu'on présume avoir donné lieu à la ma-



ladie. Les délayans, les évacuans, les apéritifs, les incisifs, les martiaux remplissent ces différens objets; mais rien n'est moins facile que de les employer à propos. Tantôt il faut les allier ensemble, tantôt les changer, ou les approprier à l'état du malade, de la maladie, & des accidens.

§. MXIV. Je ne me propose pas d'entrer dans les détails de la cure de chaque espèce d'obstruction, ni même dans ceux qui regardent les modifications ci-dessus: on sent assez qu'il m'est impossible de les suivre ici, & je suppose le Lecteur assez instruit pour mettre à profit les indications générales que je vais présenter.

§. MXV. La saignée est le plus souvent contraire dans cette maladie, & il faut en reconnoître l'indi-

78 CODE DE MÉDECINE

cation la plus sûre & la plus pressante, pour s'y déterminer. Les purgatifs conviennent presque toujours, non-seulement dans les commencemens, mais aussi pendant le cours du traitement. Cependant il faut observer qu'ils produisent des accidens, lorsqu'on n'en ménage pas la dose; & qu'ils irritent plutôt le mal, qu'ils ne concourent à la guérison, lorsqu'on emploie ceux qui sont âcres ou forts. Il est bon de les joindre à quelques apéritifs; & lorsqu'on s'apperçoit qu'il s'est fait un peu de fonte, il est essentiel d'en faire usage, pour entraîner les matieres qui se sont portées vers le canal intestinal.

§. MXVI. On met quelquefois les bains en usage avec un certain succès. Nous avons vu, il y a quelques années, ce moyen réussir, dans une maladie que tout autre secours

n'eût probablement pas détruite. L'empirique qui les proposa fit un espèce de miracle, qui depuis ce temps a coûté bien cher à ceux qui, émerveillés de cette cure, ont cru que celui qui avoit pu l'opérer, devoit guérir tous les maux avec le même remède. Les bains détendent & assouplissent les solides; ils rendent l'action des remèdes actifs, moins vive, & plus supportable; mais il faut tâcher de ne pas affoiblir les malades, & de ne pas trop relâcher les solides; car alors, au lieu de contribuer à la guérison, ils la retarderoient. L'empirique en question faisoit rester les malades dix à douze heures dans le bain. On sent à merveille que, s'il a pu réussir dans quelques cas, il étoit nécessaire qu'il échouât dans la plupart.

§. MXVII. Les boissons dé-

Div

layantes. L'eau est certainement le plus grand délayant , mais on peut lui communiquer plusieurs qualités , en la chargeant de celles de plusieurs médicamens, qui même ont besoin d'un véhicule , pour produire des effets salutaires. C'est ainsi que dans les obstructions, on fait prendre en guise de tisane , diverses décoctions de racines & de feuilles apéritives , hépatiques , &c. Telles sont les plantes chicoracées , les racines de paille ou patience sauvage , d'asperges , d'ache , de petit houx , de grande & petite chelidoine , &c. Les feuilles de scolopendre , les capillaires , le creffon , &c. Ces boissons se prescrivent en plus ou moins grande quantité , sont plus ou moins chargées , & on les compose avec les plantes qui paroissent être les plus propres contre l'espèce d'obstruc-

tion, ou contre le vice qui l'a produite.

§. MXVIII. On joint à ces moyens, ou du moins on employe après eux, comme incisifs, apéritifs & dissolvans, les remedes suivans. La rhubarbe & l'hypécacuanha, à petites doses; l'aloës, les fels, ammoniac, de tartre, végétal, de duobus, l'*aquila alba*, ou mercure doux, le sel de soude, le borax, le tartre martial soluble, les cloportes, la gomme ammoniac, & sur-tout le savon médical, dont j'ai parlé dans l'Article précédent. La plupart de ces remedes exigent beaucoup de circonspection, quant à leur dose & à leur effet. Il faut, pour modifier leur action, que les délayans ne soient pas négligés: on prescrit tous ces remedes en opiat, en bols, dans des bouillons, &c.



## 82 CODE DE MÉDECINE

§. MXIX. Souvent on allie les martiaux à petites doses avec les remèdes ci-dessus; & enfin lorsque la fonte est déterminée, on les prescrit à plus forte dose, pour rendre aux parties le ton qui leur est nécessaire. Le tartre martial soluble, les teintures de mars, le safran de mars à la rosée, l'oethiops martial, &c. sont les préparations de fer les plus usitées. Mais par-dessus tout, les eaux minérales ferrugineuses conviennent dans ce cas; il n'y a point de véhicule qui tienne ce métal dans une dissolution plus parfaite, que les eaux minérales: elles réussissent toujours beaucoup mieux que les autres martiaux, les mieux préparés. Il y a d'autres eaux, & entr'autres plusieurs thermales, qui remplissent presque toutes les indications dont j'ai parlé depuis le Paragraphe MXVI jusqu'à celui-ci.

§. MXX. On ne doit pas négliger les spécifiques contre les causes du mal. C'est ainsi que les antiscorbutiques, les anti-vénériens s'allient parfaitement, & avec succès aux différens remèdes désopilatifs. Les topiques ne sont pas d'une très-grande ressource; cependant lorsque la tumeur est extérieure, on peut en espérer quelque succès. C'est ainsi que l'emplâtre de *labdanum*, celui de *cigue* & de *vigo* sont employés utilement dans différens cas d'obstruction.

§. MXXI. Parmi celles qu'il est possible de reconnoître, ou présumer, j'ai compté celles du foie, de la rate, du pancréas, du pyllore, du mézenteré & des poulmons. Tous ces viscères, à l'exception du dernier, sont chylopoétiques, & le traitement dont je viens de par-

## 84 CODE DE MÉDECINE

ler pour leur obstruction, leur convient également. Quant aux tubercules des poumons, s'ils sont curables, ce que je ne crois pas, ils présentent les mêmes indications, mais les moyens sont différens. Les balsamiques, toniques, pectoraux & apéritifs, sont consacrés à ce genre. C'est ainsi que les pillules balsamiques de *Morton*, le kermès minéral, l'oximel scillitique, sont préférés aux autres remèdes, dans cette maladie. Les bains n'y sont pas aussi utiles. On doit être modéré sur l'usage des purgatifs, de même que sur celui des martiaux: mais les eaux thermales sont assez généralement prescrites dans ce cas.

§. MXXII. Le régime des malades doit être très-sévère. Les légumes sont la meilleure nourriture qu'ils puissent prendre. Les farineux,

le lait, les œufs, les viandes lourdes, les liqueurs acides & les spiritueuses, sont très-nuisibles. Les Soldats ne sont gueres dans le cas de suivre ce régime, soit qu'on les traite dans leurs chambrées, soit qu'on en prenne soin dans les Hôpitaux. La nourriture ordinaire, dans ces derniers lieux, n'est pas assez variée, & le Soldat n'a pas le moyen de la rendre telle, qu'il seroit nécessaire qu'elle fût, quand on le soigne dans son particulier.

---

### SECTION III.

#### *Du Squirre interne.*

§. MXXIII. QUOIQUE selon la définition du squirre, donnée au Parag. DCCCCLXXXIV, il semble qu'il n'y ait qu'un degré entre celui-ci

86 CODE DE MÉDECINE

& l'obstruction. Il est cependant certain que souvent il survient, sans qu'on ait eu aucun indice de celle-là, ni même d'engorgement.

§. MXXIV. Les tumeurs squirreuses sont de diverses couleurs & dureté ; elles se forment dans les viscères, les membranes, les vaisseaux, le tissu cellulaire, & elles ne sont accompagnées de douleurs, que lorsque par leur poids elles tiraillent les parties voisines, ou que par leur compression elles en gênent le mouvement & le mécanisme, &c.

§. MXXV. On ne reconnoît la présence d'une tumeur squirreuse, par le tact, que dans le bas ventre, & encore faut-il que le corps soit émacié, ou que la tumeur soit extérieure. Sans ces deux conditions, il faut s'en rapporter aux signes rationnels.



§. MXXVI. On doit penser qu'une obstruction très-ancienne s'est changée en squirre, lorsque les moyens les mieux indiqués n'ont produit aucun soulagement, & que l'on s'apperçoit que le siège de la tumeur est toujours le même. Si cette tumeur est diminuée de volume, & que cependant les accidens soient les mêmes, il n'y a point de doute que l'endurcissement soit survenu.

§. MXXVII. Mais souvent le squirre arrive à des gens qui n'étoient point précédemment malades, & il fait en peu de temps des progrès énormes. Il attaque alors de préférence ceux qui paroissent jouir de la plus parfaite santé, & qui ont le visage fleuri. On le distingue, dans ce cas, de l'obstruction, non-seulement par la rapidité de ses progrès, mais aussi parce que l'ob-

truction est accompagnée de cachexie, de la pâleur, & de l'enflure du visage, &c.

§. MXXVIII. On voit par-là que les tumeurs squirreuses naissent de deux manieres; savoir, ou lentement, n'étant que le dernier degré de l'obstruction; ou très-promptement, sans obstructions ou embarras précédens.

Les causes de cette maladie, dans le premier cas, ne diffèrent en rien de celles qu'y font naître les précédentes; mais dans le second, il faut que la congestion soit produite, ou par une grande disposition à la concrétion de la part des liqueurs arrêtées, ou par un hétérogène qui augmente facilement & promptement cette disposition. Pour l'un & l'autre effet, il est nécessaire que les parties contenant cedent facilement, & ne réagissent point sur les contenues.

On voit dans le squirre des mamelles la premiere disposition; & dans les tumeurs scrophuleuses, la seconde.

§. MXXIX. Le danger du squirre est relatif à sa position, à la gêne qu'il cause, à l'importance du viscere qu'il occupe, à la nature des liqueurs engorgées, au volume qu'il a acquis. Je le suppose dans le tissu cellulaire, & dans un lieu où il ne gêne aucune fonction, d'un volume peu considérable, & n'ayant d'autre cause qu'un coup qui aura donné lieu à l'épanchement de quelque humeur lymphatique qui se fera endurcie, il ne menacera certainement d'aucun danger; mais par-tout ailleurs, dans d'autres circonstances, il y en aura. Dans les parties vasculaires & nerveuses, il se change facilement en cancer, comme on peut

90 CODE DE MÉDECINE

le voir dans le squirre interne & dans celui des mamelles.

§. MXXX. On trouve à l'ouverture des cadavres les mêmes effets & les mêmes ravages que ceux dont j'ai parlé au Parag. MX. On doit regarder cette maladie comme incurable, soit qu'elle survienne après l'obstruction, soit qu'elle provienne d'une cause soudaine, & qu'elle arrive au moment où on s'y attend le moins. Je regarderois volontiers le tubercule crud du poumon comme squirreux, & incurable, par cette raison.

§. MXXXI. On peut cependant arrêter les progrès du mal, soit en attaquant la cause de la maladie, soit en l'adoucissant & en la tempérant, soit enfin en pratiquant des égoûts. Je ne m'arrêterai pas à ces moyens, pour une maladie qui est aussi peu ef-

essentielle à décrire ici , puisque les Gens de Guerre qui sont attaqués du squirre , sont obligés de quitter le service. On trouvera dans les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, les différens genres de traitement qui conviennent à cette maladie.

---

### ARTICLE III.

#### *De l'Hydropisie.*

§. MXXXII. **O**N entend par hydropisie , l'amas ou la collection d'un fluide quelconque , épanché contre nature dans les différentes parties du corps ; mais on a fixé l'étendue de ce terme à la seule collection , ou à l'épanchement d'eau qui se fait de plusieurs manieres , & qui produit des lésions de diverses espèces. Le nom d'hydropisie a cepen-



dant resté à une maladie qui n'est autre chose que la collection des vents dans les intestins, & qu'on appelle *hydropisie timpanite*.

§. MXXXIII. On distingue plusieurs sortes d'hydropisie, tant par rapport au siège & à l'étendue qu'elle occupe, que par la manière dont elle se forme, & par ses causes. On appelle *anasarque* ou *leucophlegmatie*, celle qui est répandue sur toute la superficie du corps, *ascite*, celle du ventre, hydropisie de poitrine, celle qui est dans le thorax; hydrocele, l'eau épanché dans les tuniques du *scrotum*; hydrocéphale, celle du cerveau; hydropisie du péricarde, du médiastin, &c. celle qui est renfermée dans ces tuniques. On nomme hydropisie *enkistée*, celle qui se forme dans un follicule ou sac particulier; enfin hydropisies par infiltra-

tion ou par épanchement, celles dans lesquelles l'eau s'épanche & s'infiltré. Celles qui succèdent aux maladies chroniques sont les plus fréquentes.

§. MXXXIV. Je me renfermerai dans la description des espèces les plus fréquentes parmi les Gens de Guerre; elles se réduisent aux quatre suivantes; savoir l'anasarque ou l'eucophlegmatie, l'ascites, l'hydropisie de poitrine, & l'hydrocele.

---

### PREMIERE SECTION.

*De l'Anasarque ou Leucophlegmatie.*

§. MXXXV. **O**N reconnoît cette espèce d'hydropisie à l'enflure molle, pâle & lâche de toute l'habitude du corps. Son siège est dans

94 CODE DE MÉDECINE

le tissu cellulaire qui environne cette habitude. Lorsque la sérosité est parvenue à un certain volume, l'enflure augmente beaucoup, & il reste sur les parties comprimées avec le doigt un enfoncement ou une empreinte, qui ne s'efface que lentement.

§. MXXXVI. Elle diffère de l'œdème, 1°. en ce que dans ce lui-ci l'enflure n'est pas générale ; 2°. en ce que toujours elle augmente le soir & diminue le matin dans cette dernière maladie, dans laquelle quelquefois même on ne voit aucun gonflement, lorsque les malades se éveillent, tandis que dans l'anasarque, le matin il y en a souvent, non-seulement aux jambes & aux pieds, mais encore aux paupières & aux joues ; 3°. en ce que la respiration est gênée, qu'il y a

de la lassitude, du dégoût, de la fièvre lente dans celle-ci, & que ces accidens ne se rencontrent point dans l'oedeme.

§. MXXXVII. Plusieurs Auteurs frappés de cette différence, de même que de celle qui se trouve dans la nature des sérosités épanchées, ont fait la division suivante; savoir, l'oedeme, la leucophlegmatie & l'anasarque, qu'ils regardent comme trois affections différentes, quoique dérivant d'un seul genre. D'autres, enfin, n'en font que trois degrés de la même maladie, dont l'oedeme est le premier, la leucophlegmatie le second, & l'anasarque le troisième.

§. MXXXVIII. On a déjà vu au Paragraphe MXXXV ce que c'est que l'oedeme; il commence par les extrémités, & il gagne insensiblement.

ment le reste du corps : on peut le regarder comme un empâtement dans le tissu cellulaire , occasionné par la difficulté du retour des liqueurs de la circonférence au centre. Il se change facilement en leucophlegmatie , & alors il y a de l'eau épanchée dans ce même tissu cellulaire ; mais elle n'est point altérée comme dans le troisième degré , savoir , dans l'anasarque.

§. MXXXIX. Lorsque l'hydropisie est essentielle , elle parcourt assez lentement tous ces degrés ; mais il n'en est pas de même , lorsqu'elle est symptomatique : dans l'un & l'autre cas , hors le premier degré , les malades se plaignent ordinairement beaucoup de la soif ; ils ont souvent une petite toux , qui vient sans doute de la sécheresse des bronches , dont l'humeur est moins  
copieuse



copieuse & moins lubréfiante , à raison de la déviation du fluide aqueux. Les urines coulent en petite quantité , & celles qu'ils rendent sont briquetées ; la sueur est extrêmement rare ; l'habitude du corps est assez froide ; quelquefois la couleur de la peau devient livide ; il arrive aussi qu'en certains endroits , mais sur-tout aux extrémités , elle devienne violette , & qu'elle se creve. L'hydrocele accompagne toujours cette hydro-pisie , regardée comme essentielle.

§. MXL. Les causes de cette maladie sont , 1°. la lenteur des secrétions ; 2°. la cachexie produite , soit par la suppression des évacuations habituelles , soit par le reflux des éruptions cutanées ; 3°. la guérison trop prompte & inconsidérée des fièvres intermittentes , de la dyarrhée , de l'hémorrhagie ; 4°. la

foiblesse à la suite des maladies aiguës , & des flux considérables , comme , par exemple , de la dysenterie. Lorsqu'elle est symptomatique , elle est ordinairement produite par l'hydropisie des cavités , par les obstructions des viscères , par les squirres & les ulcères internes , &c.

§. MXLI. Quelle que soit la cause de cette hydropisie , soit essentielle , soit symptomatique , il faut admettre une infiltration ou un épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire , & un empêchement au retour de la liqueur engorgée , dans le torrent de la circulation. Or, soit que les parties aqueuses dominant dans la masse générale , soit que les fluides aient peu de cohésion , comme dans la cachexie , soit que les forces de la circulation languissent , soit qu'il se rencontre quelqu'obstacle à la pro-

gression des humeurs , comme des tumeurs osseuses , squirreuses , &c. on voit naître plus ou moins promptement une élévation générale sur toute l'habitude ou superficie avec les signes ci-dessus , Paragraphe MXXXV, jusqu'à MXXXIX. Elle devient quelquefois d'un volume énorme. On peut voir par la description du tissu cellulaire dans les Anatomistes , de quelle dilatation cet organe est capable. On peut lire dans *Haller* combien il est essentiel ; mais il ne faut pas croire qu'il soit un des principaux organes de l'économie animale , comme un certain Auteur a voulu l'insinuer. On peut consulter *Boerrhaave* & son Commentateur , sur la maniere dont se fait la collection des sérosités.

*Aphorisme 1225.*

§. MXLII. Les buveurs , les gens

100 CODE DE MÉDECINE

livrés à la débauche , ceux qui relèvent des longues maladies , ceux qui dans leur convalescence n'observent pas un régime exact , les gens obstrués , les athématiques , les cachectiques , ceux qui mènent une vie oisive , &c. sont plus sujets à cette maladie. Le Soldat l'est principalement à la suite des fièvres intermittentes , des fièvres putrides , & du flux dyssentérique.

§. MLIII. On guérit assez facilement l'hydropisie essentielle qui est produite par une cause légère , comme , par exemple , par une suppression de transpiration , & par d'autres causes de ce genre ci dessus désignées : elle est moins dangereuse dans les jeunes gens , que dans les vieillards ; quant à la symptomatique , elle est ordinairement mortelle. On a tout à craindre ,

lorsque la toux est très-fréquente , que la respiration est embarrassée , que le pouls est foible , & qu'il y a des syncopes. Quand les urines ne coulent pas , & quand le flux de ventre est considérable , sans diminuer l'enflûre , on doit regarder la maladie comme très-dangereuse. Au reste , il est aisé de juger par les détails ci-dessus , que l'œdeme est beaucoup moins pernicieux que la leucophlegmatie , & que celle-ci est plus facile à guérir que l'anasarque. Les taches violettes & les crevasses qu'on observe souvent dans ce dernier état , menacent de la gangrene.

§. MXLIV. Il n'y a guères de maladies dont la cure soit aussi variée que celle-ci , tant par le nombre des causes qui la produisent , que par la difficulté de guérir , qui a



102 CODE DE MÉDECINE

fait naître divers traitemens fondés sur des opinions & des systêmes absolument opposés les uns aux autres , comme on le verra ci-après.

§. MXLV. Je vais d'abord décrire les moyens généraux qui conduisent à la guérison de cette maladie , regardée comme essentielle , & produite par des causes légères. On peut réduire ces causes aux suivantes , la foiblesse des organes , le reflux d'une humeur , dont le cours est au-dehors , & la suppression des évacuations habituelles. Ensuite on doit considérer l'état ou le degré de l'hydropisie. Ces deux objets étant remplis , il y en a deux autres qui doivent également occuper ; savoir , le moyen de détruire la cause , ensuite celui d'évacuer les eaux , si le premier obstacle levé ,

l'autre subsiste encore. Quelquefois on travaille en même temps à les lever l'un & l'autre.

§. MXLVI. Je l'ai déjà dit, la foiblesse des organes est l'effet des longues maladies; les sécrétions sont rallenties, le cours des liqueurs gêné dans la circonférence, leur retour difficile. Il faut employer les amers, les toniques, les martiaux, à la dose & de la manière dont je l'ai expliqué ci-dessus. Ces moyens rétablissent le ton des solides, les fonctions dans leur état naturel, & dans le cas de l'œdème, ils suffisent ordinairement.

§. MXLVII. Dans le cas des humeurs répercutées, il paroît que la cause est spasmodique; elle est souvent difficile à détruire, à moins qu'on n'y travaille dans les commencemens, parce que l'effet empêche

que les moyens les meilleurs puissent être mis en usage. On fait que les vésicatoires, les cautères, les ventouses, sont les remèdes les plus utiles pour rappeler une humeur au-dehors; cependant on risque quelquefois, en les employant, lorsqu'il y a de l'eau dans le tissu cellulaire, de faire naître la gangrene dans la partie où on les applique. Dans une circonstance aussi épineuse, c'est aux Maîtres de l'Art à se décider sur le genre de traitement, & à voir s'il ne seroit pas plus utile de remédier à l'effet, que de travailler à la cause.

§. MXLVIII. Quant aux évacuations habituelles, il faut considérer quelle est la nature de celle qui a produit la maladie. Si c'est une évacuation sanguine qui soit supprimée, il est très-essentiel d'être

circonspect dans le parti qu'on prend. Je ne crois pas cependant qu'on courre aucun risque en appliquant, par exemple, des sang-sues aux hémorroïdes supprimées; mais ce moyen ne suffit pas pour guérir, à moins que la maladie ne soit à son premier degré. Je l'ai vu réussir; la saignée est même quelquefois indiquée en pareil cas; mais j'aurois de la peine à la prescrire, si je ne voyois pas les signes les plus certains de la pléthore.

§. MXLIX. Pendant qu'on cherche à détruire la cause de la maladie, on peut & on doit même mettre en usage différens moyens qui procurent l'évacuation des eaux: on verra ci-après qu'il y a plusieurs remèdes qui tarissent en même temps la source de l'une & des autres; mais poursuivons les détails des causes.

§. M.L. Il est encore plus essentiel d'y avoir égard dans l'hydropisie symptomatique; mais à l'exception de quelques-unes de ces causes, telles que la cachexie, pour laquelle on emploie en même temps les remèdes propres à détruire l'effet & la cause, la plupart des autres hydropisies exigent l'évacuation des eaux, avant le traitement de leur cause. C'est ainsi que l'obstruction qui entretient l'anasarque, ne peut être attaquée avec quelque succès, que lorsque celle-ci est beaucoup diminuée. Cependant plusieurs des moyens qui conviennent à l'une de ces deux maladies, sont aussi propres à combattre l'autre.

§. M.L.I. Il me reste donc à faire connoître quelle est la méthode qu'il faut suivre, pour tarir les eaux, & faire dissiper l'espèce d'hydropisie



dont il est ici question. Le grand nombre de moyens embarrasse souvent sur le choix , ceux qui ne sont pas en état d'en faire une application juste ; mais il est très-utile à ceux qui connoissent combien la nature & les maladies se jouent des remedes même les mieux indiqués ; de sorte que dans les différens cas , ils savent mettre à profit ceux qui , parmi le grand nombre , leur paroissent les plus analogues aux circonstances , en les variant selon leur effet.

§. MLII. Les hydragogues , les apéritifs , les diurétiques , les sudorifiques , les martiaux , sont les différens remedes internes employés pour détruire la source des eaux ; il y en a ensuite plusieurs externes , qui tendent au même but. Je vais les rappeler successivement , en

indiquant les précautions qu'ils exigent, les cas où ils sont utiles, & ceux où ils sont contraires. Je parlerai ensuite de quelques méthodes nouvelles qui ont du succès, & je ferai une application succincte de la cure générale aux cas particuliers.

§. MLIII. Les hydragogues : on nomme ainsi certains purgatifs qui passent pour avoir la propriété d'évacuer les sérosités. Tels sont le jalap & sa résine, la scamonée & le diagrede, l'iris, la seconde écorce de sureau, le syrop de nerprun, les pillules de *Bontius*, la rhubarbe, &c. Comme la plupart de ces remèdes sont violens, il est bon d'être très-circonspect sur leur usage ; & en général, on peut dire qu'il est plus nuisible, qu'utile ; car les évacuations répétées ne produisent, le plus

Souvent, qu'un soulagement momentané, & l'amas d'eau devient bientôt après encore plus considérable, parce que les forces des organes diminuent de plus en plus, & que le sang s'appauvrit à mesure que les purgatifs font plus d'effet. Je ne disconviens pas qu'il soit quelquefois utile de les employer, mais ce n'est qu'avec précaution & modération qu'on doit le faire; d'ailleurs les forces des malades ne le permettent pas toujours; & lorsque la maladie est la suite de la cachexie ou des obstructions, il me semble que ce moyen est au moins inutile. Je ne cacherai pas que j'ai vu quelques guérisons opérées par les hydragogues, mais c'est dans des cas légers, & dans des malades robustes. J'ai vu plus d'une hydropisie ascyrique céder à ces remèdes.

## 110 CODE DE MÉDECINE

§. MLIV. Les diurétiques : on nomme ainsi certains médicamens qui augmentent l'écoulement des urines. Ces remedes sont en grand nombre , & l'on pourroit même dire que leur qualité de diurétique est relative à l'état des malades & de la maladie. Ceux qui sont consacrés à l'hydropisie , sont , les racines de raifort sauvage , la bryone , l'oignon de Scille ou d'Espagne , le gratte-cul , le nitre , les alkalis fixes , le vin & l'oximel scillitiques , &c. On emploie avec un certain succès la plupart de ces moyens , pourvu que leur dose & leur application soient appropriées aux circonstances. Quelques personnes ont conseillé dans l'hydropisie , & dans quelques autres cas , l'usage interne de la poudre de

MILITAIRE. ) III

cantharides à très-petite dose , comme , par exemple , à un quart de grain , pour provoquer l'écoulement des urines ; mais on fait les ravages que ce remede peut produire , par ceux qui résultent de son action dans les gens débauchés , qui le prennent pour s'exciter aux plaisirs de l'amour.

§. MLV. Les apéritifs : ils sont la plupart diurétiques , & ils conviennent d'autant mieux dans l'hydropisie , qu'ils combattent également la cause & l'effet de la maladie. Parmi les plus usités , on compte les cinq racines apéritives , telles que celles de petit-houx , d'asperges , de fenouil , de persil & d'ache. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins efficaces , telles que celles de chiendent , d'arrete-boeuf , d'éringium ou chardon rolant ; viennent



Y12 CODE DE MÉDECINE

ensuite les herbes capillaires , la scolopendre , la fumeterre , l'aigremoine , la pimprenelle , le cerfeuil , la garence , &c. qu'on fait prendre , soit en guise de tisanne , de bouillons , d'apozemes & de suc , soit en poudre ou en opiat , &c.

§. MLVI. Quant aux sudorifiques , il me paroît qu'il est bien difficile qu'ils produisent quelques bons effets en cette qualité. Mais si l'on choisit ceux qui sont de la classe des apéritifs ou des toniques , ils pourront provoquer l'écoulement des eaux , en ce qu'ils augmenteront l'oscillation des vaisseaux , & conséquemment l'action des sécrétions. L'usage de la bardanne , de la racine de fenouil , de l'antimoine crud , du kermès minéral , du gayac , & sur-tout de la résine de ce bois , sont propres à pro-

duire l'effet dont je viens de parler.

§. MLVII. Les martiaux, & autres remedes toniques. J'ai déjà fait voir dans l'Article précédent, que plusieurs extraits amers sont apéritifs, en même temps qu'ils sont toniques, parce qu'ils contiennent un fagon naturel, qui est très-propre à désopiler. Si l'on met en usage ceux qui sont diurétiques, on aura un remede également tonique, apéritif & diurétique, qui convient parfaitement dans l'hydropisie. C'est ainsi que les extraits d'aunée, d'angelique, d'absynthe, de petite centauree, de racine de patience, de genièvre, conviennent dans l'hydropisie. Quant aux martiaux, en donnant du ton aux solides, ils raniment leur action, & rétablissent les secrétions; de-là l'écoulement des eaux, &c.

#### 114 CODE DE MÉDECINE

§. MLVIII. Voilà en général les remèdes internes indiqués par la cure de l'hydropisie : ils ne peuvent être utiles que par une juste application , mais ils sont souvent insuffisans , & on propose d'y joindre les remèdes externes , parmi lesquels les scarifications , les bains de vapeurs , les fumigations & les frictions sont les plus recommandables.

§. MLIX. Les scarifications sont des petites mouchetures qu'on fait par le moyen d'une lancette à la partie la plus déclive du corps , c'est-à-dire vers les malléoles , dans le dessein de dégorger le tissu cellulaire , & de procurer un libre écoulement aux sérosités épanchées. J'ai vu cette pratique réussir dans les cas où la leucophlegmatie étoit essentielle , & où les sérosités n'étoient point altérées : car il ne faut pas ca-

cher que dans l'état contraire à ceux-là , il est à craindre qu'il survienne dans les parties ouvertes , des ulceres gangréneux , qu'il est souvent impossible de détruire. Au reste , la nature opere quelquefois ces sortes de dégorgemens avec un succès varié. Quand on est assez heureux pour n'avoir point de suites fâcheuses , on cherche ensuite à ranimer les ressorts , en un mot à combattre la cause de la maladie.

§. MLX. Les bains de vapeurs. Ce moyen de guérison peut devenir celui de l'augmentation de la maladie , si ces vapeurs sont purement aqueuses. On fait que les vaisseaux de l'habitude sont autant propres à absorber l'humidité , qu'ils le sont à l'exhaler. Ainsi , pour que cette espèce de bain devienne utile , il faut que la vapeur s'exhale de quelques

## 116 CODE DE MÉDECINE

corps propres à absorber l'humidité. C'est ce que produit celle des corps aromatiques, qu'on fait brûler de maniere qu'elle se porte vers l'endroit où sont les malades.

§. MLXI. Les fumigations. Elles se font avec des corps volatils, tels que le soufre & le cinnabre, qu'on met brûler dans un réchaud, posé sous une chaise percée, de maniere que le mala le assis & bien enveloppé en puisse recevoir la vapeur. Ce remede excite à la sueur, & il peut par cette crise procurer l'écoulement des eaux. Il n'est pas assez usité. Il semble pourtant que dans beaucoup de cas il pourroit être employé, du moins sans inconvénient, s'il ne l'étoit pas utilement.

§. MLXII. Les frictions. Elles ne sont pas d'une grande ressource. Cependant lorsqu'on les réitere sou-



vent, on doit en espérer de bons effets. Elles doivent nécessairement ranimer un peu le mouvement de la circulation dans les vaisseaux de la circonférence, & donner quelquefois lieu à la sueur, qui est une crise favorable dans cette maladie.

§. MLXIII. C'est ici le lieu de parler des moyens qu'il faut mettre en usage pour calmer les accidens les plus pressans de cette maladie, tels que la soif dont les malades sont tourmentés, la suppression des urines, le froid des extrémités, les taches livides & violettes, les crevasses, le flux de ventre immodéré, les syncopes, &c. mais les uns sont inséperables de la maladie, & ils ne cessent qu'avec elle, comme la soif, la suppression des urines & le froid. Les taches livides ou violettes menacent de la gangrene, &

## 118 CODE DE MÉDECINE

on doit les panser avec des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée, ou dans une décoction de quinquina. Les crevasses de la peau des extrémités sont quelquefois utiles, quelquefois elles s'ulcèrent: il faut se comporter à cet égard, comme pour les taches: on doit bien se garder d'employer des astringens, pour guérir le flux de ventre; mais on peut le modérer par les cordiaux légers. Les syncopes sont un symptôme très-dangereux; elles exigent aussi l'usage des cordiaux.

§. MLXIV. On a quelquefois vu l'abstinence de toute espèce de boisson, pendant plusieurs mois, être suivie d'un succès plus heureux, que ne le sont les autres secours; mais il faut convenir que ce régime est bien difficile, vu la soif dont les malades sont tourmentés.

Ceux qui prennent le parti de ne point boire, peuvent appaiser cette soif avec des pastilles de nitre, ou bien avec du pain grillé & arrosé d'eau-de-vie, qu'ils mettront dans la bouche, comme le conseille M. *Lieu-  
raud.*

§. MLXV. Au reste, le régime des hydropiques doit être tel, qu'il ne puisse pas contribuer à augmenter l'amas ou la collection des sérosités. Ainsi, ils éviteront, autant que faire se pourra, la nourriture aqueuse, crue, indigeste & ventueuse, telle que les fruits, le lait & les farineux : ils se borneront à quelques potages bien mitonnés, aux œufs frais, à la viande blanche rôtie, & un peu de vin blanc, qu'ils tremperont avec suffisante quantité d'eau ; leur bouillon sera fait avec les légumes apéritifs, tels que les oignons

blancs , les poireaux , le céleri , les racines de persil , de cerfeuil , &c.

§. MLXVI. Je résume de tout ce qui a été dit précédemment ; 1°. qu'il est absolument nécessaire d'avoir égard aux circonstances & aux causes , pour établir un genre de curation qui puisse convenir à l'état du malade & de la maladie ; 2°. que ce seroit en vain qu'on fixeroit des méthodes particulières , parce qu'il y a trop de variété dans l'état , les causes & les accidens de cette maladie ; 3°. qu'il faut donc se borner à des principes généraux auxquels on puisse rapporter toute la cure qu'on établit.

§. MLXVII. Cela posé , voici la conduite qu'il faut généralement suivre ; 1°. quelques purgatifs dans les commencemens ; 2°. les diurétiques & les apéritifs , après l'usage

sage des cathartiques ; 3°. les amers , les toniques , les martiaux , alliés de différentes manieres avec les remedes diurétiques & apéritifs ; 4°. les remedes proposés aux Paragraphes MLVIII, MLIX, MLX , quand les précédens ne produisent pas l'effet désiré ; 5°. les toniques , après l'évacuation des eaux , pour rendre le ton aux parties trop relâchées , & empêcher la formation d'une nouvelle hydropysie ; 6°. les moyens appropriés à la cachexie & aux obstructions doivent être joints à ceux-ci , lorsque la maladie est entretenue par ces deux causes. Voyez les deux articles précédens.

§. MLXVIII. On parle de plusieurs remedes , qui sont particulièrement vantés comme spécifiques contre cette maladie , & dont la plupart sont des secrets. J'ai vu l'es-



fet de quelques-uns, qui m'ont paru être pris dans la classe des hydragognes. Ils procuroient à la vérité, dans l'espace de vingt-quatre heures, l'évacuation générale des férosités, tant par les selles, que par les urines, mais l'eau se ramassoit ensuite en plus grande quantité, qu'elle ne l'étoit auparavant, les mêmes remedes devenoient insuffisans, & les malades périssoient.

§. MLXVIX. Il y a quelques années qu'un Médecin de Tann en Alsace (M. Bacher), publia une méthode particuliere pour la guérison de l'hydropisie. Plusieurs succès dans sa Province & dans cette Capitale, fixerent l'attention du Gouvernement, & le déterminèrent à ordonner l'essai du remede de ce Médecin, dans les Hôpitaux Militaires. Il paroît qu'on en a tiré un

plus grand avantage , que des autres moyens , & il seroit à désirer qu'on le rendit public. On fait bien que ce remede n'est autre chose qu'une préparation ou extrait d'hellebore; mais c'est de la manipulation dans laquelle consiste tout le secret , que lui vient toute sa propriété. L'Auteur fait avec cet extrait des pillules auxquelles il donne le nom de *toniques* : il prépare ses malades à son usage , & il le modifie , selon les circonstances , comme un Médecin intelligent doit le faire. J'ai vu une guérison opérée par cette méthode. Ceux qui voudront s'instruire davantage à cet égard , pourront lire une petite Brochure intitulée , *Précis de la méthode d'administrer les pillules toniques par M. Bacher* , à Paris , 1767 , chez Cavelier , Libraire , aux lys d'or , rue Saint Jacques.

Fij

§. MLXX. On trouve dans une thèse faite par M. *Desfarts*, mon Confrere, des détails sur les différentes méthodes qu'il faut employer pour la cure de cette maladie : il y prouve démonstrativement qu'il y a plusieurs cas où les délayans & les humectans doivent précéder l'usage des hydragogues. *An detur hydrops in quo humectantia, diluentia-que hydragogis præmittenda? Parisiis, 1768.*

§. MLXXI. Je dois avertir ici que j'ai réuni dans Scette édition tous les moyens généraux applicables aux différentes espèces d'hydropisie ; de sorte que dans les suivantes Il ne sera question que des secours particuliers que chaque espèce exige.



## SECTION II.

*De l'Hydropisie Ascite , ou du bas-ventre.*

§. MLXXII. **O**N distingue plusieurs sortes d'hydropisies du bas-ventre ; savoir , l'une dans laquelle l'eau est contenue dans la capacité ou cavité de l'abdomen ; une seconde , dans laquelle elle s'amasse dans un sac ou follicule ; & une troisième enfin dans laquelle la collection se fait , entre le peritoine & les muscles du bas-ventre. La première espèce est la plus commune , & elle se reconnoît par des signes particuliers , qui la font distinguer des deux autres, dont les symptômes pathognomoniques sont quelquefois très - obscurs.

126 CODE DE MÉDECINE

§. MLXXIII. On reconnoît l'épanchement dans la cavité de l'abdomen, par la tumeur sensible du ventre, & par la fluctuation du liquide épanché, qu'on peut entendre souvent, en frappant sur un des côtés du ventre; mais lorsqu'on ne la peut distinguer par ce moyen, il faut appliquer une main sur un des côtés, & frapper de l'autre main sur l'opposé, on sent alors une colonne fluide, qui répond à la main, au même moment que le coup est donné.

§. MLXXIV. Au reste, à ces signes très-certains, il s'en joint d'autres, qui manifestent aussi la maladie. Tels sont l'oedeme des jambes qui a précédé, & l'existence de la fièvre lente, de la difficulté de respirer, de la toux sèche, de la maigreur des extrémités supérieures, de l'oedeme

des cuisses & du scrotum ; la soif , la pâleur du visage , le dégoût , la cardialgie , les flatuosités , la leucophlegmatie , la constipation , la diminution ou la suppression des urines , le gonflement considérable du ventre , surviennent ensuite , & quelquefois la *tympanite* se joint à ces accidens.

§. MLXXV. On ne distingue pas toujours facilement quelle est la nature du liquide épanché , mais les signes précédens la font présumer ; de sorte que s'il y a eu quelque inflammation dans les viscères du bas-ventre , & qu'il y ait eu l'apparence d'une suppuration , on peut croire que l'hydropisie est produite par un épanchement de matiere purulente. Il faut observer qu'en ce cas l'oedeme est moins considérable , dans les commencemens ; mais bien-



## 128 CODE DE MÉDECINE

tôt après tous les signes ci-dessus se manifestent, même avec plus de violence, que dans celui où l'épanchement est simplement séreux.

§. MLXXVI. L'hydropisie enkistée ne produit pas un gonflement aussi général dans la capacité du bas-ventre, que la précédente, & elle paroît circonscrite. L'épanchement entre le péritoine & les muscles abdominaux forme une protubérance plus marquée & plus circonscrite. Je ne dois pas oublier de dire ici que dans cette dernière espèce, comme dans la première, la matière épanchée est quelquefois épaisse comme de la gelée; ce qui rend la maladie d'autant plus sérieuse, qu'alors les moyens propres à faciliter l'écoulement des eaux n'ont aucune efficacité. J'ai vu deux espèces d'hydropisie de ce genre.

§. MLXXVII. Les causes de l'ascite sont absolument les mêmes que celles dont j'ai déjà fait mention au Paragraphe MXXXIX de la Section précédente. Mais il paroît que l'obstruction des viscères, principalement celle du foie, est la cause la plus générale de cette maladie.

§. MLXXVIII. Son pronostic est d'autant plus dangereux, que l'obstruction en est la première cause. Quand tous les symptômes du Paragraphe MLXXIII se trouvent réunis, il n'y a plus de moyen de guérison. La gangrene des intestins est la suite ordinaire de cette maladie, & cet accident arrive encore plus promptement, quand l'épanchement est purulent ou sanieux. Les cas où l'on peut concevoir de l'espérance, sont ceux où la sérosité

té épanchée n'est pas de mauvaise qualité, ce qu'on peut présumer aisément par l'état du malade, & par la nature des accidens qu'il éprouve. Lorsque la maladie n'est pas invétérée, & qu'il n'y a point de soupçon d'obstruction, lorsque l'hydropisie n'a pas acquis un volume très-considérable, & que les forces ne sont par trop abattues, lorsqu'enfin on ne voit aucun symptôme d'une dissolution prochaine des liqueurs, on peut regarder la maladie comme curable. L'hydropisie enkistée est plus ou moins dangereuse, selon le lieu où le kiste est situé, & selon la facilité ou la difficulté de donner une issue au fluide qu'il contient. Quant à celle qui est formée entre le péritoine & les muscles du bas-ventre, elle est de meilleur augure; mais il faut que la matiere épanchée ne soit

pas gélatineuse, comme celle dont j'ai parlé au Paragraphe MLXXV.

§. MLXXVIX. La cure de l'ascite ne differe en rien, quant aux remedes internes, de celle de la Section précédente; il faut seulement remarquer, que comme la maladie est plus sérieuse, il faut insister davantage sur les moyens y indiqués, en les employant toujours de maniere que la cause & l'effet puissent en même temps être détruites; il faut aussi avoir attention à l'espèce; car on n'obtient pas facilement la guérison de l'hydropisie enkistée par les remedes pris intérieurement.

§. MLXXX. Quant aux moyens extérieurs & chirurgicaux, ils sont aussi les mêmes; mais au lieu de scarification qu'on peut faire dans la leucophlegmatie, on pratique

### 132 CODE DE MÉDECINE

pour l'ascite du premier genre (l'épanchement dans la cavité abdominale), une opération connue sous le nom de *Paracenthese*. Cette opération qui n'est autre chose qu'une ponction faite avec un instrument particulier qu'on appelle *trois-quarts*, consiste à percer en même temps la peau, les muscles & le péritoine, pour donner issue au liquide épanché. Ce n'est point ici le lieu de parler de la manière dont on doit faire la paracenthese; je me bornerai aux circonstances où il paroît qu'on peut la pratiquer avec succès.

§. MLXXXI. 1°. Elle n'est jamais que palliative, de sorte que toutes les eaux étant évacuées, si l'on n'empêche pas qu'elles se régénèrent, en employant d'autres moyens, on fera obligé de répéter bientôt l'opération; 2°. dans plu-

siieurs cas où le volume du liquide est si considérable, que les malades sont en danger de périr de suffocation, quand même la maladie ne seroit pas curable, il faut pratiquer la paracenthèse, pour prolonger les jours du malade, à moins qu'il n'y ait des signes de mortification, ou autres semblables; 3°. elle n'est véritablement indiquée que dans l'état où l'altération des sérosités n'a pas agi sur la texture des viscères; de manière que pour en obtenir un bon effet, il est très-essentiel de la faire plutôt dans le commencement de la maladie, après avoir employé pendant quelque temps tous les moyens internes, sans succès; 4°. sa réussite dépend de la manière dont on la pratique, car il n'est jamais prudent de faire écouler toutes les eaux en une seule fois; 5°. la cou-



leur & l'odeur du fluide qui sort , annoncent la nécessité ou l'inutilité de réitérer l'opération , pour guérir la maladie , & elles font même connoître à quel degré peut être portée l'altération des viscères ; 6°. elle devient inutile , dans le cas où l'épanchement est gélatineux ; 7°. elle ne peut avoir lieu dans l'hydropisie enkistée , qu'autant que le kiste est assez voisin des tégumens , pour que le trois-quarts puisse y être introduit sans danger ; 8°. enfin , elle doit avoir un succès plus marqué dans la troisième espèce d'ascite , qu'on doit appeller faux ( celui où l'épanchement est entre le péritoine & les muscles abdominaux ) ; mais il est très-essentiel de diriger l'instrument de manière qu'il ne pénètre pas dans la cavité abdominale.

§. MLXXXII. Lorsque la para-

centhefe a été mise en ufage d'une maniere convenable , & dans les cas où l'état des viscères le permet , & où il n'y a pas de complications graves , il faut avoir foin de lui faire fuccéder les apéritifs , les toniques & les martiaux , de la maniere & à la dose indiquée dans la Section précédente , selon l'exigence des cas. J'ai pratiqué & fait pratiquer plusieurs fois cet opération dans des circonftances douteufes , & dans d'autres favorables. J'ai obtenu un foulagement réel dans le premier cas , & quelques guerifons dans le fecond ; mais j'ai toujours employé les remedes internes , immédiatement après l'opération. Tout le monde fait que quelquefois en vingt-quatre heures l'épanchement devient auffi confidérable qu'il étoit auparavant , fi l'on n'a pas foin de com-

136 CODE DE MÉDECINE  
primer le bas-ventre, de manière  
que le vuide que les eaux ont laissé  
ne subsiste plus, &c. &c.

---

### S E C T I O N I I I.

*De l'Hydropisie de poitrine.*

§. MLXXXIII. **L** E s signes de  
cette maladie sont quelquefois équi-  
voques, quand elle n'est pas parve-  
nue à un certain degré. Voici les  
plus positifs; 1°. la respiration fré-  
quente & difficile avec un batte-  
ment sensible des aîles du nez; 2°.  
une toux plus ou moins sèche ou  
humide; 3°. une espèce de fluctua-  
tion qu'on entend quelquefois dans  
la poitrine; 4°. la difficulté de se  
coucher dans une situation hori-  
zontale; 5°. la douleur & la tumeur  
de l'un, ou des deux bras.

§. MLXXXIV. Lorsqu'à ces symptômes il se joint l'un ou plusieurs des autres accidens ci-dessous, on est encore plus sûr de l'existence de la maladie. Un réveil désagréable & subit, une insomnie très-grande, avec une envie insurmontable de dormir, des palpitations de cœur fréquentes, des sueurs nocturnes, des foiblesses, la tumeur oedemateuse du visage, l'oedeme des extrémités inférieures & du scrotum, qui a précédé, & qui existe encore, &c.

§. MLXXXV. Les maladies antérieures sont aussi des indices très-propres à faire reconnoître que les signes précédens sont ceux de l'hydropisie. Ainsi, lorsque les maladies auront éprouvé des inflammations de poitrine, qui n'auront pas été jugées par les crises ordinaires, lorsqu'à la suite de ces maladies ils

438 CODE DE MÉDECINE

n'auront pas été rétablis dans l'espace de temps ordinaire; lorsqu'ils auront été sujets à l'asthme; lorsqu'on aura eu lieu de soupçonner des tubercules crus dans les poumons, &c. Il est certain que toutes les présomptions indiquées par les signes des deux Paragraphes précédens se changeront en conviction.

§. MLXXXVI. Il ne faut pourtant pas dissimuler qu'avec la certitude de l'hydropisie dans la poitrine, on puisse toujours juger du lieu où l'épanchement est formé. Il peut l'être en effet dans l'une des cavités, ou dans les deux qui contiennent les lobes des poumons, dans la duplicature du mediastin, & dans la péricarde. Ces différens sièges ne sont pas également faciles à reconnoître. Voici ce que j'en ai appris par mon expérience, & par

la section des cadavres après cette maladie.

§. MLXXXVII. Quand l'épanchement occupe les deux cavités qui contiennent les lobes du poumon , les malades ont autant de peine à se coucher sur l'un & sur l'autre côté : il y a douleur & tumeur aux deux bras , la fluctuation est plus sensible. Au contraire , quand il n'y a qu'une de ces cavités remplie , les malades ne peuvent se coucher que du côté malade , & ils sont prêts de suffoquer , en se couchant sur l'autre : il n'y a que le bras qui répond à la cavité malade , qui soit enflé & douloureux , la respiration est un peu moins gênée. Lorsque l'hydropisie est dans le mediastin , on n'entend pas la fluctuation , la toux est toujours sèche ; on sent constamment un poids au même endroit , les



140 CODE DE MÉDECINE

malades ne peuvent être couchés que sur le dos. Lorsqu'elle occupe le pericarde, les palpitations de cœur sont continuelles, & le poids est aussi constamment le même au lieu où cette enveloppe est située. Dans ces deux dernieres espèces, l'enflure des bras n'a point lieu.

§. MLXXXVIII. Les causes ordinaires de cette maladie sont les engorgemens des poumons, tels que les tubercules, les fréquens paroxismes d'asthme, les inflammations précédentes, les mouvemens spasmodiques, la rupture de quelques vaisseaux lymphatiques, la dissolution des liqueurs, & en général toutes celles qui sont décrites au Paragraphe de la premiere Section de cet Article.

§. MLXXXVIX. Il n'y a guères de maladies plus dangereuses que

ces différentes espèces d'hydropisies, & rien de plus rare que leur guérison, s'il est vrai qu'il y en ait jamais eu; car l'incertitude de leur existence dans les premiers momens fait que l'eau s'amasse & séjourne pendant long-temps, de sorte que les viscères contenus doivent nécessairement être flétris, lorsqu'on commence à être sûr de la nature du mal.

§. MXC. Quoi qu'il en soit, la cure générale indiquée dans la première Section de cet Article, est celle qu'il faut mettre en usage. On propose des setons & des scarifications dans les parties inférieures, afin que par le dégorgement qu'ils opèrent, l'eau contenue dans les cavités du thorax, puisse être attiré vers les parties. Mais je ne crois pas qu'on puisse avoir une grande confiance en ces moyens.

## 142 CODE DE MÉDECINE

§. MXCI. On propose aussi une opération semblable à la paracenthèse, & qu'on nomme *empyeme*, par laquelle on perce les tégumens & les muscles entre deux côtes, pour pénétrer jusques dans l'intérieur de la poitrine, & donner issue au liquide épanché. Cette opération, qui ne peut avoir lieu que pour l'eau contenue dans les cavités des lobes, ne réussit jamais, par les raisons que j'ai alléguées dans le Paragraphe MLXXXVIII. Lorsqu'on s'est déterminé à la pratiquer, il faut se comporter comme je l'ai dit au Paragraphe MLXXXI de la Section précédente.

§. MXCII. Il y a une maladie connue sous le nom d'*empyeme*, dont je dirai ici quelque chose, parce qu'elle a des rapports avec la précédente. Cette affection est un

amas de pus ou de sang dans les cavités du thorax , à la suite des péripleumonies , des vomiques, des coups , des plaies, de la crevasse d'un anévrisme , &c.

§. MXCIII. On la reconnoît quelquefois aussi difficilement que l'hydropisie , à la suite des inflammations : cependant lorsque les signes de suppuration ont paru , & que les crachats n'ont pas eu lieu , si les symptômes des Paragraphes MLXXXII , MLXXXIII & MLXXXIV se manifestent , on doit juger que l'*empyeme* existe. Au reste , si la percussion du thorax est un moyen aussi sûr que le prétend le Docteur *Avenbrugger* , pour reconnoître les différentes maladies de poitrine , on pourra dorénavant former à cet égard un diagnostique plus certain.

# 144 CODE DE MÉDECINE

§. MXCIV. Il n'y a que l'em-  
pyeme naturel , \* & celui qui sur-  
vient après un coup violent qui a  
produit un épanchement , qu'on  
puisse regarder comme curables ;  
dans les autres , le pus a altéré la  
substance des poumons , & l'opéra-  
tion qui est le seul remède de cette  
maladie , ne fait que hâter les jours  
des malades. On cite quelques  
exemples de résorbtion du pus épan-  
ché dans la poitrine ; mais ce sont  
des phénomènes si étranges & si  
rares , qu'ils ne font pas même  
exception au principe que je viens  
d'établir ; savoir , que l'opération  
est un moyen de guérison de l'em-  
pyeme.

---

\* On appelle ainsi celui où il y a épan-  
chement à la suite d'une plaie , dont l'ou-  
verture donne issue aux matieres épanchées.

§. MXCIV

## SECTION IV.

*De l'Hydrocele ou Hydropisie du  
Scrotum.*

§. MXCV. <sup>u</sup>IL y a deux espèces d'hydrocele, l'un vrai, & l'autre faux. Celui-ci est symptomatique, & n'est autre chose que l'infiltration du tissu cellulaire, qui appartient aux tégumens des testicules. C'est de cette espèce d'hydrocele dont j'ai parlé dans les Paragraphes précédens. Mais le vrai est une collection d'eau dans un follicule, ou kiste particulier, qui est renfermé dans les tuniques du scrotum.

§. MXCVI. La seconde espèce, (l'hydrocele faux,) ne présente aucun phénomène digne d'être distingué de la leucophlegmatie. Mais

*V. Part.*

G



il est essentiel de faire remarquer la différence qui se trouve entre les deux espèces. Dans celle-ci, tout le scrotum est également enflé, dans l'autre, au contraire, la tumeur est particulière & circonscrite, souvent même elle ne se rencontre que d'un côté.

§. MXCVII. Indépendamment des signes ci-dessus qui distinguent l'hydrocele vrai du faux, il en est encore quelques autres qui y concourent, & par lesquels en même temps on évite de confondre celui-là avec d'autres maladies du testicule, comme, par exemple, le *Sarcocele*, qui a des symptômes communs avec lui, tels que la tumeur & la pesanteur; mais la fluctuation & le luisant qui se rencontrent dans l'hydrocele, ne s'observent point dans le *sarcocele*.

§. MXCVIII. Il y a encore une autre espèce de tumeur qu'il est nécessaire de ne pas confondre avec l'hydrocele ; c'est la descente d'une hernie inguinale dans le scrotum , qui au premier aspect peut en imposer ; mais l'examen de la tumeur herniaire & de son origine , la facilité qu'on a de la réduire , font bientôt reconnoître la nature de la maladie.

§. MXCIX. Je ne dirai rien ici de l'hydrocele faux , dont les causes, le prognostic & la cure , se rapportent entierement à tout ce qui concerne la leucophlegmatie. Il y a cependant une espèce d'œdeme dans le scrotum qu'on peut faire dissiper par le moyen de quelques lotions aromatiques & astringentes , telles que le vin chaud dans lequel on fait bouillir des roses de Pro-

vins, &c. Dans tous les cas, il faut que les malades portent un suspensoir, qui contienne le scrotum, & empêche que la pesanteur de cette partie ne devienne trop incommode,

§. MC. Les causes de l'hydrocele vrai sont les coups, les chutes, le libertinage, &c. Son pronostic est rarement fâcheux, mais il n'en est pas moins vrai, qu'il est souvent très-difficile à guérir. Cette maladie attaque principalement les gens avancés en âge : ce qui prouve que la foiblesse des organes, & la lenteur de la circulation dans les testicules, y donne aussi occasion.

§. MCI. On attaque rarement cette espèce d'hydrocele avec des remèdes internes. La sagesse & le régime, sont, à ce que je crois, les

seuls moyens de ce genre. Mais on tire beaucoup d'avantages de l'application des remèdes externes, surtout dans le commencement de la maladie. Ainsi lorsqu'on s'apperçoit de la formation du kiste, on emploie avec succès les cataplasmes résolutifs & astringens, du genre de celui du Paragraphe MXCVIII. Je ne conseillerois pas l'usage de la terre cymolée, dont quelques personnes se servent en ce cas; car on pourroit très-bien; avec ce remède, rendre le testicule squirreux, & tous les gens de l'Art, savent que ce changement seroit très-pernicieux. Ce seroit alors qu'on pourroit dire, *incidit in scyllam, cupiens vitare charybdim.*

§. MCII. Lorsque le volume du kiste est parvenu à un certain degré, il n'est plus possible, non-seulement d'appliquer avec succès les cata-

plâmes ci-dessus, mais ils sont même dangereux. Il ne reste d'autre ressource que l'opération, qui consiste dans la ponction de la tumeur qu'on fait avec un trois-quarts. Ce moyen n'est cependant que palliatif, & j'ai connu plusieurs personnes qui tous les mois, tous les six mois, ou tous les ans, étoient obligées de se soumettre à cette opération, selon que le kiste se remplissoit plus promptement ou plus lentement \*.

---

\* Un Chirurgien célèbre de cette Capitale, ( *M. Sabathier* ) a fait, il y a quelque temps, à l'Académie Royale de Chirurgie, la lecture d'un Mémoire concernant la cure radicale de l'hydrocele. Ses recherches & les observations fréquentes qu'il est dans le cas de faire sur ce sujet à l'Hôtel Royal des Invalides, dont il est Chirurgien-Major, l'ont mis à même de reconnoître plus particulièrement les moyens curatifs de cette ma-

§. MCIII On peut, après la première ponction, lorsque la maladie n'est pas invétérée, employer les astringens, & venir par gradations à l'usage des plus puissans : c'est le moyen de guérison, & il n'a point d'inconvéniens, si toutefois le sujet malade est d'ailleurs en bonne disposition. Dans tous les cas, il faut contenir la tumeur avec un suspensoir,

---

ladie. On doit tout attendre des lumières d'un homme aussi instruit & aussi zélé pour le bien & les progrès de son art, que l'est M. *Sabathier*.





## ARTICLE V.

*Des suppurations internes.*

§. MCIV. **L**ES suppurations internes forment une classe aussi étendue que les maladies décrites dans les Articles précédens. Les ressources de l'Art contre leurs suites, & leurs effets, ne sont pas en général très-efficaces ; & il semble qu'on pourroit s'abstenir de traiter ce sujet, quant aux Gens de Guerre ; non qu'ils ne soient souvent attaqués de ces suppurations, mais parce qu'ils en sont presque toujours les victimes, après avoir languis très-long temps. D'ailleurs la plupart de ceux qui les éprouvent, sont dans le cas de quitter le Service. Cependant, comme il y a quelques-unes de ces

affections qui sont curables, & que l'on ne peut se dispenser de parler de l'une, sans faire mention des autres, je vais décrire succinctement, ou plutôt récapituler le genre & les espèces de suppurations internes; j'indiquerai ensuite une cure générale & abrégée, qui puisse servir, en tant que de raison.

§. MCV. On entend par suppuration interne, celle qui s'établit dans un ou plusieurs viscères, & dans l'une ou dans plusieurs cavités du corps. Elle est toujours accompagnée des symptômes qui sont propres à la suppuration en général, & de ceux qui le sont à celle des parties affectées, dont les fonctions sont nécessairement dérangées. Ainsi la fièvre lente ou *hectique*, accompagne toute suppuration interne; la douleur, la difficulté des fonctions de la partie malade, sont les signes par

154 CODE DE MÉDECINE

lesquels on reconnoît le siège de la suppuration.

§. MCVI. On distingue quatre espèces de suppuration interne ; savoir , 1°. l'abcès ; 2°. l'ulcère , 3°. la croute purulente ; 4°. la présence du pus dans toute la substance d'un viscere , sans cependant former ni abcès , ni ulcère apparent. Je l'appellerai engorgement purulent.

§. MCVII. La premiere espèce , (l'abcès) arrive à la suite de l'inflammation des visceres & des autres parties internes : le pus se rassemble dans une poche , où il se circonscrit dans une tumeur , & il s'épanche ensuite dans la substance du viscere affecté , ou dans les différentes cavités ou capacités , tels que le crâne , le thorax , l'abdomen , &c. C'est ainsi que se forment la vomique , les tubercules suppurans , l'abcès au foie , à la vessie , &c.

On en reconnoît la formation, par la maladie précédente, (l'inflammation.) Ainsi la péripneumonie, l'hépatitis, &c. sont souvent suivis de suppuration, qui s'établit du quatre au sept de la maladie, & qui est annoncée par des frissons, & des élancemens, par une pulsation plus ou moins vive dans la partie affectée, & par la fièvre. Quelquefois l'abcès se forme à la partie extérieure du viscere, & il fait éminence au-dehors. Dans d'autres cas, le pus peut avoir une issue au-dehors par différentes voies ouvertes; enfin, il peut être résorbé dans la masse des liqueurs, & ensuite être évacué par la voie des urines, des selles, & des sueurs. C'est ainsi, par exemple, que le pus de la vomique & des tubercules suppurans formé dans les bronches, est le plus sou-

vent rejeté par l'expectoration & par le vomissement; que celui d'un abcès extérieur au foie peut être attiré au-dehors par une incision faite sur la partie abcédée; dans l'un & l'autre cas, il peut aussi avoir d'autres issues, par le moyen des vaisseaux absorbans; enfin en tombant dans quelques cavités, il peut former des épanchemens. L'observation démontre toutes ces espèces de terminaisons de l'abcès interne. Mais quoique j'aie regardé l'inflammation comme la première cause de l'abcès, il peut aussi être produit par le reflux de quelque suppuration externe, sans que les signes précédens de l'inflammation aient eu lieu. Il est pourtant vrai que l'ulcère est plus fréquent alors, que ne l'est l'abcès.

§. MCVIII. L'ulcère est souvent

la fuite d'un abcès interne, dont le pus est d'une mauvaise qualité, ou dont l'issue au-dehors n'a pu avoir lieu. Il y a certaines parties, les parenchymateuses entr'autres, qui sont plus susceptibles d'érosion; il y a certaines dispositions où cette dégénération est plus facile. C'est ainsi que l'ulcère se forme promptement & facilement dans la substance des poumons, du foie & des reins; c'est ainsi que les gens qui ont les liqueurs âcres, sont plus sujets à l'ulcère interne. Le marasme, la fièvre lente, la sueur nocturne, la diarrhée colliquative, sont les signes pathognomoniques de cette maladie, qui prend le nom de *phthyisie*, & dont le siège différent, forme plusieurs espèces de phthyisie, comme l'a très-bien démontré le célèbre *Morton*. On appelle phthyisie pul-



158 CODE DE MÉDECINE

monaire , hépatique , renale , &c. celles dans lesquelles l'ulcere est aux poumons , au foie , aux reins , &c.

§. MCVIX. La phthyisie a différens degrés , décrits par les Auteurs ; j'en parlerai ci-après. Chacune de ses espèces a des signes différens qui caractérisent son siège. Les maladies précédentes , la toux fréquente , la difficulté de respirer , les crachats purulens & sanieux , sont ceux qui dénotent la phthyisie pulmonaire. La douleur de l'hypochondre droit , les obstructions , l'ictère , ou les inflammations antérieures auxquelles les symptômes du Paragraphe précédent se réunissent , sont ceux d'une phthyisie hépatique. L'ulcere des reins & de la vessie se connoît par les signes décrits dans le Tome IV , Chap. IV.

§. MCX. La croute purulente

est une matiere qui se forme sur la surface des visceres , après leur inflammation. Le pus n'a point de follicules , & il ne produit aucune ulcération. C'est cette espèce de suppuration dont il a été fait mention dans la deuxième Section de l'Article II , du Chapitre III. C'est celle qu'on observe assez souvent à la surface des poumons & du foie. Elle ne paroît pas être de la même nature que la précédente , & il n'y a aucuns signes particuliers qui puissent la faire reconnoître. Tout ce qu'on peut dire à cet égard , c'est qu'on ne la trouve point quand on fait la section des phthysiques ; qu'elle se rencontre quelquefois à celle des cadavres de ceux qui sont morts d'une inflammation de quelques visceres. L'ulcere interne peut-il commencer ainsi ? Je le crois.

## 160 CODE DE MÉDECINE

Quoi qu'il en soit, on ne peut prévoir cette terminaison de l'inflammation, que par les symptômes qui sont communs avec les signes de la suppuration.

§. MCXI. La quatrième espèce de suppuration interne, est, comme je l'ai dit au Paragr. MCV, un amas de pus dans la substance des viscères, sans qu'il y ait pour cela ni abcès, ni ulcere dans leur substance. Elle est de toutes les suppurations la plus fréquente, selon *Lieutaud*; & il est en effet très-certain que c'est celle que j'ai le plus souvent observée dans les cadavres. Le viscère paroît au-dehors assez sain, quoique presque toujours d'une couleur un peu différente de la naturelle. On n'a pas plutôt posé le scalpel dans la substance, que le pus découle de

tous ses points , sans cependant laisser aucun vestige de réservoir ou d'ulcération.

§. MCXII. Il n'y a point de signes particuliers qui annoncent cette espèce de suppuration ; mais elle est , comme les autres , la suite des inflammations , des engorgemens de différente nature , & des métastases. On reconnoît qu'elle a lieu , par la fièvre & le marasme. On voit quel est le viscere malade , par la lésion de la partie , & par les douleurs qu'on y ressent , &c.

§. MCXIII. Le prognostic de toutes les suppurations internes est toujours très-dangereux : l'abcès qui peut avoir une issue au-dehors , tel que la vomique , le tubercule suppurant , &c. est celui pour lequel on peut concevoir le plus d'espérance. Mais l'une & l'autre espèce

que je viens de citer , dégénèrent le plus souvent en ulcères dont la phthisie est la suite. L'abcès qui ne peut avoir aucune issue au-dehors , est nécessairement mortel , à moins qu'après sa crévasse , le pus ne soit résorbé & ensuite évacué par différente voies ; ou enfin , à moins qu'il ne s'épanche dans une des cavités , comme celles de l'abdomen , du thorax , dont on puisse le faire sortir par les opérations de l'*empyeme* , ou de la *paracenthese* , dont j'ai parlé dans l'Article précédent. ( Je n'ai pas fait mention des abcès ou suppurations du cerveau , parce qu'ils n'admettent aucune espèce de cure , à moins que le lieu où ils sont formés , ne soit bien connu , & ensuite favorable pour l'opération du *trépan*. Deux conditions également nécessaires , & qu'il est pres-

qu'impossible de rencontrer, \* si la maladie n'est pas causée par un coup, une fracture, ou une fêlure au crâne; encore est-il souvent douteux dans le premier & le dernier cas, (le coup & la fêlure,) que l'abcès soit aux endroits frappés ou fêlés.) L'ulcère interne conduit iné-

---

On voit quelquefois des abcès s'ouvrir dans l'oreille, à la suite des violentes douleurs de tête, qu'on a prises pour des abcès formés dans l'intérieur du crâne. On voit souvent, après la mort, le pus couler des narines. & des oreilles de ceux qui étoient justement soupçonnés d'abcès au cerveau, & en qui même on en trouve à l'ouverture du crâne. Donc le pus peut trouver une issue au dehors dans ce cas; mais cette issue est forcée, & la maladie est presque toujours mortelle: je crois que dans le premier cas, celui où le pus sort par les oreilles, & termine la maladie, l'abcès n'est point intérieur.



vitablement à la mort, plutôt ou plus tard, selon la violence de la maladie, selon l'ydiosyncrasie, & selon l'importance de la partie ulcérée. Y a-t'il des moyens de guérison dans la troisième & la quatrième espèce de suppurations? Cela est difficile à prouver, puisqu'il n'y a aucun signe certain par lequel on puisse reconnoître ces maladies, ni conséquemment, savoir si on a pu en guérir. Cependant la nature a des ressources que nous ignorons; & s'il m'est permis de dire ma pensée sur ce sujet, je ne serois pas éloigné de croire que la croute purulente est plus susceptible de guérison, puisqu'il paroît qu'elle ne cause aucune lésion dans les viscères auxquels elle s'attache. D'ailleurs cette croute paroît aussi être la crise, non-seulement des inflammations, mais

même de quelques fièvres , dans lesquelles on la reconnoît à l'inspection des urines. Dans ce cas , elle pourroit bien être la matiere formée par l'action de la fièvre pour envelopper l'humeur morbifique , comme elle peut être la crise de l'inflammation. Voyez le Traité des fièvres par Quesnay. Quant à l'engorgement purulent , il semble être plus dangereux ; parce que dans cet état , il y a des foyers dans la substance des visceres , dont la lésion doit être considérable. Quoi qu'il en soit , mon opinion sur ces deux Articles n'est qu'une conjecture sur laquelle il seroit ridicule d'insister ; mais il seroit à souhaiter , pour avoir des notions positives sur ces objets , qu'on observât très-scrupuleusement la nature des accidens qui arrivent dans toutes les suppurations inter-

nes ; peut-être qu'avec le temps on parviendrait à rendre le diagnostique de ces maladies infiniment plus sûr qu'il ne l'est ; car enfin , malgré les signes que j'ai présentés comme pathognomoniques , même des deux premières espèces ; savoir , de l'abcès & de l'ulcere , je crois qu'on peut encore être quelquefois trompé sur leur caractère.

§. MCXIV. La phthysie est un effet ordinaire des suppurations internes : on a pu voir , par ce que j'ai dit aux Parag. MCVII & MCVIII , quels sont les signes de cette maladie. Il est à présumer que chaque espèce de suppuration est propre à la faire naître ; mais il est sûr que la seconde , (l'ulcere ,) est celle qui y donne principalement & plus facilement lieu. Peut-on guérir la phthysie ? C'est une grande question

en Médecine: les opinions sont très-partagées; mais ce n'est peut-être que parce qu'on ne s'entend pas sur la nature, le genre, & le degré de la maladie, qu'il se trouve quelques controverses à cet égard. Mille exemples prouvent qu'on a guéri des malades qui crachoient du pus de la plus mauvaise espèce, qui avoient la fièvre lente ou hectique, des sueurs nocturnes, des diarrhées colliquatives, une difficulté considérable de respirer; en un mot, qui étoient dans le marasme le plus décidé. Et certes, si ces symptômes sont véritablement ceux de la phthisie, il n'y a aucun lieu de douter que cette maladie soit curable. Voyons maintenant pourquoi on la regarde comme absolument mortelle?

§. MCXV. La première obser-

vation à faire sur ce sujet, est que l'état de phthysie que je viens de décrire au Paragraphe précédent, est le plus souvent mortel; de sorte que sur cent personnes qui y seront parvenues, il en périra quatre-vingt-dix-neuf. On peut dire ensuite, que comme l'abcès crevé peut produire la phthysie; si l'on est assez heureux pour le consolider, on sera dans le cas de guérir la phthysie. *Sublatâ causâ tollitur effectus.* Que si l'abcès crevé cause cette dernière maladie, il ne le peut qu'autant que la matière purulente résorbée dans la masse du sang, y produit les ravages dont j'ai parlé ci-dessus; mais comme la nature du pus n'est pas encore assez mauvaise pour mettre les liqueurs en dissolution, il doit être possible d'arrêter les progrès du mal.

§. MCXVI.

§. MCXVI. Il n'en est pas de même de l'ulcere ; la nature du pus qui en découle , est beaucoup plus âcre , plus corrosive ; il altere plus facilement les humeurs , il les met en dissolution ; & non - seulement il est presque impossible d'empêcher ses effets , mais il paroît même que leur cause , ( l'ulcere , ) ne le peut être elle-même. On fait combien il est difficile de guérir la plupart des ulceres extérieurs ; combien à plus forte raison l'interne le doit-il être ? En effet , outre qu'on ne peut y appliquer les moyens de guérison , les ravages & les lésions qu'il cause , détruisent le viscere affecté. Combien de fois n'a-t'on pas vu toute la substance des poudrons détruite au point qu'il en restoit à peine quelques vestiges.



§. MCXVII. Il ne seroit donc plus question , en partant des principes etablis dans les deux Paragraphes précédens , que de pouvoir juger quelle est la cause qui produit la phthysie ; car alors on prononceroit sur la possibilité ou l'impossibilité de la cure. Voici les signes par lesquels je crois que l'on peut y parvenir. Le temps depuis lequel la maladie existe , la maniere dont elle a commencée , le tempérament , l'âge & les vices particuliers qu'on connoît dans le sujet malade , sont ce qu'il faut observer pour porter son jugement.

§. MCXVIII. Le temps depuis lequel la maladie existe : lorsque , par exemple , à la suite d'une inflammation de poitrine il se sera formé quelques points de suppuration , que tous les accidens dont il a été fait mention au Parahraphe

MCXI, existeront, & que le pus ne paroîtra pas être d'une très-mauvaise qualité, on pourra présumer que l'ulcère n'est pas encore formé. Mais si les accidens continuent long-temps après la crevasse de l'abcès, après la premiere apparition du pus, & qu'enfin celui-ci soit de très-mauvaise qualité, on jugera que l'ulcère est formé, & alors la maladie sera réputée incurable.

§. MCXIX. La maniere dont la maladie a commencée: si l'hémoptysie a été considérable, & qu'il y ait eu des accidens qui annoncent l'érosion des vaisseaux, ou la prochaine dissolution des liqueurs, il n'y aura aucun doute sur la présence de l'ulcère; mais si la vomique avant & après l'évacuation du pus, a causé les symptômes de la phthysie, la maladie sera cu-

nable, parce que l'ulcération n'aura pas lieu.

§. MCXX. Le tempérament, l'âge : j'ai déjà parlé des Gens qui sont nés avec une disposition à la pulmonie, qui ont véritablement un sang pulmonique, & une constitution propre à cette maladie. Certainement lorsque les symptômes de la phthysie se manifestent dans ces sortes de sujets, on doit croire qu'il n'y a nulle ressource. J'ai vu périr quatre sœurs successivement de cette maladie, dans le cas présent. L'âge : c'est depuis dix-huit jusqu'à trente ans que la phthysie innée fait ses ravages. Il est rare qu'elle survienne après ce temps, à moins qu'elle ne soit accidentelle. On m'a dit qu'un Médecin célèbre de cette Capitale travailloit à prévenir cette maladie, en prenant

soin de plusieurs enfans en bas âge qui sont constitués de manière à faire craindre qu'ils en soient attaqués. Quelle reconnoissance ne doit-on pas avoir pour un si beau zèle ?

§. MCXXI. Les vices particuliers. On fait que les vices pforiques, véroliques, scorbutiques, produisent quelquefois la phthysie. Elle devient incurable lorsqu'on néglige trop long-temps de traiter la maladie, parce qu'il est impossible alors d'administrer les remèdes spécifiques, & que l'effet devient beaucoup plus dangereux que la cause.

§. MCXXII. Au reste, le pus très-sanieux, la respiration très-gênée, le dernier état de marasme, la fièvre qui redouble plusieurs fois dans le jour, la toux continuelle, la sueur & le dévoiement alternatifs, les

174 CODE DE MÉDECINE

ongles recourbés , la chute des cheveux & des poils, la foiblesse extrême, sont les signes d'une fin prochaine.

§. MCXXIII. Je ne suis point du tout d'avis qu'on divise la phthysie en trois degrés , comme plusieurs Auteurs le font , puisque souvent , dès le commencement même de la maladie , il y a des gens qui ont tous les accidens du dernier degré. Tels sont ceux qui sont nés pulmoniques. La division en commençante & en confirmée , en essentielle , héréditaire , symptomatique & accidentelle , me paroît beaucoup plus exacte.

§. MCXXIV. J'ai apporté pour exemple la phthysie pulmonaire , ou la pulmonie , parce que c'est celle qui est la plus fréquente , & qui est la plus facile à reconnoître. On n'a pas toujours les mêmes

ressources pour distinguer la nature & le degré du danger des autres espèces. Les signes rationels seuls conduisent à la connoissance de leur état. Ceux qui voudront avoir des notions plus étendues sur ce genre de maladie, pourront consulter le *Traité de Morton*, qui les a décrites & distinguées très-pertinemment.

§. MCXXV. Il ne me reste plus qu'une observation à faire, avant de passer à la cure des suppurations internes. Elle regarde la contagion de la phthysie pulmonaire, à laquelle on ne fait pas assez d'attention. Cependant il y a mille exemples parmi nous, de la communication de cette maladie du mari à la femme, de celle-ci à celui-là, des malades aux gens qui les gardent. Enfin, dans le midi on est si persuadé que la pulmonie est



176 CODE DE MÉDECINE

contagieuse, que, comme elle y est très-fréquente, il y a dans chaque maison une chambre particulière & séparée pour les malades.

§. MCXXXVI. Je ne parlerai ici que du traitement des suppurations accidentelles & des symptomatiques, parce qu'il seroit inutile d'entrer dans les détails de celles qui n'ont aucun rapport avec les Gens de Guerre. Il ne s'agira donc que des abcès qui surviennent aux inflammations, & de ceux qui sont l'effet de quelques métastases.

§. MCXXXVII. Tout abcès qui se forme, soit après les inflammations, soit par métastase, dans les parties internes, doit être considéré sous différens rapports; savoir, 1°. avant sa maturité, & étant enfermé ou dans un kiste, ou occupant une partie dans laquelle il est circonscrit; 2°. comme mûr, crevé, & ayant

différentes issues, ou n'en ayant aucune; 3°. comme contenu dans différens viscères plus ou moins essentiels à la vie; 4°. comme fournissant un pus, dont il passe une plus ou moins grande quantité dans la masse du sang; 5°. comme produisant des accidens plus ou moins graves.

§. MCXXVIII. L'abcès formé, & enfermé dans un kiste qui n'est point encore ouvert, se distingue difficilement de celui qui occupe une partie dans laquelle il est circonscrit. Au reste, l'un & l'autre exigent les mêmes précautions. Lorsqu'il est situé de manière que le pus puisse être évacué, il est question d'en hâter la maturité, & de travailler à empêcher qu'il se fasse des fausses routes. Je ne vois gueres que la vomique, le tubercule suppurant,

178 CODE DE MÉDECINE

l'abcès formé dans l'œsophage, dans l'estomac, & dans les intestins, ou dans les reins & la vessie, ou à la partie externe du foie, qui soient dans le cas d'être traités de cette manière; parce que les autres n'ayant point d'issue naturelle, c'est à la nature de diriger leur marche, qui devient plus ou moins utile, plus ou moins préjudiciable.

§. MCXXXIX. Je ne répéterai point ici les signes diagnostiques des abcès formés dans les différentes parties. On a vu ailleurs quels ils sont; ainsi je passe à la méthode curative. J'ai parlé aux Paragraphes DLXVIII & DLXIX de la manière dont on doit hâter la maturité & la crévasse d'une vomique; il en est de même pour tous les autres abcès. Il faut employer beaucoup d'émolliens & de boissons tièdes;

faire suivre aux malades un régime doux & approprié à leur état : le reste est l'ouvrage de la nature.

§. MCXXX. Lorsque l'abcès est crevé, on doit examiner la voie ou l'issue du pus ; de sorte que pour celui de la poitrine, la vomique ou le tubercule suppurant, qui se font ouverts un passage du côté de la trachée artère, on emploie d'abord les béchiques, tels que les boissons pectorales faites avec l'orge, la racine de guimauve, &c. pour celui de l'ésophage, de l'estomac, des intestins, &c. ouvert dans ces cavités, on emploie les mêmes moyens.

§. MCXXXI. Quant à l'abcès formé dans le foie ou autres parties, dont les issues ne répondent point à des cavités, on ne peut qu'attendre les effets de la nature, & suivre le

régime indiqué au Paragraphe MCXXVIII. J'ai parlé dans le quatrième Chapitre, à l'Article de l'hépatitis, de la maniere dont on peut attirer au-dehors le pus de l'abcès qui s'est formé à la partie externe du foie; j'ai ensuite parlé dans le même Chapitre des abcès formés dans les reins & dans la vessie.

§. MCXXXII. Lorsque l'abcès a rendu par les voies naturelles, le pus qu'il contenoit, il s'y renouvelle continuellement une matiere purulente, qui enfin avec le temps fait dégénérer la maladie en ulcere; c'est ce qu'il faut empêcher par toutes fortes de moyens. Le régime adoucissant, les balsamiques détersifs, sont les remedes les plus utiles dans ce cas.

§. MCXXXIII. C'est ainsi que

la diete lactée, les boissons mucilagineuses, les nourritures d'orge, de riz, de sagou, sont principalement ordonnées. On emploie comme vulnéraires détersifs balsamiques, le lierre terrestre, le mille-pertuis, la véronique, le miel de Narbonne, le baume du Pérou, & autres de ce genre, la thérébenthine, l'eau de goudron, &c. dont la plupart se mêlent ensemble, & se prescrivent en boisson, en potion, en opiat, &c.

§. MCXXXIV. Ces remèdes ne sont pas moins indiqués dans les autres espèces dont l'issue n'est pas aussi favorable que celle des abcès dont je viens de parler; mais ils y sont moins utiles, parce qu'il est assez naturel de penser que les vulnéraires détersifs, &c. en passant sur la playe, doivent produire des effets beaucoup plus avantageux, que lors-



qu'ils ne peuvent y parvenir, qu'après avoir passé dans la masse des humeurs, où ils perdent beaucoup de leur vertu.

§. MCXXXV. Mais malgré toutes ces précautions, la consolidation ne se fait pas toujours facilement, même dans les endroits où il seroit plus naturel de l'attendre. Ce succès est empêché, tant par l'importance du viscere affecté, que par le mécanisme qui s'y opere, & par le mauvais état des liqueurs. Ainsi le mouvement de la respiration, qui est continuel, dérange l'œuvre de la nature, pour que les levres de la playe ou de l'ulcere, qui succèdent à la vomique ou au tubercule suppurant, puissent se rapprocher; les phénomènes de la digestion produisent les mêmes obstacles dans l'œsophage, l'estomac, les intest-

tins, &c. ensuite une portion du pus qui a été résorbé, & qui a conséquemment pénétré dans la masse des humeurs, cause une fièvre lente rémittente, parce que sa présence altere la nature des liqueurs. Les accidens de la phthisie arrivent; il se forme un ulcère plus ou moins fâcheux, qui fait des ravages proportionnés à la nature du pus, & à celle du viscère affecté; mais qui sont toujours moindres, & moins funestes que tous ceux qui résultent des abcès formés dans des parties où le pus n'a aucune issue.

§. MCXXXVI. Dans ces cas la phthisie est décidée, & je ne vois gueres d'autres moyens de guérison que ceux dont j'ai fait mention dans le Paragraphe MCXXXIII. On peut y joindre l'usage du lait d'ânesse, l'application d'un cautère, le quin-

quina, les fumigations de baume du Pérou, & autres moyens de cette espèce, qui réussissent quelquefois, lorsque les choses ne sont pas portées à un point trop violent.

§. MCXXXVII. On s'apperçoit aisément de l'effet que doit produire le lait d'ânesse, qui est plus adoucissant, & moins lourd que celui de vache. Quelquefois on lui substitue celui de chèvre, qui paroît être plus approprié aux ulcères des premières voies, parce qu'il a des qualités détersives & toniques, dont l'autre n'est point doué. Mais il faut convenir qu'on a souvent beaucoup de peine à faire passer le lait dans ces maladies, de quelque manière qu'on le prépare, & de quelque espèce qu'il soit. C'est sans doute cet obstacle qui a porté quelques Médecins à écrire que le lait est

contraire dans la phthysie. Cette opinion outrée ne peut faire honneur au jugement de ceux qui l'ont publiée ; car il y a une infinité de gens qui ont été guéris des suppurations internes par, le seul usage du lait.

§. MCXXXVIII. Quant au cautère, je ne fais si on doit y avoir autant de confiance qu'on en a communément pour cette maladie. Il semble qu'il devroit affoiblir prodigieusement les malades, & qu'il est bien difficile qu'il détourne une suppuration bien établie dans un viscere. Cependant lorsque l'ulcère ou l'abcès n'y font survenus que par le transport d'une humeur purulente portée du dehors au dedans, ce moyen doit avoir plus de succès, & on auroit tort de ne le pas tenter.

## 186 CODE DE MÉDECINE

§. MCXXXIX. Le quinquina paroît être principalement indiqué pour arrêter la violence de la fièvre; & comme il est antiseptique, il est d'autant plus utile dans cette maladie, qu'il s'oppose par cette propriété à la dissolution prochaine des liqueurs. Il ne faut pas sans doute le donner à très-grande dose, parce qu'il augmente l'éréthisme, & que sur-tout dans les suppurations de poitrine, il excite la toux. On l'ordonne en extrait sec, connu sous le nom de sel essentiel de quinquina, depuis la dose de six grains jusqu'à celle de douze, plusieurs fois dans la journée. Les autres préparations sont moins efficaces. On peut consulter *Morton* sur l'usage du quinquina dans les phthysies; il paroît y avoir beaucoup de confiance.

§. MCXL. Les fumigations balsamiques aromatiques conviennent aussi sans doute dans la phthysie ; mais il faut convenir qu'elles font de peu de ressource. Souvent même elles augmentent les accidens dans la phthysie pulmonaire ; par la vapeur épaisse qu'elles exhalent , elles gênent la respiration.

§. MCXLI. Il y a quelques années qu'un jeune Médecin de *Valenciennes* fit une petite Brochure pour établir l'utilité de l'air des étables à vaches dans les phthysies pulmonaires. Il y apparence que son système étoit fondé sur quelques expériences ; mais malheureusement , les essais que nous en avons faits ici , n'ont point été aussi favorables qu'il le promettoit. J'ai moi-même été obligé de faire sortir d'une étable , une femme phthysique , qui étoit



sur le point d'être suffoquée par l'air épais qu'elle y respiroit. Dès le lendemain elle se trouvoit mieux. On m'objectera sans doute que j'aurois pu diminuer la chaleur & la quantité des vapeurs; mais comme il ne restoit plus qu'une vache dans l'étable, il ne m'étoit plus possible de rien retrancher, sans détruire en même temps l'étable. Plusieurs de mes Confreres n'ont pas vu des effets plus heureux de cette ressource si vantée, & l'on pourroit croire, avec juste raison, que s'il y a eu des expériences avantageuses à cette méthode, on s'est trompé sur la nature de la maladie pour laquelle on l'a employée. C'est ce que j'ai vu en effet par le recit d'un Valet-de-chambre Chirurgien d'une grande Maison, qui avoit mis une Femme-de-chambre dans une étable,

en la croyant phthysique ; elle ne l'étoit pas.

§. MCXLII. Lorsque la phthysie est entretenue par un vice particulier, tel que le psorique, le vérolitique, le scorbutique, on peut joindre aux moyens dont j'ai parlé ci-dessus, les remèdes les plus propres à combattre ces vices, si toutefois les malades en peuvent supporter l'usage, ce qui n'est pas ordinaire. Au reste, c'est à la prudence du Médecin, d'y mettre toutes les modifications nécessaires.

§. MCXLIII. Parmi les remèdes & les moyens ci-dessus, il en est plusieurs dont les Gens de Guerre ne peuvent pas profiter. Les eaux thermales sont souvent très-éfficaces dans les suppurations internes, & parmi celles-là, les eaux sulfureuses, telles que celles de Cauter-

rets, &c. L'air libre & pur, qui n'est pas trop vif, l'exercice modéré, sont deux conditions essentielles pour la cure de ces maladies. Mais en général on peut dire que la plupart des Gens de Guerre qui en sont atteints, en périssent, par les raisons que j'ai déjà plusieurs fois rapportées.

---

## ARTICLE VI.

*De l'ictère ou Jaunisse.*

§. MCXLIV. <sup>¶</sup> IL y a deux espèces principales d'ictère ou jaunisse, savoir l'aigue & la chronique. La première est accompagnée de fièvre, & survient ordinairement après l'hépatitis ou l'inflammation du foie, & dans la colique hépatique. Je n'en parlerai pas ici, parce qu'elle

appartient à ces deux maladies qui sont décrites dans le quatrième chapitre. Il ne s'agit dans cet article que de la seconde espèce qui a les caractères suivans.

§. MCXLV. La couleur jaunâtre ou de feuille verte dans le blanc des yeux, aux tempes, au col, ensuite sur toute l'habitude du corps, les urines jaunes, les excréments grisâtres, le ventre paresseux, la vue obscure, & quelquefois l'image des objets représentée sous la couleur jaune, le prurit & la sécheresse de la peau, la langueur & la tristesse, le pouls lent, le goût de bile dans la bouche, des nausées, du dégoût ou défaut d'appétit: voilà les principaux symptômes.

§. MCXLVI. Les causes procathartiques de cette maladie sont très-nombreuses. Les plus ordinaires

## 192 CODE DE MÉDECINE

sont les suivantes : la saburre bilieuse, l'atonie des viscères, le chagrin, la peur, les passions vives, l'abus des liqueurs spiritueuses, la suppression des évacuations habituelles, les maladies aiguës précédentes, la grande chaleur, la débauche des femmes, les travaux forcés, l'usage prématuré du quinquina dans les fièvres intermittentes, la morsure de quelques animaux venimeux, tels que du serpent, de la vipère, &c. les poisons âcres, &c.

§. MCXLVII. Les causes prochaines, sont l'embarras, l'obstruction, ou le squirre dans le foie, l'oblitération des tuyaux excreteurs de la bile hépatique & cistique, les spasmes violens, les vents, le calcul dans la vésicule du fiel, & autres maux de cette espèce.

§. MCXLVIII. Cette maladie  
est

regne principalement dans les armées qui ont éprouvées beaucoup de fatigues pendant la campagne ; mais elle attaque sur-tout les ivrognes, les libertins, & les Gens qui relevent des maladies violentes, & entr'autres, des inflammations du foie. Elle régna dans l'avant-derniere Guerre au Siège de *Mastricht* ; mais il faut convenir qu'elle étoit alors plutôt le symptôme ou la crise de la maladie épidémique, qui étoit une fièvre intermittente.

§. MCXLIX. On doit faire une distinction de la jaunisse, même chronique, en essentielle & en symptomatique. Quelques-uns les subdivisent en ictère noir & en rouge. Je n'ai jamais observé l'ictère rouge ; quant au noir, il paroît qu'il n'est qu'une dégénération du jaune ; peut-être même est-ce une affection ca-



chestique; à moins qu'on ne veuille donner le nom d'ictère noir à celui dans lequel le ton de la couleur approche du verd.

§. M C L. La jaunisse chronique essentielle est celle qui est produite par l'altération spontanée de l'une & l'autre bile, comme par le dérangement du mécanisme de leur sécrétion & excrétion, sans qu'il existe aucune maladie, soit aigue, soit chronique, à laquelle on puisse attribuer ces effets. Cette espèce est le plus souvent accidentelle; l'autre a pour cause les mêmes vices ci-dessus, produits par des maladies antérieures, telles que l'obstruction, le squirre, &c.

§. M C L I. On jugera facilement par les divisions ci-dessus, combien le pronostic & la cure de cette maladie doivent varier. Mais avant

de parler de l'un & de l'autre , je crois qu'il est essentiel de décrire les signes par lesquelles on reconnoît les diverses espèces , & sur-tout ceux par lesquels on distingue l'ictère essentiel du symptômatique.

§. MCLII. L'apparition soudaine de la teinture jaunâtre dans le blanc des yeux , & sur la superficie du corps , à l'occasion de quelques passions vives dont on a été affecté ; cette même couleur qui survient lentement , & par gradation à la suite des maladies aiguës , sans cependant qu'il y ait aucun symptome , ni d'obstruction , ni même d'aucune autre maladie ; celle qui suit de près les mouvemens spasmodiques & convulsifs , les indigestions violentes , la morsure des animaux vénémeux , une boisson ou trop spiritueuse , ou trop âcre , une transpi-

ration supprimée, le flux hémorrhoidal arrêté, des digestions paresseuses; en un mot, la cacochymie; quoique cependant, avant ces accidens, les malades se portassent bien, doit être réputée essentielle.

§. MCLIII. La symptômatique survient à plusieurs autres maux chroniques, qu'on a distingués antérieurement, & parmi ceux-là on compte principalement les tumeurs au foie, les pierres dans la vésicule du fiel, l'obstruction du pylore & du pancréas. Il est cependant possible que ces maux aient lieu, sans qu'il y ait d'ictère, & celui-ci peut alors survenir à l'occasion de quelque autre cause, que de celles dont je viens de parler. Dans ce dernier cas, il ne seroit pas moins essentiel, quoique les maux chroniques l'eussent précédé. Le tact vient à l'appui des symp-

tômes ci dessus, pour juger encore plus positivement de l'espèce d'ictère.

§. MCLIV. De quelque cause que provienne cette maladie, on doit concevoir un empêchement à la sécrétion ou à l'excrétion de la bile. Il résulte de cet obstacle que la partie huileuse ou bilieuse qui devoit se séparer dans le foie, est retenue dans la masse des liqueurs, auxquelles elle imprime sa couleur, & il s'ensuit une altération plus ou moins sensible de cette masse, à proportion du temps depuis lequel l'obstacle dure, comme à celle du vice général ou particulier qui l'a produit.

§. MCLV. On trouve à l'ouverture des cadavres le foie engorgé, les canaux de la bile oblitérés, des pierres dans la vésicule du fiel, des tumeurs au pylore & au duo-

198 CODE DE MÉDECINE

dénom, des suppurations dans le foie, & autres lésions de cette espèce.

§ MCLVI. Plus la cause de l'ictère est legere, moins il y a de danger, & *vice versâ*. C'est ainsi que celui qui est produit par un spasme ou par des convulsions, par une terreur, par la saburre des premieres voies, par la lenteur de la circulation dans les organes, est beaucoup moins sérieux, que celui qui est causé par des obstructions dans les visceres du bas ventre, par l'obliteration des conduits de la bile, & par des pierres dans la vésicule du fiel, &c. Les ivrognes, & les gens blasés par les débauches ou par la fatigue, en guérissent plus difficilement. J'ai vu une quantité d'obstrués finir par l'ictère & la cachexie.

§. MCLVII. On doit considérer

trois choses dans la cure de l'ictère ,  
 1°. le rétablissement de la sécrétion  
 & de l'excrétion de la bile ; 2°. l'al-  
 tération des liqueurs causée par le  
 séjour de la bile dans la masse gé-  
 nérale , à détruire ; 3°. la couleur  
 ou teinture imprimée à la peau de  
 toute la superficie du corps , à effa-  
 cer. Souvent les mêmes moyens  
 remplissent en même temps ces trois  
 indications ; mais il arrive aussi que  
 les deux premiers vices étant dé-  
 truits , on est obligé de travailler  
 au dernier , qui est quelquefois très-  
 rebelle.

§. MCLVIII. J'ai fait voir dans  
 les trois Sections de l'Article III ,  
 quels sont les différens moyens de  
 rétablir le cours de la bile gêné , ou  
 empêché par les engorgemens , les  
 obstructions & le squirre ; on a vu  
 pareillement dans l'Article précé-



dent, ceux qui conviennent, lorsqu'il est troublé par les suppurations internes; il ne me reste, pour remplir la première indication ci-dessus, qu'à parler des pierres dans la vésicule du fiel, & des remèdes qu'il faut employer contre cette maladie très-grave.

§. MCLIX. La pierre dans la vésicule du fiel est souvent aussi difficile à reconnoître, qu'à guérir; on doit la regarder comme une maladie très-dangereuse; & je n'entrerois pas ici dans le détail des accidens qu'elle produit, & de ses signes pathognomoniques, si je n'étois pas persuadé, par les sections des cadavres, que non-seulement elle est très-fréquente, mais aussi qu'elle donne souvent lieu à l'ictère, qu'on cherche cependant à guérir par des moyens bien contraires à ceux qui seroient nécessaires,

§. MCLX. On appelle vulgairement calcul de la vésicule du fiel, ou pierre dans la vésicule, des concrétions bilieuses, qui acquièrent une dureté assez considérable, & produisent des accidens graves. Ces concrétions ne se forment pas seulement dans la vésicule, il s'en trouve dans les différentes parties du foie, mais sur-tout dans les conduits cystique, hépatique & choledoque, comme on peut s'en assurer par les sections Anatomiques, & par le témoignage des Auteurs.

§. MCLXI. On reconnoît qu'il y a des pierres dans la vésicule du fiel, 1°. par l'espèce de douleur qu'on ressent, qui tient plutôt de celle du tiraillement, que de la pulsation; 2°. par le siège de la douleur, qui s'étend ordinairement depuis l'épigastre jusqu'au dessous des dernières fausses côtes; 3°. par

202 CODE DE MÉDECINE

les suites qu'elle entraîne ; savoir la colique hépatique, l'ictère, & tous les effets de ces deux maladies ; 4°. enfin, par des concrétions pierreuses qu'on rend quelquefois, & qui soulagent plus ou moins les malades, pour un temps seulement, à moins que la seule concrétion qui existoit, ne soit sortie en une fois.

§. MCLXII. Ce dernier signe est plutôt le seul pathognomonique de l'existence des pierres dans le foie, qu'il n'est précisément celui de leur présence dans la vésicule ; cependant lorsque les pierres sont verdâtres ou brunes, & très-compactes, on peut juger qu'elles partent de ce follicule ; & lorsqu'elles sont jaunes & moins dures, qu'elles partent de la substance du foie.

§. MCLXIII. L'ictère qui est l'effet de la présence des pierres

dans le foie ou dans la vésicule, est symptomatique, & il pourroit être regardé comme aigu, si on ne le considéroit que dans les paroxismes de colique que cette cause renouvelle plus ou moins souvent; mais il est véritablement chronique, parce qu'après le paroxisme, qui se termine quelquefois par la sortie d'une petite pierre, il existe encore.

§. MCLXIV. Les causes de cette maladie sont toutes celles dont j'ai parlé ci-dessus. L'épaississement des liqueurs, & sur-tout celui de la bile, la lenteur des sécrétions, & autres causes de cette espèce. Son pronostic est très-dangereux, parce que la présence des matieres concretes dans le follicule ci-dessus, non-seulement produit l'ictère, mais en même temps des paroxismes violens, qui emportent quelquefois

les malades. L'obstruction est la suite naturelle de cet état , & elle est alors le plus souvent incurable.

§. MCLXV. Les seuls délayans calment les premiers accidens du calcul de la vésicule ; la saignée , les bains , les boissons tempérantes & nitrées , doivent alors être mis en usage. C'est sur-tout dans les paroxismes qu'ils conviennent ; mais lorsque le calme est survenu , on a l'engorgement à détruire , & l'ictère à faire dissiper. On emploie les apéritifs pour remplir le premier objet ; on verra ci-dessous quels sont les moyens nécessaires pour le second.

§. MCLXVI. Quoiqu'il en soit , après les accidens de cette maladie , il reste la même indication que celle dont j'ai parlé au Paragr. MCLVIII ; savoir , le rétablissement du cours

de la bile dans ses couloirs & réservoirs. On a vu dans l'Article troisième que les toniques, les extraits amers favoneux, les martiaux, les eaux minérales, sont les moyens recommandables en pareil cas.

§. MCLXVII. Quant à la seconde indication; savoir, celle de corriger la masse des humeurs altérées par la présence, l'abondance, & la mauvaise qualité de la bile, on ne peut mieux faire que de mettre en usage les dépurans, les évacuans, & ensuite les remèdes toniques & martiaux. L'effet de cet état est de faire tomber dans la cachexie. Voyez à l'Article II de ce Chapitre les différens moyens qu'on peut employer en pareil cas, depuis le Paragr. DCCCCLXXIV jusqu'au DCCCCLXXX.



§. MCLXVIII. Il n'est pas rare de voir les causes de la jaunisse enlevées, sans cependant que la couleur jaune de la peau soit changée en la naturelle. J'ai traité plusieurs malades qui ont été dans ce cas. Il semble que la partie colorante de la bile se soit attachée aux molécules graisseuses ou huileuses contenues dans le tissu cellulaire, & qu'elle ait formé un enduit très-difficile à détacher. Il y a même des gens à qui le fond de la couleur de la peau reste toujours un peu jaune, après l'ictère. Il est vrai que ce sont particulièrement ceux qui ont eu plusieurs récidives, qui éprouvent cet accident, qu'on ne peut regarder comme grave.

§. MCLXIX. Cependant cette teinture jaune, est la preuve non équivoque du mélange d'une

substance étrangere avec la graisse qui remplit le tissu cellulaire, & on observe que ceux qui restent jaunes, sont plus sujets aux maladies de la peau. On verra dans le Chapitre suivant, Article premier, *des Dartres*, que le foie a une influence singuliere sur la peau, & que souvent le mauvais état de ce viscere, produit des éruptions cutanées.

§. M C L X X. Je ne connois pas d'autres moyens pour enlever cette couleur, que les bains, les frictions & les sudorifiques. Les deux premiers disposent le corps à l'effet des autres; & j'ai vu qu'au bout d'un temps assez court, cette méthode rétablissoit la couleur de la peau, dans son état naturel.

## ARTICLE VII.

*De la Mélancolie , & de la Maladie  
du Pays.*

§. MCLXXI. <sup>T</sup>LA mélancolie: on donne ce nom à une maladie dans laquelle on est constamment occupé d'un objet sur lequel on délire , quoiqu'on raisonne parfaitement sur les autres. Le chagrin & la tristesse accompagnent ordinairement cet état , dans lequel il n'y a point de fièvre.

§. MCLXXII. On distingue cette maladie de plusieurs autres , dans lesquelles on délire de même , par l'espèce de celui-ci , & par les accidens qui accompagnent celles-là. C'est ainsi qu'on peut la distinguer de la *manie*, dans laquelle on

délire sur tous les objets indifféremment; de la phrénésie, du transport, &c. dans lesquels il y a une fièvre aigue, &c. &c.

§. MCLXXIII. Les Anciens ont regardé l'*atrabile*, ou humeur noire, comme la cause de la mélancolie; *Willis* & ses sectateurs ont supposé un acide vitriolique dans le fluide nerveux; d'autres enfin, en ont accusé la trop grande rigidité de la fibre nerveuse. Je crois qu'on a trop négligé de suivre le système des Anciens; celui de *Willis* peut être considéré comme ridicule, & le troisième est contradictoire avec l'état de la maladie; car la fibre nerveuse généralement tendue rendroit le délire général, &c. Le célèbre Commentateur du Médecin Hollandois a très-bien développé les causes de la mélancolie, & le

210 CODE DE MÉDECINE

système de l'atrabile. Voyez l'Aphorisme 1092, des Commentaires de Boerrhaavè, Tome III.

§. MCLXXIV. Les mélancoliques ont beaucoup de peine à s'endormir, & leurs insomnies fréquentes sont très fatigantes; ils sont sujets au vertige, au tintement d'oreilles, & à une douleur pésante à la tête. Quelques-uns ont des tremblemens, des convulsions, des anxiétés, des palpitations de cœur, des ferremens de poitrine, & des crachats épais. Le pouls est petit, inégal & intermittent. Ils ont des battemens fréquens au tronc coeliaque, ou au mésentérique supérieur; des rots de différente nature, des vents, beaucoup d'envie d'uriner, & leurs urines sont limpides & blanchâtres; ils sont peureux & tristes, ils rient & pleurent successi-

Vement , &c. Quelquefois cette affection se masque sous l'apparence d'une autre maladie.

§. MCLXXV. Elle est rarement essentielle parmi les Gens de Guerre , & ce n'est ordinairement que par le mauvais état des premières voies , qu'ils y sont sujets ; ( ce dernier vice est fréquent dans le Militaire. ) On n'a pas de peine à concevoir que les tempéramens mélancoliques y ont une disposition plus particulière ; mais les gens ainsi constitués n'entrent point au Service. Il faut donc que la mélancolie soit symptomatique dans les Gens de Guerre. Je n'en ai vu que de cette sorte. Je vais en rapporter un exemple frappant qui servira ici de description.

§. MCLXXVI. Un Officier sain de corps & d'esprit , très - estimé



dans son Régiment, dans lequel il remplissoit une fonction importante, m'envoya chercher, en me faisant dire qu'il étoit fort mal. Je lui trouvai fort peu de fièvre; le pouls étoit même un peu foible & irrégulier; le malade se plaignit d'une douleur à la gorge, qui après l'inspection, me parut dépendre d'une legere phlogose dans l'amygdale droite. Il avoit la vue un peu égarée, la parole brieve; mais je ne m'apperçus d'aucun délire. Le ventre étoit un peu bouffi & resserré, sans aucune tension; il y avoit des flatuosités, la langue étoit assez chargée.

Cet état me parut d'abord assez obscur, & ma premiere idée se tourna vers la fièvre maligne, qui présente souvent tous les symptômes dont je viens de parler: cependant

Vu l'inflammation de la gorge, je me déterminai à une saignée ; j'ordonnai un lavement, & pour boisson, le petit lait nitré, en attendant que je pusse prendre une connoissance plus positive de l'état de mon malade.

Je repassai chez lui quelques heures après cette ordonnance, & je le trouvai dans un délire mélancolique, qui, sans rien changer à la situation où je l'avois laissé, lui donnoit une agitation singulière ; il regardoit de tous côtés, & sembloit avoir peur de tout le monde. Il répéta plusieurs fois, *qu'il étoit perdu, qu'il étoit indigne de vivre, un malheureux*, & voulant me faire confidence de ses malheurs, il ne m'apprenoit jamais autre chose que ces derniers mots.

Je crus pour lors que la maladie étoit un vrai délire mélancolique,

& l'état du malade me confirma dans l'idée que j'avois conçue de la mélancolie , après la lecture des Commentaires du célèbre *Van-Swieten* ; savoir , que cette maladie dépend le plus souvent de l'*atrabile* , dont les Anciens ont tant parlé. Je fis continuer la boisson & les lavemens ; on renferma les armes du malade , & on mit deux Gardes auprès de lui ; savoir , un Cavalier , & une Garde-malade.

Le jour suivant mon Officier parut plus calme , il m'assura qu'il se trouvoit mieux , & en effet son délire étoit beaucoup moins fréquent ; mais tous les accidens de la veille existoient. On continua les mêmes moyens. Dans la matinée du troisième jour , les choses en étoient à ce point , & je voulois mettre mon malade dans le bain ; tout étoit ordonné en conséquence.

Mais au moment où l'on s'y attendoit le moins , il eut le secret de donner une commission au Cavalier , & d'envoyer en même temps dîner sa Garde. L'imprudence de ces deux personnes l'ayant laissé en liberté , il se leva , chercha ses armes , & ayant trouvé son épée , il s'assit sur une chaise , dirigea la pointe de son arme vers le cœur , & se la plongea dans la poitrine. La Garde-malade rentra dans ce moment , & elle cria tant , qu'on accourrut. J'étois précisément logé au-dessous de la chambre de cet Officier , & on me trouva chez moi ; de sorte qu'il ne se passa pas plus d'un quart-d'heure entre le coup & ma visite.

Le malade avoit déjà perdu au moins quatre livres de sang ; il étoit tombé en syncope , & je le crus mort ;

cependant l'ayant fait porter sur son lit , je lui plongeai une lancette dans le bras , il en sortit quelques gouttes de sang : enfin les signes de vie parurent bientôt , & il survint un vomissement de sang très-abondant. L'enphysème de la plaie , la quantité de sang qui en avoit découlé , & le vomissement , ne me laisserent aucun doute sur le siège de la solution de continuité dans l'intérieur ; il falloit qu'il y eût eu quelques gros vaisseaux ouverts dans la substance des poumons. Cependant un Médecin appelé en consultation , vouloit que la plaie ne fût pas pénétrante.

Malgré son avis sur ce point , & sur la foiblesse du malade , qui , selon lui , ne permettoit pas les saignées , elles furent portées au nombre de seize à dix-sept. La diète la plus sévère

févere fut observée ; l'eau de poulet, & le petit lait, furent les seules boiffons & nourritures permises.

Au bout de six jours après le coup, tout alloit au mieux du côté de la plaie, & la guérison s'avançoit, mais les accidens de la mélancolie paroissoient les mêmes, à la réserve de la violence, qui devoit naturellement être moindre ; aussi à mesure que les forces revenoient, la premiere maladie devenoit-elle plus forte.

Au bout de dix jours, (le treizième de la maladie,) le ventre qui avoit été constamment resserré jusqu'alors, commença à s'ouvrir ; les évacuations devinrent fréquentes, & pendant près de huit jours elles furent toutes noires comme de l'encre ; après ce temps elles changerent de couleur, & furent d'abord d'un



jaune clair, ensuite plus foncé. A mesure que ces évacuations se faisoient, le délire s'éloignoit; la sérénité du visage augmentoit; enfin, après quelques minoratifs, un régime délayant & doux, le malade fut parfaitement guéri le trente-fixième de la maladie. Il reprit ses fonctions six semaines après, & il ne resta plus aucune trace de son délire.

Cette guérison ne fut pas de longue durée; au bout de six mois il retomba dans le même état; j'étois absent, & on ne lui donna aucun secours médical; mais comme il étoit gardé de fort près, il ne put attenter à ses jours, quoiqu'il en montrât la plus grande envie. J'arrivai le quinzième de sa rechute; je le trouvai dans le plus affreux dépérissement. Je tentai les moyens

qui m'avoient réussi, (le régime humectant;) les matieres noires coulerent, & ensuite les jaunes; mais l'impression avoit sans doute été trop vive cette fois, & il ne revint point à son bon sens.

On obtint un ordre pour renfermer le malade à *Saint-Venant*; on le lui annonça dans un moment où il avoit toute sa raison; il ne parut pas en être fâché. On lui donna une escorte pour le conduire à sa Maison de force, & pour empêcher qu'il ne fit quelque escapade; il trouva cependant le moyen de se couper la gorge avec un rasoir. Malgré l'ouverture assez profonde de la trachée artère, & des artères carotides externes, qui donnerent beaucoup, il fut guéri de cet accident en peu de temps. On dit qu'il est toujours dans l'alternative du

bon sens , & de son délire mélancolique.

§. MCLXXVII. Cet exemple prouve, ce me semble, quelle est l'influence des matieres épaissies & collées aux parois des intestins, sur le *sensorium commune*. Ces matieres, appellées *atrabiles* par les Anciens, affectent sympathiquement le cerveau; & ce n'est que par leur expulsion qu'on peut espérer la guérison. Que la récédive ait laissé du dérangement dans ce viscere, cela n'est pas étonnant; l'effet est quelquefois si vif, qu'il n'est pas possible de le détruire, malgré l'expulsion de la cause. C'est le cas du malade en question.

§. MCLXXVIII. Quoiqu'il en soit, il me paroît très-positif que les boissens délayantes, les lavemens, les bains tièdes, sont les seuls re-

medes efficaces contre cette maladie , & que tout remede actif y est très-nuisible ; de sorte que ceux qui emploient les moyens de cette derniere espèce ont peut-être plutôt besoin d'*hellebore* , que leurs malades.

§. MCLXXIX. J'ai vu plusieurs Gens de Guerre attaqués de la mélancolie symptômatique , qui ont été traités d'une maniere différente de celle que je viens de proposer : il n'y en a eu aucun qui ait été guéri. Au reste , ma méthode est celle qui est généralement adoptée par les Médecins instruits. *Voyez* les Commentaires des Aphor. de *Boerrhaave* , &c.

§. MCLXXX. La maladie du pays : on pourroit la regarder comme une espèce de mélancolie ; car les malades ne sont occupés que d'un seul objet ; mais le desir de retour-

ner dans sa Patrie n'est pas un vrai délire, du moins dans la plupart des malades. J'ai parlé des causes de cette maladie dans la première Partie de cet Ouvrage, & même de la manière de la prévenir. Il ne me reste ici qu'à traiter cette matière, relativement à la nature & à la cure des accidens qui suivent & accompagnent la maladie.

§. MCLXXXI. On doit à ce que je pense distinguer aussi la maladie du pays en essentielle & en symptomatique. La première a lieu sans aucun accident précédent; l'autre survient à quelque maladie. C'est ainsi que plusieurs jeunes gens commencent à penser à leurs Pays, à s'ennuyer, à désirer d'y retourner, & tombent ensuite malades; tandis que d'autres qui n'avoient pas pensés au pays, sont attaqués d'abord des

maladies régnantes , auxquelles , par la suite , l'ennui du pays se joint , parce qu'ils croient qu'ils seroient mieux traités chez eux.

§. MCLXXXII. Dans la maladie du pays essentielle , on commence à avoir des digestions mauvaises , bientôt le dévoiement survient , la saburre des premières voies succede , & de suite la cachexie , le marasme ou l'éthysie. Dans la symptomatique , le desir de revoir la patrie occupe tellement les malades , que les moyens les plus efficaces ne sont d'aucune utilité pour la guérison des maux dont ils sont attaqués.

§. MCLXXXIII. Les Recrues , les jeunes gens , soit de familles Bourgeoises , soit des Villages , sont très-sujets à l'une & à l'autre espèce : il semble même que les derniers le



soient davantage. Un Capitaine d'Infanterie perdit de cette maladie quatorze Recrues qu'il avoit faites dans sa Terre. Quelle est la cause d'un désastre si grand ? Le Payfan n'est pas plus mal dans un Régiment, que dans son Village. Mais comme je l'ai dit ailleurs, le changement d'air, la discipline sévère, l'éloignement des parens, la peur, sont tour à tour des objets qui viennent à la pensée : il tombe malade.

§. MCLXXXIV. J'ai déjà démontré qu'en prenant tous les Soldats pour les Troupes réglées, dans les Milices Nationales, & en ne choisissant que ceux qui seroient déjà accoutumés au Service, & qui seroient de bonne volonté, on éviteroit le grand nombre des pertes qu'on fait par cette maladie. J'ai fait voir aussi que si ce moyen ne peut

avoir lieu, il faut du moins accoutumer par degrés les Recrues à la nourriture, & à la Discipline Militaire; ou enfin, établir des Dépôts, où on élève la jeunesse à l'état de Guerre. Voyez la premiere Partie, Sections de la nourriture, & des Recrues, &c.

§. MCLXXXV. Examinons maintenant la maladie dans ses progrès, dans ses accidens & dans ses dangers. On commence à avoir des digestions mauvaises : on fait combien l'ennui & le chagrin influent sur les premieres voies. Leur action, qui dépend principalement du fluide nerveux, doit nécessairement s'affoiblir par la dissipation de ce fluide, que les affections de l'ame occasionnent; de-là des langueurs, du dégoût, du dévoiement & l'éthysie.

§. MCLXXXVI. Il n'est pas

difficile de concevoir combien cet état devient périlleux, & qu'il est sans ressource, lorsqu'il est parvenu à son dernier degré, qu'on doit regarder comme une véritable consommation. Lorsque la maladie commence, on peut, en prenant les mesures nécessaires, en éviter les suites fâcheuses; c'est ainsi qu'en promettant aux malades de les renvoyer dans leur patrie, en leur donnant des Cartouches, en les flattant par de bons traitemens, on parvient à empêcher les progrès du mal. On a quelquefois vu des malades dans l'état le plus fâcheux, se mettre en route, & guérir en peu de temps; mais ces exemples sont rares.

§. MLXXXVII. La cure de cette maladie a plusieurs chefs que je vais parcourir succinctement;  
1°. il est nécessaire de rendre l'espoir

du retour prochain dans le pays ;  
 2°. de traiter doucement les malades ; 3°. de faire une diversion à l'affection dont ils sont occupés , soit en leur procurant des amusemens , soit en faisant naître quelque autre passion plus vive , telle que l'amour de la gloire , l'espoir de l'avancement , &c. 4°. en leur inspirant de la confiance , & en les mettant à portée de voir quelques gens de leur pays ; 5°. enfin , en travaillant aux accidens qui leur arrivent. Cette dernière indication est la seule qui regarde le Médecin. Il suffit d'avoir indiqué les autres , que les Officiers des Compagnies savent mettre à profit. J'en ai vu des succès très-avantageux.

§. MCLXXXVIII. Quoique les remèdes ne puissent rien opérer sans le concours des soins dont j'ai parlé dans le Paragraphe précé-

dent, ceux-ci ne suffiroient pas, si l'on ne travailloit à remédier aux désordres de la santé. Ainsi, dès qu'on s'apperçoit que les digestions sont languissantes, on doit évacuer les premières voies, & faire ensuite usage des amers & des toniques, qui rétablissent le ton qui est affoibli. Je regarde l'eau & l'extrait de genièvre comme des remèdes souverains & faciles dans ce cas \*. Si la

---

\* J'ai dit dans la première Partie de cet Ouvrage, que la nourriture des Soldats, & principalement l'eau, sont une cause fréquente de maladie pour les recrues. J'ai indiqué des moyens pour diminuer la crâdité des eaux, & pour leur ôter leur mauvaise qualité. Le vinaigre est le moyen sur lequel j'ai insisté, tant parce qu'il est fondé sur une expérience très-ancienne, que parce qu'il est antiseptique, & conséquemment très-propre à s'opposer à la maladie la plus fréquente parmi les Gens de Guerre. ( la

faburre continue , si la cachexie survient , il faut employer les moyens décrits dans les articles premier & second de ce Chapitre, en adaptant aux circonstances, les remedes divers que j'ai indiqués.

§. MCLXXXIX. Quant à l'éthisie , je ne crois pas qu'il soit facile d'en venir à bout. Au reste, le

---

putride ). Je ne fais cependant si l'eau de genievre ne seroit pas meilleure à plusieurs égards , & tout aussi facile à employer. Elle est antiseptique comme le vinaigre ; elle est stomachique , tonique , aromatique. On pourroit ordonner que dans les Chambrées on mît une certaine quantité de baies de genievre dans les cruches , & en charger les Soldats pendant leurs routes , sur-tout en campagne. Ce secours seroit très-grand pour les nouveaux Soldats. L'infusion à froid de baies de genievre fournit une eau qui fortifie les digestions , & remplit en même temps les indications de l'oxicrat,



départ des malades opere plus dans ces circonstances, que tous les autres moyens; c'est le seul qui reste dans ce dernier cas. Presque tous ceux qui sont attaqués de la maladie du pays symptômatique périssent: il n'y a que l'espoir dont on peut les flatter, qui puisse quelque chose. Mais souvent la révolution produit une fin plus prochaine: de sorte qu'on a vu périr de joie ceux qui étant dans un état fâcheux, ont appris qu'ils partiroient dès que leurs forces le permettoient.

§. M C X C. Il y a certains pays, tels que la Champagne, la Bourgogne, la Normandie, le Périgord, auxquels les Habirans sont attachés, & qui, quoique fournissant de très-bons Guerriers, en donnent cependant une plus grande quantité, qui sont attaqués de la maladie dont est

ici question. Est-ce le climat, ou le bien être qui produit cet effet? Je ne le crois pas. Il me paroît plus probable de l'attribuer à l'éducation, & à l'éloignement des frontieres du Royaume. Ceux qui vivent dans un pays où l'on voit sans cesse des Troupes, & où l'on vit avec elles, connoissent mieux la vie & les travaux militaires; ils en prennent plus facilement l'habitude.

§. MCXCI. Il faut observer ici que souvent on a tous les symptômes de la maladie du pays, sans cependant y penser. C'est alors le besoin de prendre l'air natal qui produit la maladie, ou bien on doit l'attribuer à la gêne ou au malaise que les malades éprouvent. C'est le cas des jeunes gens de bonne famille, qui se sont engagés par libertinage.

§. MCXCII. Malgré tous les soins qu'on prendra, cette maladie

fera toujours des ravages, tant que le projet des Recrues faites dans les Milices Provinciales n'aura pas lieu, de la maniere dont je l'ai indiqué. Je crois avoir démontré que ce moyen est non-seulement utile pour cet effet, mais qu'il l'est aussi pour former de bons Soldats. Une plus longue digression sur ce point m'éloigneroit de mon but.



## ARTICLE VIII.

*Des affections arthritiques & rhumati-  
ques.*

§. MCXCIII. **C**ES affections sont très-communes dans les Troupes, & elles sont une suite naturelle de la vie & des travaux militaires.

J'ai parlé dans le Chapitte III, art. III, tom. IV, du rhumatisme aigu. Il ne fera donc ici question que du rhumatisme chronique, de la sciatique & de la goutte. Cette dernière maladie oblige ordinairement de quitter le Service; & quelquefois les deux autres sont si violentes, qu'elles mettent dans la même nécessité. Il y a cependant, à ce que je pense, des moyens pour rendre ces affections moins fréquentes parmi les

234 CODE DE MÉDECINE  
Gens de Guerre , & pour empêcher  
leur récidiye: il y en a même pour  
leur curation. Je vais les développer  
dans les trois sections suivantes.

---

## SECTION PREMIERE.

### *Du Rhumatisme chronique.*

§. MCXCIV. **L**ES noms de rhumatisme chronique , de douleurs rhumatiques , ou rhumatisantes , de rhumatisme froid , sont exactement fynonimes ; ils expriment une maladie qui afflige une grande partie des hommes , & qui est beaucoup plus cruelle que sérieuse. Les Gens de Guerre y sont très-sujets ; elle arrête les plus braves & les plus utiles dans la carrière de la gloire , & elle les oblige souvent d'abandonner leurs

drapeaux dans le temps où ils pourroient moissonner.

§. MCXCV. Cette maladie attaque les différentes parties du corps, où elle produit des douleurs plus ou moins cuisantes, & plus long-temps pendant l'hiver, dans les temps nébuleux & pluvieux ; de sorte que l'humidité froide en renouvelle & en augmente même les paroxismes.

§. MCXCVI. Le siège du rhumatisme est dans les membranes des muscles ; ce sont les extrémités qui en souffrent le plus fréquemment. On regarde la viscosité, & l'acrimonie du sang & de la lymphe, comme ses causes prochaines. Les injures du temps, la diversité continue du régime y disposent plus particulièrement. Les Militaires, mais principalement les anciens, en éprouvent des paroxismes plus fré-



## 236 CODE DE MÉDECINE

quens & plus longs. Rien n'est plus rare que de voir un homme de Guerre, qui a fait plusieurs campagnes, être exempt de rhumatismes. Il est vrai que les jeûnes en sont moins tourmentés ; mais lorsque l'âge avance, les liqueurs étant plus appauvries, & les pores de la peau plus ferrés ; cette maladie devient très-cruelle.

§. MCXCVII. Aux causes dont je viens de parler, on doit ajouter la variété du flux de l'insensible transpiration dans le Militaire, qui met nécessairement, avec le temps, beaucoup d'acrimonie dans les liqueurs. Ceux qui transpirent le plus facilement, & qui suent beaucoup, sont plus sujets au rhumatisme.

§. MCXCVIII. Quelquefois l'humeur rhumatique se déplace des parties extérieures, pour se porter

sur les internes, où elle produit des accidens graves. C'est le cas des gens qui n'observent pas un régime de vie exact, des ivrognes, & enfin de ceux qui, impatiens de voir finir leurs douleurs, appliquent inconsidérément différens topiques répercussifs sur le siège de la maladie.

§. MCXCIX. Souvent on est tourmenté de douleurs qui ont l'apparence du rhumatisme, & qui cependant n'y ont aucun rapport. Telles sont les scorbutiques & les véroliques. On verra dans le Chapitre suivant ce qui peut les faire distinguer les unes des autres; mais il faut convenir qu'il se trouve quelquefois une complication de rhumatisme avec les vices véroliques ou scorbutiques, & qu'alors il est plus difficile d'en reconnoître le caractère.

§. MCC. On peut dire en géné-

ral que le prognostic du rhumatisme n'est pas dangereux. Les fréquens paroxismes dérangent cependant beaucoup la santé, & disposent à d'autres maladies, qui sont toujours d'autant plus sérieuses, que l'humeur rhumatique forme alors une complication. Lorsque cette humeur se porte sur quelque viscere, le danger devient évident; lorsque la sueur ou les urines ne surviennent pas au bout de quelque temps, le paroxisme se prolonge, & le prognostic est douteux. Cette maladie se termine toujours par quelques crises apparentes, lorsque la nature n'est pas opprimée, soit par la foiblesse des malades, soit par des remèdes administrés mal-à-propos.

§. MCCI. On propose mille moyens contre le rhumatisme. Les uns sont utiles contre le paroxisme,

les autres , pour opérer la cure radicale , la plupart ne sont d'aucune efficacité , & enfin , il en est plusieurs qui , non-seulement prolongent les paroxismes , mais qui même y sont nuisibles , comme à la cure. Je ne m'arrêterai pas à ces détails ; il me suffira de faire connoître ici les moyens qui sont les plus propres contre le paroxisme , & contre la récidence. Je ferai voir ensuite la manière dont il faut combattre les accidens graves qui surviennent quelquefois.

§. MCCII. Dans le paroxisme , la saignée est très - rarement indiquée , & on pourroit dire qu'elle est au moins presque toujours inutile. Ce remède que j'ai conseillé dans le rhumatisme aigu , est dans celui - ci non-seulement capable de prolonger le temps des douleurs , mais encore

d'appauvrir les liqueurs , au point de rendre la maladie beaucoup plus tenace. Il paroît, comme je l'ai dit au Paragraphe M C C , que les sueurs sont très-avantageuses ; mais je ne crois pas qu'on doive les exciter par des remèdes , dits fudorifiques , qui épaississent encore les humeurs , & augmentent leur acrimonie. Le bain tiède , les diaphorétiques légers , tels que la tisane de coquelicot , ou de fleurs de sureau , me paroissent être beaucoup plus utiles. Les frictions seches ne le sont pas moins ; mais celles qu'on fait communément avec des pommades & des huiles grasses , sont très-contraires : elles bouchent les pores , & empêchent la transpiration & la sueur. Quant la douleur est très-violente , & qu'elle dure long-temps , on doit faire usage des douches , des bains d'eaux thermales,

thermales, comme le sont celles de Saint-Amand, & de Bourbonnes en Champagne: les boues minérales y sont aussi très-utiles.

§. MCCIII. Quoique l'humeur soit beaucoup moins disposée à se déplacer dans le rhumatisme chronique, que dans l'aigu, il arrive souvent que celui-là dégénère en celui-ci, ou que, par des imprudences, ou qu'enfin par un traitement mauvais, il se fasse un transport de cette humeur vers les différens viscères; ce qui oblige d'employer les moyens propres à la détourner, tels que les synapismes, les vésicatoires, les ventouses, &c. appliqués sur les extrémités, &c.

§. MCCIV. Pour prévenir les rechûtes, on peut employer les bains d'eaux thermales, & même faire usage intérieurement de ces



eaux. On doit se garantir du froid & de l'humidité. Le gilet de flanelle est très-bon dans ce cas , afin de rendre la transpiration égale & continue. Il faut éviter les liqueurs spiritueuses & les plaisirs de l'amour. Les excès dans le manger sont aussi très-nuisibles. Quelques gens se trouvent bien de boire habituellement de l'eau d'esquine légère ; d'autres , de se purger tous les mois. Le Militaire ne peut pas toujours mettre ces moyens à profit.

§. MCCV. On pourroit rendre les Gens de Guerre infiniment moins sujets aux rhumatismes chroniques, si l'on suivoit exactement les préceptes indiqués dans les diverses Sections de la premiere Partie. On peut voir dans l'Histoire combien les Anciens Grecs & Romains étoient robustes , & peu sujets aux infirmités,

par la maniere dont ils accoutumoient leurs corps à toutes les injures de l'air.

§. MCCVI. Au reste, il faut convenir qu'il y a beaucoup de douleurs rhumatiques qui sont souvent si légères, qu'on n'a pas besoin d'employer des remedes, pour les faire dissiper, & qu'elles n'empêchent pas ceux qui en sont attaqués, de faire leur service.

## SECTION II.

### *De la Goutte.*

§. MCCVII. **L**ES vieux Militaires sont souvent gouteux : il n'y a que les Officiers qui puissent continuer leurs services, lorsque les accès ne reviennent pas très-souvent : un Soldat qui en est attaqué, devient

244 CODE DE MÉDECINE

à charge au Roi, & lorsqu'on a fait les premières tentatives pour la cure radicale, sans succès, ou qu'enfin les paroxysmes sont fréquens. il n'y a plus moyen de garder cette espèce de malades dans le Service. Je ne traite donc ici de la goutte, que pour montrer la manière dont on peut en éloigner les accès, celle dont on pourroit la guérir ou la prévenir, dans certains cas.

§. MCCVIII. La goutte est une douleur dans les articles ou articulations, qui est spontanée, vague & périodique. Elle rend le mouvement de la partie affectée, très-sensible & presque impossible; elle dure plus ou moins de temps, & est accompagnée dans les premiers jours d'un peu de fièvre, qui se déclare par le frisson, vers le soir.

Les malades ont le ventre resserré, peu ou point d'appétit, les urines sont peu abondantes, & plus colorées que dans l'état naturel. La partie souffrante est d'abord rouge, ensuite elle se gonfle, ce qui diminue la douleur; la nuit les malades souffrent davantage, & à la pointe du jour ils sont soulagés; ils ne peuvent rien supporter sur le membre douloureux, qui est d'une sensibilité extrême, & d'une chaleur brûlante. Lorsque la rougeur & la tumeur diminuent, la douleur s'amortit; mais le mouvement ne devient libre, qu'au bout d'un temps assez considérable; la partie malade est affectée d'un prurit considérable; la peau devient farineuse, &c.

§. MCCIX. On distingue la goutte en régulière & irrégulière, en héréditaire & acquise, en hye-

male, rhumatique, vague, nouée, scorbutique, vénérienne, fébrile, remontée; enfin, en celle des pieds, des genoux, du coude, des mains, &c. Je passerai légèrement sur la plupart de ces espèces, n'y en ayant qu'un certain nombre qui soit plus fréquent parmi les Gens de Guerre, & qui même mérite quelque distinction.

§. MCCX. La goutte régulière attaque les adultes & les vieillards, d'abord par le gros orteil; ensuite le talon devient malade. L'une & l'autre partie bientôt acquièrent de la rougeur, de la tension, & la douleur est quelquefois extrême, sur-tout pendant la nuit. Souvent le jour suivant l'autre pied est également affecté. C'est le plus ordinairement au printemps & en Automne que cette goutte se fait ressentir.

La goutte irrégulière est celle qui n'a aucun temps marqué pour le retour de ses paroxysmes, qui d'ailleurs sont beaucoup plus longs que ceux de la précédente. La goutte héréditaire est celle qui est transmise par les parens. L'opinion qui la fait passer du grand-père au petit-fils, sans attaquer le fils, est démentie par l'expérience journalière; car il est plus ordinaire qu'elle passe du père au fils. La goutte acquise vient de l'abus des six choses non naturelles; mais sur-tout de celui des liqueurs ardentes, & des plaisirs de l'amour. La goutte d'hiver est celle qui revient sur-tout pendant cette saison, & qui ne cesse tout-à-fait que pendant les trois mois de l'été; les gens pituiteux & les vieillards y sont plus sujets. La goutte rhumatique ou rhumatismale, est celle qui



## 248 CODE DE MÉDECINE

Il convient au rhumatisme : cette espèce ne produit jamais de *tophus* ou nœuds ; elle n'est pas régulière , mais elle cause presque continuellement des paroxismes légers , qui affectent tantôt les mains , tantôt les pieds , les genoux. La goutte vague , ou rhumatisme goutteux , *arthritis vaga* , est celle qui attaque en même temps , les articles & les parties charnues. Cette maladie est différente de la goutte régulière , en ce que la fièvre a lieu presque dans tous les temps après l'invasion : elle attaque successivement , & quelquefois pendant des mois entiers , toutes les parties , & toutes les articulations. La goutte nouée , est celle dont chaque paroxisme fait ordinairement naître des *tophus* ou nœuds dans les articles , où elle dépose une matière qui paroît gypseuse. La goutte

scorbutique & la vérolique, sont-elles vraiment des maladies arthritiques? Ne pourroit-on pas croire que lorsque les douleurs de la vérole & du scorbut imitent celles de la goutte, on les prend pour cette maladie? Ou bien qu'il y a seulement complication du vice vérolique ou scorbutique avec l'arthritique. Dans le premier cas, le nom de goutte, qui précède celui de vérolique ou scorbutique, est très-impropre, puisqu'il n'y a rien d'arthritique; dans le second, on doit dire goutte compliquée de scorbut & de vérole, & non scorbutique ou vérolique, puisque ni l'un, ni l'autre des vices scorbutique ou vérolique, ne peut produire la goutte. La goutte fébrile est la même que la vague. La goutte remontée est celle qui se porte sur

250 CODE DE MÉDECINE

les viscères après avoir quitté les articles, &c. &c..

§. MCCXI. Dans tous les cas, après les paroxismes la partie malade reste long-temps foible, & si l'humeur goutteuse s'y fixe long-temps & souvent, elle finit par être immobile. C'est ce qui arrive, principalement dans la goutte nouée, à ceux qui ont de fréquentes récidives, ou qui vivent d'un mauvais régime.

§. MCCXII. M. de *Sauvages* prétend que le venin arthritique ou goutteux, est une terre *calcaire*, de la même nature que celle qui entre dans la composition des os, laquelle terre se sépare de la lympe, pour se déposer dans les articles, & y former des noeuds gypseux. Cette opinion pourroit être vraie, quant à la goutte

nouée ; mais nous ne voyons pas qu'elle le puisse être, quant aux autres espèces. *Sydenham* & *Boerrhaave* regardent la foiblesse des premières voies comme la première cause de cette maladie, fondé sur ce que les digestions sont toujours mauvaises, avant l'invasion de la goutte, & que moins elles se dérangent, moins les paroxismes arthritiques sont fréquens. Il pourroit bien se faire que ces deux Hommes célèbres aient pris l'effet pour la cause, & il me paroît plus probable que le fluide nerveux soit le siège de l'humeur gouteuse. On voit que ce sont les gens en qui ce fluide doit être en défaut, qui sont le plus souvent attaqués de la goutte. Tels sont les buveurs, les libertins. Il est cependant vrai que les gens voraces y sont très-sujets ; mais cette voracité peut aussi

252 CODE DE MÉDECINE

être regardée comme un effet de la maladie.

§. MCCXIII. Quoiqu'il en soit, on doit regarder le virus goutteux comme très-acrimonieux, & l'inflammation qu'il produit, comme une espèce particuliere de maladie, à laquelle aucune autre ne ressemble. De quelque maniere que le corps soit affecté, quel que soit le fluide qui pêche principalement, il paroît que ce virus a une analogie singuliere avec les liqueurs qui abreuvent les articles, & que sa déposition sur les parties ne peut être qu'avantageuse, lorsqu'il est parvenu au point de produire des accidens.

§. MCCXIV. Le prognostic de la goutte varie à l'infini. La réguliere est peu dangereuse; mais on n'en guérit presque jamais, non

plus que de la nouée. La goutte remontée est celle qui est la plus à craindre; elle fait périr en très-peu de temps, si on ne peut la détourner des viscères où elle s'est portée. La vague est celle qui est le plus susceptible de guérison; c'est aussi celle qui attaque le plus ordinairement les Gens de Guerre. Les complications sont souvent périlleuses, parce qu'il est bien difficile de traiter les maladies, soit vérolique, soit scorbutique ou pforique, sans augmenter les accidens, ou faire naître les paroxismes de la goutte.

§. MCCXV. On fait que la goutte est l'écueil des Médecins & de la Médecine: rien n'est plus rare qu'une guérison parfaite. Il est même très-positif qu'il est souvent dangereux de la tenter. Les exemples fréquens de malheurs arrivés à ceux



qui l'ont tentée, devroient bien corriger la plupart des goutteux qui se livrent inconsidérément à ces Empyriques, dont les soins sont tôt ou tard meurtriers. Quand on fait que deux célèbres Médecins qui ont illustré le siècle dernier, & le commencement de celui-ci, ont conservé la goutte jusqu'au dernier moment de leurs jours, on n'est pas tenté de chercher à s'en guérir. (Je parle ici de la goutte régulière.)

§. MCCXVI. Je m'étendrois envain sur la cure de chaque espèce. Je l'ai déjà dit, il en est qui ne sont pas curables, d'autres qui n'attaquent pas ordinairement les Gens de Guerre; en un mot, le plus grand nombre de ceux qui en sont atteints, sont dans le cas de quitter le Service. Je vais donc simplement

me restreindre aux généralités qui concernent la cure de toutes , & montrer quels sont les moyens qui peuvent opérer celle de quelques-unes , qui sont plus familières aux Gens de Guerre , telles que la goutte vague , & la rhumatismale ou rhumatique.

§. MCCXVII. Il faut considérer la cure de la goutte dans deux temps particuliers ; savoir , pendant le paroxisme , & hors du paroxisme. Dans le premier temps , on doit se borner aux moyens qui peuvent calmer les accidens & les douleurs , sans toutefois rien déranger dans la marche naturelle de cette maladie. Dans le second , on cherche , non-seulement à prévenir la fréquence des paroxismes , mais aussi à opérer la cure radicale.

## 256 CODE DE MÉDECINE

§. MCCXVIII. Le paroxisme :  
on doit faire observer une diete  
austere dans les premiers jours de la  
maladie , & prescrire une boisson dé-  
layante. La saignée est quelquefois  
utile , cependant elle doit être ménag-  
ée , & il n'y a que les cas ou la fièvre  
est violente , & où l'on peut craindre  
que la goutte se porte vers la tête  
ou vers les viscères , qui doivent y  
déterminer. La purgation est tou-  
jours nuisibles , *concocta purgare , non  
cruda*. La transpiration & la sueur  
ne sont avantageuses que vers la fin  
des paroxismes , parce qu'alors la  
matiere morbifique est cuite. On  
peut , vers ce temps , mettre en usage  
une légère décoction d'esquine , &  
dans les commencemens , l'eau de  
veau , ou de poulet , le petit lait ,  
l'infusion des fleurs de sureau ou de  
coquelicot.

§. MCCXIX. Que si l'humeur arthritique se porte vers l'intérieur, où elle produit les accidens les plus graves, on emploie successivement la saignée du pied, les synapismes appliqués aux extrémités, les vésicatoires, les ventouses, les boissons délayantes tièdes, &c.

§. MCCXX. Il ne faut continuer la sévérité dans la diète, qu'autant que la fièvre & les douleurs sont très-vives; lorsque l'une est passée, & que les autres sont amorties, on met les malades au régime végétal, & on les nourrit sur-tout avec le gruau, le riz, la semoule, &c. Quant au lait, qui est très-utile à la plupart des gouteux, je crois que ce n'est point dans les accès de goutte qu'il doit être prescrit; il est bien difficile que cette substance soit digérée conve-

nablement, pendant que le corps est tourmenté par les douleurs.

§. MCCXXI. Quelque soit le topique qu'on propose pour apaiser les douleurs de la goutte, il ne peut qu'être ou très-nuisible, ou propre à rendre les récidives plus fréquentes, à moins qu'il ne soit de la classe des émolliens, qu'on est quelquefois forcé d'appliquer sur les parties trop vivement affectées. C'est une erreur très-grande d'imaginer que la sueur, ou pour me servir du terme vulgaire, les eaux qui sortent de la partie sur laquelle on met des topiques, soient l'humeur morbifique. Elles sont plutôt la matière qui l'enveloppe, & c'est le moyen de rendre les douleurs plus violentes, que d'attirer au-dehors les parties aqueuses de la partie malade. Si quelques gens ont été soulagés dans ce cas,

leur état est bientôt devenu pire qu'auparavant. L'expérience l'a démontré.

§. MCCXXII. Mais le raisonnement & les phénomènes qu'on observe dans la marche de la nature, lorsque le corps, ou un des membres sont opprimés par un obstacle quelconque, prouvent évidemment qu'avant l'œuvre de la coction, il est inutile de chercher à remuer ou à détruire une humeur morbifique qui paroît même être inattaquable avant ce moment. On risque dans ce cas, en supposant qu'on la remue, de la faire passer d'une partie peu essentielle à la vie, sur une autre qui l'est davantage.

§. MCCXXIII. C'est par cette raison que les sang-sues proposées il y a quelques années dans un Traité sur la goutte, fait par un Médecin



260 CODE DE MÉDECINE

très-estimable, M. Paumier, ne me paroissent pas devoir ou pouvoir remplir l'objet dont il s'est flatté. Je veux croire qu'un dégorgement local peut diminuer la douleur; mais il doit rester dans la partie un défaut de ressort & de vie, qui s'oppose à l'expulsion de l'humeur morbifique.

§. MCCXXIV. Les narcotiques sont très-dangereux dans cette maladie, qui semble avoir pour remède essentiel la douleur elle même; de sorte que plus celle-ci est violente, moins le paroxisme est long. Il faut toutefois qu'elle soit aux extrémités, pour laisser les malades & les Médecins dans la sécurité. Moins on donne de médicamens, moins il y a à craindre que l'humeur se déplace.

§. MCCXXV. Lorsque les

douleurs sont dissipées , on purge les malades deux ou trois fois avec des minoratifs. Les Médecins anciens avoient consacré quelques purgatifs à cette maladie , comme à plusieurs autres ; mais on est revenu de ce préjugé aujourd'hui. Immédiatement après les purgations , on fait prendre aux uns , de l'eau d'esquine , aux autres de l'eau d'orge coupée avec le lait , & au bout de quinze jours ou trois semaines , on les purge de rechef.

§. MCCXXVI. La cure radicale ne peut avoir lieu que dans les adultes , dans les sujets bien disposés , qui n'ont pas eu plusieurs attaques , & qui ne sont point affectés de plusieurs des mauvaises espèces de goutte citées ci-dessus. L'héréditaire n'est pas facile à guérir ; mais l'accidentelle , qui est la plus fréquente

262 CODE DE MÉDECINE

parmi les Gens de Guerre , peut être attaquée avec succès , comme je l'ai vu plusieurs fois dans des Militaires qui avoient la goutte vague , & la rhumatismale.

§. MCCXXVII. Tout le monde connoît l'efficacité du lait contre la goutte ; beaucoup de vieillards , fatigués même depuis longtemps de la plus mauvaise espèce , se sont préservés de cette maladie , en se mettant au lait pour toute nourriture. Mais les Militaires ne sont pas dans le cas de profiter de ce moyen , qui ne peut convenir à leur situation & à leurs travaux ; d'ailleurs , le lait est moins un spécifique , qu'un palliatif , qui n'a d'effet qu'au bout d'un temps assez considérable.

§. MCCXXVIII. Les eaux thermales paroissent plus efficaces ,

& plus faciles que le moyen précédent , sur-tout pour les Gens de Guerre. On peut envoyer ceux qui ont eu quelques accès de goutte , & qui sont dans le cas spécifié au Paragraphe MCCXXVI , aux eaux du *Mont-d'Or* , à celles de *Bourbonnelles-Bains* , à *Saint-Amand* , pour boire ces eaux , les prendre en bains , en douches , & même pour user des boues des dernières eaux , qui passent pour très-utiles dans ce cas. L'expérience journalière démontre que beaucoup de gouteux ont été guéris de cette manière.

§. MCCXXIX. Plusieurs gouteux se sont préservés des accès , en se purgeant tous les mois , & en buvant habituellement de l'eau d'esquine , ou de sureau. Il est possible que ces moyens produisent un effet avantageux , parce qu'il paroît que l'état

264 CODE DE MÉDECINE

des premieres voies influe singulierement dans cette maladie, de sorte que moins elles sont nettes, plus les paroxismes se rapprochent.

§. MCCXXX. C'est sans doute par cette raison que *Sydenham*, non-seulement ordonnoit aux goutteux les tisannes, & opiates ameres & stomachiques, mais qu'il en faisoit lui-même usage, comme du moyen qu'il avoit trouvé le plus spécifique pour se préserver des accès de goutte. On peut voir dans ses Ouvrages l'Article intitulé de *Podagrâ*.

§. MCCXXXI. Je suis d'autant plus porté à croire que les stomachiques & les toniques, sont très-utiles dans cette maladie, que j'ai opéré plusieurs gueritons par le remede suivant, qui m'a été communiqué par mon pere, entre les  
mains

main duquel il a eu de très-grands succès.

On prend une pinte de bon vin blanc ordinaire, qu'on met dans une bouteille de pinte & demie; on y ajoute quatre onces de limaille de fer, & pareille dose de suc de limon. On bouche la bouteille, & on met la liqueur digérer pendant quinze jours, soit au soleil, soit au bain de sable. Au bout de ce temps, on la passe à travers un linge fin avec expression. Il reste sur ce linge une poudre fine qu'on fait sécher, & qu'on garde pour l'usage.

Les malades prendront soir & matin une cuillerée de la liqueur avant le repas, & le matin à jeun, un demi-gros de la poudre. Ce remède fortifie les digestions, il n'est pas incommode, & il convient principalement aux Gens de Guerre.



## SECTION III.

*De la Scyatique.*

§. MCCXXXII. <sup>U</sup>LES Militaires sont plus sujets à la scyatique, qu'à la goutte. Cette maladie tient le milieu entre celle-ci & le rhumatisme; mais elle a un siège fixe dont elle tire son nom. C'est une douleur permanente, & souvent très-longue dans les parties voisines de l'articulation du *fémur*, & de l'os *ischion*, telles que l'os *sacrum*, les *lombes*, le *fascia lata*, &c. quelquefois elle occupe l'articulation. Les malades ne peuvent remuer la partie, sans éprouver les douleurs les plus vives.

§. MCCXXXIII. La scyatique n'est pas ordinairement accompagnée de fièvre; mais avec le temps la partie

malade s'affoiblit & s'amaigrit ; enfin, le mouvement en devient si difficile, qu'elle finit par faire boîter. Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles du rhumatisme ; mais elle est beaucoup plus sérieuse, & plus difficile à guérir que ce dernier ; elle cède plus facilement que la goutte. Quand la partie est amaigrie, & que le mal est ancien, il n'y a plus aucun moyen de guérison.

§. M C C X X X I V. Je ne m'arrêterai pas à des détails superflus sur la nature de cette maladie. Il paroît qu'elle est à-peu-près la même que celle de la goutte & du rhumatisme ; mais elle exige un traitement plus suivi, parce que ses effets sont quelquefois plus nuisibles que ceux même de la goutte, à raison du mouvement de l'article, qui devient

268 CODE DE MÉDECINE

tout-à-fait impossible, quand on a négligé d'y remédier. Les vieux Soldats sont principalement sujets à cet inconvénient.

§. MCCXXXV. La saignée est très-rarement indiquée dans le paroxisme; souvent même elle y est nuisible: il faut qu'il survienne des accidens violens, pour s'y déterminer. Le bain tiède est souverain dans cette maladie; les moyens indiqués aux Paragraphes MCCXIX & suivans, doivent être mis en usage.

§. MCCXXXVI. On suit, pour opérer la cure radicale, les mêmes précautions, & on emploie les mêmes secours, que ceux dont il a été fait mention depuis le Paragraphe MCCXXVI, jusqu'au MCCXXXI, &c,



## CHAPITRE VI.

*Des Maladies contagieuses & virulentes  
non aiguës.*

§. MCCXXXVII. ON entend par maladie contagieuse, celle qui passe du sujet affecté au sujet sain ; la violence des accidens & sa marche la caractérisent aigue ou chronique. On entend par maladie virulente, celle qui est produite par un virus particulier, contagieux ou non. Les dartres, la gale & la maladie pédiculaire, qui sont fréquentes parmi les Gens de Guerre, sont contagieuses dans le sens ci-dessus. Le scorbut & la vérole sont virulens ; mais il n'est point prouvé que la première de ces maladies soit contagieuse, tandis que l'autre a sa manière de l'être.

## 270 CODE DE MÉDECINE

§. MCCXXXVIII. Les cinq maladies ci-dessus feront le sujet de ce Chapitre auquel je ne donnerai pas toute l'étendue que la matière le requiert, parce que les bornes de cet ouvrage me forcent à rendre mes détails succints.

---

### ARTICLE PREMIER.

#### *Des Dartres.*

§. MCCXXXIX. <sup>U</sup> Les dartres plus familières aujourd'hui, qu'elles ne l'ont jamais été, n'épargnent pas les Gens de Guerre; souvent ils en sont non-seulement incommodés, mais même leur santé en reçoit des atteintes très-dangereuses. On reconnoît les dartres à l'amas, ou, pour me servir d'un terme plus propre, à la collection de plusieurs petites tumeurs rouges, plus ou moins foncées & plus ou moins élevées,

qui se fixent indistinctement sur toute la superficie du corps, où elles causent de la démangeaison. Ces tumeurs se terminent en farine, en écailles, ou en croûtes.

§. MCCXL. On distingue plusieurs espèces de dartres; savoir, la farineuse ou sèche, l'encroûtée, la miliaire, la rongeante, la vénérienne, la scorbutique, celle qu'on nomme, *la jarretiere*, celle qui s'appelle, *le collier*; & la volante.

§. MCCXLI. La farineuse ou sèche se reconnoît à des petites taches rouges, peu éminentes, non excoriées, non encroûtées, qui se terminent bientôt en écailles, & causent une très-grande démangeaison, surtout lors de l'invasion des boutons.

§. MCCXLII. La dartre encroûtée est celle où les boutons sont de mauvaise qualité, & ramassés en



forme de cercle. Ils causent des élan-  
cemens & des démangeaisons ; ils  
sont corrosifs, & se déplacent faci-  
lement, après avoir affectés une par-  
tie, pour se porter dans le voisina-  
ge, où ils produisent le même effet.  
Ces boutons sont très-tenaces ; ils  
laissent souvent échapper une hu-  
meur âcre & limpide ; mais ils ne  
suppurent point ; leur terminaison  
est une espèce de croûte sèche de  
différentes couleurs, qui se détache  
le plus ordinairement par parcel-  
les, en laissant sur la peau une  
marque violette, qui s'efface avec le  
temps.

§. MCCXLIII. La dartre milia-  
ire est celle dont les boutons sont  
de la grosseur d'un grain de millet ;  
ils se rassemblent comme ceux de  
l'encroûtée, sur les différentes par-  
ties du corps, où ils causent de la

douleur, de la démangeaison & les mêmes effets que la précédente espèce, à laquelle celle-ci appartient.

§. MCCXLIV. La dartre rongeanne est celle dont l'humeur est si âcre, qu'elle excorie en peu de temps les endroits où elle se forme; mais cette excoriation ne s'étend pas au-delà de la peau; elle est aussi une espèce de l'encroûtée, dont elle ne diffère que par sa violence. Celle-ci, ainsi que la miliaire, sont aussi appelées *dartres vives*.

§. MCCXLV. Les vénérienne & scorbutique ne sont distinguées des trois précédentes, que par des symptômes concomittans, qui annoncent la présence du virus vénérien ou scorbutique; & par le peu de succès des remèdes anti-dartreux, auxquels elles résistent toujours.

§. MCCXLVI. La jarretière & le collier ne sont point des véritables

bles dartres ; ils forment à l'endroit où l'on serre le col & les jarretières, une espèce de farine, qui n'a lieu que par la compression trop forte que causent ces liens.

§. MCCXLVII. La dartre volante est celle où il y a des boutons épars çà & là sur la peau, qui se tournent en suppuration, & sont la marque ordinaire de la chaleur du corps.

§. MCCXLVIII. M. *Lieutaud* prétend que les dartres tenaces ont beaucoup de rapport avec le mauvais état du foie, & qu'on peut s'en assurer par l'inspection des cadavres de ceux qui sont morts avec des dartres, ou par leur effet, dont le foie se trouve presque toujours affecté.

§. MCCXLIX. Quoiqu'il en soit, l'encroûtée & ses espèces paroissent dépendre de l'acrimonie des humeurs. Quant à la farineuse, elle a

quelquefois le même principe, mais dans un degré moins violent. Souvent elle n'est entretenue que par un vice local, ou par la difficulté de la transpiration de la peau. Cette espèce de dartre est ordinairement une maladie de peu de conséquence. La volante est encore moins sérieuse: il y a beaucoup de jeunes gens qui conservent celle-ci pendant plusieurs années. Elle paroît dépendre du feu de la jeunesse. Quant à la vénérienne & à la scorbutique, elles appartiennent à des maladies particulières, dont elles ne sont que des accidens. J'ai rapporté plus haut les causes de la jarretière & du collier.

§. MCCL. La dartre miliaire, que l'Auteur ci-dessus regarde, non sans raison, comme contagieuse, & la dartre rongeante, sont les deux

plus difficiles à guérir. La vénérienne & la scorbutique cèdent aux remèdes antivénériens & antiscorbutiques. Quand la farineuse n'est que topique ou locale, elle ne dérange point la santé. Lorsqu'elle est l'effet de l'acrimonie des humeurs, elle est quelquefois tenace. Au reste, toutes ces espèces sont en général des maux qu'on doit flatter : car quoiqu'elles paroissent peu importantes, lorsqu'elles ne sont fixées qu'à la peau, si elles viennent à disparoître subitement, elles produisent souvent les plus grands ravages. La jarretière & le collier n'ont rien de grave par eux-mêmes ; mais ils méritent beaucoup de considération, relativement aux causes qui les produisent. On peut voir ce que j'ai dit au sujet du col & des jarretières, dans la première partie de cet Ouvrage.

vrage, Chapitre II. On a vu plus haut ce qu'il faut penser de la dartre volante.

§. MCCLI. Le traitement des dartres doit varier selon leur espèce, selon l'intensité de la cause, & selon la nature du vice qui y donne lieu.

§. MCCLII. Quant à l'espèce, celle qui exige le plus de soins, c'est la dartre vive & rongeante, de même que la miliaire portée à un certain degré. Lorsque le mal est récent, on saigne le malade, si l'état du pouls le permet: on lui prescrit une ou deux purgations moyennes; ensuite on lui fait boire du petit lait, & même on ordonne le lait pour toute nourriture; on fait prendre quelques bains. Avec ces moyens, la maladie se termine ordinairement d'une manière avantageuse.



## 278 CODE DE MÉDECINE

§. MCCLIII. Mais quand ces dartres sont invétérées , on est obligé d'avoir recours aux vésicatoires , au féton & au cautere \*. On prescrit aux malades des sucs épurés de bourrache , de buglose , de chicorée , à la dose d'une once chacun , auxquels on joint quinze ou vingt grains de sel de tartre. Ces remedes qui ne doivent être tentés qu'après l'usage de ceux du Paragraphe précédent , produisent ordinairement la guérison. Mais enfin , quand le mal ne cède pas , on en vient aux

---

\* Un Médecin , ci-devant Apothicaire , a fait , il y a quelques années , un Livre pour remettre en usage le GARROU , autrefois employé par les Médecins , & abandonné depuis long-temps , à cause des accidens qu'il produit. On doit se garer de ces prôneurs de remedes.

tifanes sudorifiques , faites avec les bois de gayac & de saffras , la racine d'esquine & de falsepareille , auxquelles on joint l'antimoine crud à une dose modérée.

J'ai vu les bouillons de vipere réussir dans les cas les plus désespérés , mais il n'est gueres possible d'en donner aux Soldats , parce que ce remede est cher. Le sublimé corrosif est la derniere ressource qu'on puisse employer ; j'en ai vu des effets merveilleux. On peut voir dans l'art. IV de ce Chapitre quelle est la meilleure maniere d'administrer ce remede. Quelques malades qui avoient successivement employé tous les moyens que je viens de décrire , ont été guéris par l'usage des eaux thermales , telles que celles de Bourbonnes , prises intérieurement & en bains.

§. MCCLIV. Jusqu'ici je n'ai

parlé que de la cure interne. Il n'est que trop fréquent qu'on mette en usage les topiques dans cette maladie ; & je crois qu'à l'exception des adoucissans , tels que l'eau de guimauve , les cataplasmes émolliens , qu'on applique sur la partie malade , pour calmer l'inflammation , la douleur ou les démangeaisons , tous les autres remèdes non-seulement ne produisent aucun bon effet , mais que même la plupart sont extrêmement nuisibles.

§. MCCLV. Les résolutifs & les répercussifs sont entr'autres les plus dangereux. Souvent ils font disparoître la dartre , & l'humeur se porte sur les viscères , où bientôt il survient des engorgemens , des inflammations & des exulcérations. La fièvre s'allume quelquefois , & les malades périssent promptement. D'autresfois , la phthisie pulmonaire

est l'effet de cette répercussion.

§. MCCLVI. Mais ce n'est pas seulement par l'usage inconsidéré des topiques, que les dartres rentrent, & produisent des accidens. Un froid violent, un régime peu exact, une violente affection de l'ame, une transpiration arrêtée, la débauche des femmes, l'ivresse, un mouvement fébrile, peuvent causer cet effet. Eh qui est plus sujet à la plupart de ces inconvéniens que l'Homme de Guerre?

§. MCCLVII. Lorsque les dartres sont rentrées, il faut, à quelque prix que ce soit, les faire reparoître, ou les suppléer par quelqu'autre évacuation. Les violens accidens & l'inflammation des viscères présente ou prochaine, exigent plus ou moins de saignées; ensuite on applique des larges vésicatoires sur diffé-

## 282 CODE DE MÉDECINE

rentes parties, pour y exciter une grande suppuration: on fait boire beaucoup de petit lait & d'eau de poulet; & quand le mouvement fébrile est calmé, on donne aux malades quelques fucs diaphorétiques, tels que celui de bourrache; une tisane de coquelicot, &c. Si la toux est violente, lorsque les dartres sont portées à la poitrine, on peut, après que l'inflammation & la fièvre sont calmées, donner le kermès minéral par quart de grain, de deux en deux heures. Si les autres parties, tels que le foie ou les entrailles en sont irrités. Après les premiers secours indiqués au commencement de ce Paragraphe, on en vient aux délayans, aux apéritifs, &c.

§. MCCLVIII. La dartre farineuse ne mérite pas, à beaucoup

près, les considérations qu'exigent les précédentes. Il est rare qu'elle ne cède pas au premiers moyens indiqués au Paragraphes MCCCLIX, & qu'elle produise des accidens graves, quand même elle seroit répercutée. Ceux qui en sont attaqués doivent avoir l'attention d'éviter tout ce qui peut diminuer ou arrêter la transpiration. Beaucoup de gens font peu de cas de cette maladie. Cependant, avec le temps, elle acquiert un degré d'intensité, qui, à la moindre occasion, produit des accidens considérables.

§. MCCCLIX. La dartre volante est très-difficile à détruire: elle est, comme je l'ai dit ci-dessus, le plus souvent, l'effet de la chaleur & du feu de la jeunesse. On tente en vain tous les moyens pour la guérir; presque jamais elle ne



284 CODE DE MÉDECINE

se dissipe qu'à l'âge de trente ans! J'en ai été attaqué, & j'ai employé tout ce que l'art a pu me suggérer : elle ne m'a quitté qu'après trente ans révolus. Il y a des peaux qui y sont plus disposées.

§. MCCLX. La jarretiere & le collier se guérissent, lorsqu'on a l'attention de ne point ferrer le collet, les jarretieres. Quant aux dartres vénériennes & scorbutiques, elles ne cèdent qu'aux remedes anti-vénériens & anti-scorbutiques. Voyez l'art. III & IV de ce Chapitre.



## ARTICLE II.

*De la Gale & de la Maladie pédiculaire.*

§. MCCLXI. CES deux maladies sont très-fréquentes parmi les Gens de Guerre, par la mal-propreté naturelle & souvent forcée de cette espèce d'hommes, qui n'ont pas tous les moyens nécessaires pour éviter l'une & l'autre contagion. La première de ces affections est assez intéressante ; l'autre, n'est qu'une incommodité légère, cependant elle mérite considération, par ses suites & ses progrès. Je vais les traiter l'une & l'autre dans les deux sections suivantes.



## PREMIERE SECTION.

*De la Gale.*

§. MCCLXII. <sup>Y</sup>LA gale se reconnoît par des signes particuliers, qui sont des petites pustules de la grosseur d'une lentille, ou d'un grain de millet, qui se crévent lorsqu'on les gratte, & qui laissent échapper une humeur roussâtre. Ces pustules ouvertes se forment bientôt en croûte; & soit quelles ne soient pas ouvertes, soit qu'elles soient encroûtées, elles causent des démangeaisons cruelles & continuelles.

§. MCCLXIII. Elle commence par attaquer les mains, & les boutons se placent entre l'origine de chaque doigt, où il se forme des vésicules remplies d'une sérosité

âcre. Elles sont rougeâtres & chaudes, & se crévent, comme je l'ai dit ci-dessus, par le grattement auquel les malades sont forcés par le prurit importun qu'ils éprouvent.

§. MCCLXIV. Cette maladie est très-contagieuse : il suffit de toucher le galeux ou ses vêtemens, pour la gagner : elle est endémique dans plusieurs contrées, entr'autres dans la Bretagne, la Franche-Comté & la Lorraine.

§. MCCLXV. On distingue deux espèces de gale ; savoir, l'humide, commune, boutonnée, & la sèche, ou gale de chien. Dans la première, les pustules sont élevées en boutons, & un peu éloignées les unes des autres. Elles sont rougeâtres au commencement ; ensuite elles deviennent hu-

288 CODE DE MÉDECINE

mides , après qu'on les a gratées.  
La démangeaison est plus grande pendant la nuit , & quelquefois les malades s'arrachent tellement avec les ongles , qu'ils s'ensanglantent , & qu'il reste beaucoup de douleur dans les parties arrachées.

§. MCCLXVI. Dans la gale sèche , les pustules sont confluentes , & comme des grains de millet : il y a des rhagades & des croûtes sèches. Elle est plus dangereuse & plus tenace que l'autre : elle vient de l'acrimonie des humeurs.

§. MCCLXVII. Indépendamment de ces deux espèces de gale , il y en a qui sont dartreuses , & qui sont scorbutiques. Cette maladie est ou spontanée ou topique. Dans le premier cas , elle provient de l'acrimonie des humeurs ; dans le second elle se gagne par le contact. Le com-  
merce

merce avec une personne galeuse la produit aussi.

§. MCCLXVIII. M. *Pringle*, dans ses observations sur les maladies des Armées, paroît ne regarder cette maladie que comme un vice local, tant par la cause qu'il lui attribue, que par la matiere dont il veut qu'on la traite. Il la croit engendrée par des insectes (des vers), parce qu'au moyen du microscope, on découvre ces animaux dans les pustules : (c'est la découverte du célèbre *Leuwenhoeck*). Je respecte les lumieres de M. *Pringle*, & je me suis expliqué assez ouvertement là-dessus, pour qu'on ne puisse pas m'accuser de chercher à blâmer un si grand homme. Mais il me pardonnera d'être d'un avis contraire au sien, si j'ai tort ; & il est assez généreux pour



trouver bon que je ne sois pas de son sentiment, si j'ai raison.

§. MCCLXIX. La présence des vers dans les pustules de la gale, me paroît être l'effet de cette maladie, & non la cause qui l'ait déterminée. On ne pourroit en effet expliquer comment arrive la gale spontanée, si les vers seuls produisoient cette maladie. Les effets nuisibles des gales répercutées ne seroient pas plus faciles à concevoir; en un mot, le mauvais effet des topiques, avant l'usage des remèdes généraux, ne seroit pas si fréquent. Je sais qu'on peut répondre à ces objections; mais leur solution seroit-elle satisfaisante? Ne seroit-il pas plus probable que la matière qui suinte des pustules est propre à faire éclore les œufs des vers, & qu'il arrive à ces pustules, ce qu'on voit

souvent dans les ulcères qui se remplissent de vers ? Ce sentiment du moins conduit à une cure plus sûre , que ne fait l'autre. Aussi , M. *Pringle* ne veut-il que des remèdes externes pour la gale ; & en cela , l'expérience parle , à ce que je pense , contre lui , puisque souvent on voit de fort mauvais effets de cette méthode.

§. MCCLXX. Le pronostic de la gale n'est dangereux , que lorsqu'elle est répercutée ; la sèche est , comme je l'ai déjà dit , plus tenace que l'autre , la topique plus aisée à guérir que la spontanée. Il en est de critiques qu'il faut bien se garder de guérir , du moins pour un certain temps. Cette observation est encore opposée à la cause que l'Auteur ci-dessus attribue à cette maladie.

§. MCCLXXI. On guérit la gale avec sûreté , de la manière

suivante. On tire du sang, quand les forces du malade le permettent; ensuite on donne un ou deux purgatifs. On fait boire pendant quelques jours une décoction légère de racine d'aunée, ou de patience sauvage; ensuite on en vient aux topiques, en supposant toutefois que les malades ne soient aucunement gênés dans leurs fonctions.

§. MCCLXXII. Il y a divers remèdes qu'on emploie extérieurement; tels que l'onguent mercuriel, l'onguent citrin, l'onguent de soufre, &c. Ce dernier topique est le meilleur: on prend une demi-livre de soufre ordinaire, qu'on mêle avec deux livres de graisse de porc, & on en fait une masse d'onguent, dont on prend une demi-once, & même une once, pour se frotter.

§. MCCLXXIII. La meilleure

maniere de se servir de cet onguent, est de s'en frotter soir & matin, auprès du feu. Il est inutile d'en mettre ailleurs qu'au poignet, dans la jointure du coude & des doigts, sauf le jarret.

§. MCCLXXIV. Quand la gale est répercutée, elle produit souvent les mêmes accidens que les dartres rentrées. Alors il faut employer les mêmes moyens. Voyez le Paragraphe MCCLVII de l'Article précédent. On est quelquefois obligé de faire coucher avec des galeux, ou de faire porter des chemises dont les malades se font couverts, pour rendre la gale à ceux qui ont été guéris inconsidérément, & qui éprouvent des spasmes, des toux considérables, & autres accidens semblables. J'ai vu les eaux thermales produire des effets merveilleux en pareil cas.

§. MCCLXXV. Il est bien essentiel de séparer les galeux de leurs camarades ; car en peu de temps ils infecteroient toute une Armée. La propreté est un préservatif contre cette maladie. Les chemises bleues empêcheroient peut-être qu'elle fût aussi contagieuse parmi les Gens de Guerre. Quand les Troupes vont en garnison ou en quartier dans des lieux où la gale est endémique , il est bon de les prévenir , afin qu'elles cherchent à s'en garantir.

§. MCCLXXVI. Quelques Médecins qui ont habité les Provinces de France où la gale est endémique , m'ont assuré qu'elle y est plus rare , depuis que le peuple vit moins crapuleusement , depuis que les habitations sont plus aérées , & depuis qu'il y regne plus de propreté. Pour moi qui ai vécu assez

long-temps en Lorraine & en Franche-Comté, j'ai vu plusieurs habitans d'un certain âge qui avoient la gale depuis leur naissance, & qui avoient été sur le point de périr, parce que deux ou trois fois cette maladie avoit cessé de les tourmenter.

---

## SECTION II.

*De la Maladie pédiculaire & de la Vermine.*

§. MCCLXXVII. **P**LUSIEURS animaux connus sous les noms de poux & de morpions, s'attachent à la chevelure, aux poils & à la peau, de maniere à tourmenter singulierement ceux qui en ont. Ces animaux si connus se multiplient prodigieusement en peu de temps, enforte qu'un



296 CODE DE MÉDECINE

seul est capable d'en produire suffisamment en vingt-quatre heures, pour attaquer toute une chambrée.

§. MCCLXXVIII. Les poux s'attachent principalement aux cheveux, & à la peau, les morpions ont leur siège ordinaire dans le poil des parties génitales.

§. MCCLXXIX. Les uns & les autres causent des démangeaisons extrêmes & continuelles, de sorte que ceux qui en sont fournis, s'arrachent le corps à force de se gratter.

§. MCCLXXX. Il paroît que la mal-propreté engendre particulièrement cette vermine, & l'on sent bien qu'elle doit être plus commune parmi les Gens de Guerre & dans le peuple.

§. MCCLXXXI. On doit veiller avec attention à ce fléau,

qui lorsqu'il reste long-temps attaché à la même personne, finit par produire des ulcères assez profonds & difficiles à guérir, comme je l'ai vu quelquefois. Le remède des morpions est facile : une ou deux frictions faites avec l'onguent gris, soit au cou, aux parties génitales, ou au poignet, suffisent pour détruire cette vermine.

§. MCCLXXXII. Les poux du corps se guérissent de même ; mais ceux de la tête exigent un peu plus de précaution ; on peut, à la vérité, frotter les cheveux avec le même onguent, mais quelquefois il enfle prodigieusement la tête. Le meilleur moyen est celui d'empreigner un peigne fin avec l'onguent, & de peigner ensuite la tête avec ce même peigne.

§. MCCLXXXIII. J'ai fait

Nv

## 298 CODE DE MÉDECINE

voir dans la première Partie de cet Ouvrage que les chemises bleues avoient garantis de la vermine en *Canada*, ceux qui avoient pris le parti de ne porter que cette espèce de linge.

Il faut, quand on soupçonne un Soldat d'avoir de la vermine, le séparer de ses camarades, & le faire guérir promptement.

---

### ARTICLE III.

*Du Scorbut, & de l'affection scorbutique.*

§. MCCLXXXIV. <sup>Y</sup>LES Auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine du scorbut : les uns le regardent comme une maladie très-ancienne, dont ils trouvent la description dans les Ouvrages des plus

anciens Médecins ; les autres soutiennent que c'est un genre nouveau de maladie, dont le nom & les symptômes n'ont été connus dans toute l'Europe, que vers l'an 1600 ; dans le Dannemarck, & les autres Provinces Septentrionales voisines, que vers l'an 1482. C'est la tradition de *Freind*.

§. MCCLXXXV. Mais *Van-swieten* & plusieurs autres Médecins ne font pas de ce dernier avis, ils prétendent, avec raison, 1<sup>o</sup> que le silence des Anciens sur cette maladie ne seroit pas une preuve qu'elle ne fût pas ancienne ; \* 2<sup>o</sup>. que l'on trouve dans plusieurs de leurs Ecrits

---

\* Les Pays où cette maladie a commencé & a été endémique, étoient barbares : de-là nulle tradition. Les Druides seuls avoient quelque teinture de Médecine : mais ils ne publioient rien.

# 300 CODE DE MÉDECINE

les symptômes & les phénomènes du scorbut ; \* 3°. qu'étant endémique dans certaines Contrées , par des causes très-connues , & qui doivent nécessairement le produire , il doit y avoir régné depuis très-long-temps ; 4°. que comme cette maladie est devenue plus fréquente , par les courses de mer , & par le régime beaucoup plus mauvais que n'étoit l'ancien ; on a , depuis qu'elle fait plus de ravages , travaillé davantage sur cette matiere.

§. MCCLXXXVI. Quoiqu'il en soit , je me renfermerai dans la description des symptômes de cette maladie , qui est aujourd'hui très-commune , & qui fait quelquefois des ravages étonnans dans les Troupes.

Le scorbut paroît plus facile à

---

\* Voyez Hippocr. Galien , & autres.

décrire qu'à définir: M. de *Sauvages*, qui a recherché avec soin les moyens les plus courts, & les plus faciles pour faire connoître les caracteres de chaque maladie, n'a pu réussir, dans l'exposé de ceux du scorbut. Il dit qu'il se reconnoît aux taches livides & jaunes des jambes, au saignement & à la tumeur des gencives, à la puanteur de la bouche. Cependant le scorbut a d'autres signes pathognomoniques que ceux-là; & d'ailleurs, il a quelquefois lieu, sans que les symptômes ci-dessus paroissent; ainsi, quoique leur présence annonce véritablement le scorbut; il n'en est pas moins vrai que leur réunion ne forme pas celle de tous les signes qui dénotent l'existence de cette maladie.

§. MCCXXXVII. Il vaut donc mieux distinguer le scorbut en trois



temps, ou trois degrés; ou bien en récent, en confirmé & en invétéré. La première distinction me paroît la plus claire, & celle par laquelle tous les symptômes qui appartiennent à cette maladie, peuvent être plus facilement décrits.

§. MCCXXXVIII. Dans le premier degré il y a de la pâleur & une légère enflure au visage & aux lèvres, le corps devient successivement d'une couleur pâle, obscure, livide; y a de la tristesse, de la langueur, de la lassitude, de la foiblesse; on ressent dans les jointures des engourdissemens; il survient ensuite quelquefois de l'hémorrhagie par le nez, des taches d'abord rougeâtres, puis livides, noirâtres, qui se répandent sur le tronc, les bras & les cuisses. Le visage n'en est presque jamais marqué. Le pouls est le plus souvent très - lent; cependant il s'excite

quelquefois des mouvemens fébriles, qui n'ont aucun type régulier.

§. MCCXXXIX. Dans le second degré, les accidens augmentent, le mouvement des membres devient plus difficile; les genoux se gonflent, la langueur est extrême; la moindre agitation du corps fait tomber en syncope; la couleur du visage est plombé; les yeux sont mornes, les hémorrhagies deviennent fréquentes, sur-tout celles des gencives; l'hémoptisie & le flux hépatique succèdent; il survient des points de côté, des coliques violentes, qui se présentent souvent sous le masque de la néphrétique, de la colique du Poitou, du miséréré, &c.

§. MCCXC. Dans le troisieme degré, on voit les anciennes cicatrices s'ouvrir, la peau des jambes

se crever ; les dents se décharner & tomber. Il survient des tumeurs molles, livides, douloureuses ; des ulcères fongueux & sanglans : l'hydropisie succede quelquefois ; la dyssenterie se met de la partie, les urines se suppriment, ou coulent en petite quantité, & elles sont rouges, ou dissoutes & fétides ; les douleurs de côté, les convulsions, les syncopes sont fréquentes ; l'étouffement est aussi un accident qui souvent se joint à ceux-là, & fait, au moindre mouvement, périr les malades. La mort vient terminer ces maux plutôt ou plus tard, & les scorbutiques sont d'autant plus à plaindre, que les fonctions de l'ame ne sont jamais troublées pendant tout le cours de la maladie ; de maniere que jusqu'au dernier moment ils souffrent les douleurs les plus cruelles ; se font horreur à eux-mêmes, par l'état

où ils se voient, & se dégoûtent de leur odeur, qui est infecte, & qui selon mes observations, est particuliere au scorbut; en sorte qu'on peut, en approchant des malades, juger avant de les avoir examinés, qu'ils sont attaqués de cette maladie.

§. MCCXCI. Il paroît que le scorbut n'est pas contagieux; du moins c'est le sentiment du plus grand nombre des Médecins; & l'expérience milite en sa faveur, puisque, soit pendant la navigation, soit pendant les Siéges, soit dans les Armées, elle n'attaque que les Matelots, & les Soldats qui n'ont pas les ressources nécessaires pour la vie animale, & que les Officiers Généraux, & les particuliers qui sont ordinairement dans l'abondance, n'en sont point atteints, dans le même temps que ceux qui sont à

leurs ordres, en éprouvent les ravages.

§. MCCXCII. Il paroît de même que c'est improprement qu'on distingue cette maladie en scorbut de terre, & en celui de mer, puisqu'on observe les mêmes accidens dans l'un & dans l'autre. Il est vrai que le dernier fait des progrès plus prompts, & qu'il se guérit plus facilement; car dans quelque état que se trouvent les gens de mer attaqués du scorbut, si le vaisseau aborde en quelque Isle où l'on puisse leur faire changer de nourriture, & sur-tout leur donner beaucoup de végétaux, bientôt la maladie se dissipe.

§. MCCXCIII. Les causes pro-cathartiques du scorbut sont très-nombreuses, & de différente nature; savoir, l'air froid & humide, l'air chaud & humide; les alimens épais

& visqueux, les viandes & les eaux corrompues, la disette des végétaux, les chairs & les poissons salés, la disette d'eau douce, les farineux non fermentés, le fromage salé, âcre & ancien, l'abus des liqueurs spiritueuses, l'air resserré, les habitations souterraines, le voisinage de la mer, des lacs, des étangs & des marais, &c.

§. MCCXCIV. Ainsi les gens de mer qui font de longues courses, & qui ne sont pas ravitaillés, les Gens de Guerre, & les Citoyens retenus dans des Villes assiégées, où la nourriture vient à manquer; ceux qui sont long-temps dans les cachots, les Pêcheurs, les habitans des bords de la mer, des lacs, des marais, &c. Les gens intempérans, &c. sont sujets à cette maladie, qui est aussi la suite de la cachexie.



§. MCCXCV. La cause prochaine du scorbut consiste dans cet état des liqueurs ; où leur acrimonie & leur épaisissement ont en même temps lieu ; & comme l'acrimonie est de différente nature , selon *Boerrhaave* ; savoir , ou muriatique , ou alkaline & putride , ou acide ; on distinguera trois espèces de causes du scorbut , qui sont essentielles à connoître pour la cure de cette maladie.

§. MCCXCVI. L'acrimonie muriatique se reconnoît d'abord par les signes & les causes antérieures ; l'état présent du malade la confirme. Un goût salé dans la bouche , des crispations fréquentes , & des douleurs plus vives ; en un mot , les symptômes moyens entre l'acrimonie acide & la putride , annoncent celle-ci ; qui , si elle est jointe aux signes du scorbut ci-dessus ,

déterminent la cause muriatique. C'est cette espèce d'acrimonie qui régné le plus fréquemment parmi les gens de mer. Cette cause rend la maladie moins susceptible de putridité, & beaucoup plus facile à dompter. Les ravages du scorbut qui en dérivent, sont plus lents, quoique les douleurs soient souvent atroces. On voit communément les malades qui en sont affectés, guérir en peu de temps, lorsqu'on les transporte dans les lieux où l'eau douce, les légumes & les viandes fraîches abondent. On peut consulter à ce sujet la Relation des Voyages de l'Amiral *Anson*.

§. MCCXCVII. L'acrimonie alkaline ou putride, se manifeste par tous les signes de putridité dont il est fait mention dans l'Article III du premier Chapitre. Elle est causée

310 CODE DE MÉDECINE

par l'usage des chairs & des eaux corrompues, par l'action des miasmes putrides; la disette, la famine, la transpiration arrêtée, la chaleur excessive, &c. C'est celle dont les progrès sont les plus rapides, & qui est la plus destructive. Elle régné quelquefois dans les Armées de terre; mais sur-tout parmi les habitans & les Troupes assiégés; dans le voisinage des marais & des étangs, &c.

§. MCCXCVIII. Quant à l'acrimonie acide, elle vient de l'habitude, & de l'abus des alimens & des boissons acides; tels que le pain de seigle, le lait écrémé & acide, les farineux. Cette cause du scorbut est plus rare que les deux autres; elle fait peu de progrès; mais elle met les malades dans l'état de souffrance le plus terrible. Elle a principalement lieu

dans les pays stériles , & elle attaque souvent les Paysans les plus pauvres.

§. MCCXCIX. Le virus scorbutique récent coagule la lymphe dans les glandes du mésentère , & la synovie des articles , sur-tout celle du genou ; il produit le même effet sur la graisse contenue dans le tissu cellulaire des jambes. L'ancien dissout les liqueurs , & corrompt les viscères , ainsi que les autres parties solides. On voit à quel point il gâte les gencives & les dents. Il est si âcre , qu'il brûle les mains , & en enlève l'épiderme , quand , à l'ouverture des cadavres , on les plonge dans l'abdomen & dans la poitrine. Il dissout le sang , au point de le rendre noir comme de l'encre , dans la substance des muscles , & de le faire paroître comme de la sérosité épanchée sous la peau. La moëlle

des os n'est pas à l'abri de cette dissolution. Cependant il y a certaines parties qu'il semble respecter toujours, même dans le dernier état du dernier degré du scorbut; car, lorsque les gencives sont absolument corrompues par son effet, jamais ce vice ne gagne le palais. Il en est de même pour le cerveau; jamais on ne le trouve affecté dans les cadavres scorbutiques. Aussi les malades conservent-ils jusqu'au dernier moment, comme je l'ai dit plus haut, toute leur présence d'esprit.

§. MCCC. Le scorbut le plus ancien doit être le plus difficile à guérir: lorsqu'il est compliqué avec le mal vénérien, il est infiniment plus dangereux. Celui qui est récent, ou dont la cause est facile à dompter, comme dans la plupart des cas, celui des marins, peut être plus

plus facilement détruit ; mais lorsque les viscères sont déjà attaqués , non-seulement il est difficile à dompter , mais il est encore presque toujours incurable. On peut voir par ce qui a été dit du dernier degré de cette maladie , qu'il n'y a plus aucun espoir , lorsque la plupart de ses accidens se sont manifestés. L'acrimonie muriatique & l'acide , sont beaucoup moins dangereuses que la putride ou alkaline. Lorsque les taches de la peau jaunissent , que les forces reviennent , que les gencives saignent moins , ou que le sang qui en découle est moins noir , lorsque la puanteur de la bouche se dissipe , les malades sont dans la voie de guérison. Le reste du pronostic de cette maladie sera détaillé dans les Paragraphes sui-



314 CODE DE MÉDECINE  
vans, où il est question des moyens  
curatifs.

§. MCCC I. L'ouverture des  
cadavres offre tant extérieurement  
qu'intérieurement, les ravages les  
plus affreux, & les signes d'une des-  
truction générale; tels que la gan-  
grène, des suppurations, des épan-  
chemens de différente nature, si l'on  
en excepte cependant le cerveau,  
qui, comme je l'ai dit ci-dessus,  
reste toujours intact. Mais les autres  
viscères, tels que le foie, la rate, le  
mésentère, sont le plus souvent en-  
gorgés, squirreux, suppurans, &c.

§. MCCC II. La cure du scor-  
but doit être analogue à ses causes  
& à sa nature; & je crois pouvoir  
avancer que si l'on ne guérit pas très-  
fréquemment cette maladie, c'est  
parce qu'on ne part pas de ce prin-  
cipe, pour le traitement. Rien n'est

plus ordinaire, en effet, que de voir employer indistinctement différens remedes, dont la nature est absolument différente, en qualité d'antiscorbutiques, qu'on croit devoir nécessairement guérir la maladie. Tels sont le cresson, le beccabunga, & autres plantes de cette espèce; ensuite les plantes & les liqueurs acides. Ces médicamens sont sans contredit efficaces contre le scorbut; mais ce n'est que lorsqu'ils sont prescrits dans les cas où les uns & les autres sont appropriés au genre & à l'espèce de mal; sans cette restriction l'antiscorbutique devient scorbutique. Il seroit, en effet, ridicule de croire que le scorbut, qui tire son origine d'une acrimonie muriatique ou acide, doit être traité de la même manière, que celui qui provient de l'acrimonie putride; de même qu'il

paroît évident qu'on ne peut appliquer avec succès les mêmes remèdes dans les différens degrés de cette maladie.

§. MCCCIII. Pour procéder avec ordre, il est donc essentiel d'établir la nature, l'espèce, & le degré de la maladie ; mais avant de le faire, je dois mettre sous les yeux du Lecteur quelques précautions, réflexions & moyens, qui peuvent être généralement appliqués au scorbut.

§. MCCCIV. 1°. On fait que la saignée est presque toujours nuisible dans tous les cas, & dans tous les temps de cette maladie. 2°. Que les purgatifs âcres sont dangereux, & augmentent les accidens, à l'exception de quelques cas qui se rencontrent dans les premiers temps du scorbut. 3°. Que les minoratifs

Sont beaucoup plus convenables dans tous les états. 4°. Que les médicamens connus sous le nom de diaphorétiques , sont quelquefois utiles dans les commencemens de cette maladie , pourvu qu'ils soient légers , & qu'ils n'aient point d'âcreté. 5°. Que le mercure , & toutes ses préparations , tant internes qu'externes , sont ennemis du virus scorbutique , & qu'ils peuvent même y donner lieu. ( C'est pourquoi le scorbut & la vérole réunis , sont presque impossibles à guérir ensemble ; il faut commencer par guérir la première de ces maladies. ) 6°. Que les narcotiques sont presque toujours dangereux. 7°. Enfin , que le régime le plus doux , & l'air le plus sain , sont les deux conditions les plus avantageuses pour faire réussir les moyens curatifs.

§. MCCC V. Quant à ce qui regarde l'usage des antiscorbutiques, il est relatif à l'espèce & au degré de scorbut. A l'espèce: les gens de mer éprouvent que le changement d'air & de nourriture, mais sur-tout que la diète végétale, suffisent le plus souvent pour leur guérison. La quantité prodigieuse de particules salines contenues dans les liqueurs des scorbutiques, par une cause muriatique, exige des boissons amples & délayantes. Les acides, & sur-tout ceux du règne végétal, sont le principal remède contre l'acrimonie alkaline ou putride. La plupart des médicamens, dits tempérans, & ceux qu'on appelle par excellence les antiscorbutiques, (j'en parlerai ci-après,) sont celui qu'il convient d'employer de préférence, contre l'acrimonie acide.

§. MCCC V I. Il me paroît que

par rapport aux degrés, ( si l'on excepte la cure des gens de mer, ) le premier est celui où les délayans doivent être mis en usage, ensuite les antiscorbutiques incisifs, dans les cas où les signes de pourriture n'existent point. Tels sont le cochléaria, le cresson, le beccabunga, &c. C'est aussi le seul temps où les purgatifs un peu forts puissent être employés. Les deux autres degrés exigent presque toujours l'usage des tempérans, des acides végétaux, du nitre. Les antiseptiques, & les cordiaux qu'on prescrit dans les derniers temps, sont plutôt des moyens contre les accidens pressans, que contre la cause du mal.

§. MCCCVII. Quant'aux martiaux & au quinquina, vantés par quelques Auteurs contre le scorbut, je crois qu'on doit être très-cir-



conspect sur leur usage. On fait que l'écorce du Pérou est souvent elle-même la cause de cette maladie, lorsqu'on en fait abus pour la cure des fièvres intermittentes. Les martiaux ont une action trop forte sur les solides, pour être employés sûrement dans un état où la texture des fibres est si foible, qu'au moindre choc la rupture de vaisseaux est prochaine.

§. MCCCVIII. Avant d'appliquer à chaque état, degré ou circonstance de la maladie, les moyens curatifs ou palliatifs convenables, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de décrire ici plusieurs compositions qui sont consacrées au vice scorbutique, afin d'en faire connoître la juste valeur, & de donner aux personnes qui ne vivent pas dans les grandes Villes, la faci-

lité de les faire elles-mêmes. Les Gens de Guerre font quelquefois dans ce cas.

§. MCCCIX. Du nombre des antiscorbutiques les plus célébrés, font le vin de *Mouret*, le syrop antiscorbutique, & les suc d'herbes, connus aussi sous le nom d'antiscorbutiques. Du nombre de ceux qui tiennent le second rang, font le syrop de fumeterre, l'eau de *goudron* & de genièvre, les extraits de cochlécária, de fumeterre, & de genièvre, la résine de guayac, l'antihéctique de *Poterius*, & l'antimoine diaphorétique.

§. MCCCX. Je ne donnerai ici que la préparation des compositions du premier rang, & celle de quelques-unes du second. Pour faire le vin antiscorbutique de *Mouret*, il faut prendre douze onces des

racines de raiford sauvage , six onces de racines de bardane, deux poignées de chacune des herbes suivantes; favoir, de cochléaria ou herbe aux cuillers, de creffon d'eau, de beccabunga , & de fumeterre; quatre onces de semences de moutarde concassée : on fait infuser le tout pendant douze heures , au bain marie , dans douze ou quinze pintes de bon vin rouge; on passe ensuite par un linge , & lorsque la liqueur est refroidie , on y fait dissoudre dix gros de sel ammoniac. On met cette liqueur dans des bouteilles , qu'il faut avoir soin de garder dans un lieu frais. Ce remede qui a passé long-temps pour un secret , & qui réellement produit de forts bons effets dans plusieurs cas du scorbut, est maintenant public par la bonté du Roi , qui dans les plus petits

détails donne à tous ses Sujets des marques non équivoques de son amour & de sa bienveillance. Il est pourtant vrai que la plupart de ces secrets paroissent produire des merveilles , tant qu'on les emploie à ce titre , & qu'ils semblent avoir perdu les trois-quarts de leur vertu , quand une fois on les connoît. Il ne faut pas être étonné de cette différence : l'homme à secret vante ses cures , & fait cacher les effets nuisibles de son remede ; l'homme de l'Art observe le bien & le mal qui résultent de l'usage d'un remede , & il ne fait point mystere de ce qu'il a vu : de là la juste appréciation d'un médicament , lorsqu'il est généralement connu & employé.

§. MCCCXI. On peut prendre ce vin , depuis quatre , jusqu'à douze onces , dans la journée , en

plusieurs fois , & en continuer l'usage pendant un mois & plus , en purgeant les malades toutes les semaines. Il peut être affoibli , en diminuant ses doses , ou en retranchant quelques-unes des drogues les plus actives ; mais en général , il exige beaucoup de circonspection ; on fait que dans les cas d'éréthisme , il peut être très-nuisible , d'ailleurs les gens secs & bilieux s'en trouvent ordinairement mal. On compose plusieurs autres espèces de vins antiscorbutiques , qui sont quelquefois beaucoup mieux appropriés à l'état du malade & de la maladie.

§. MCCCXII. Pour faire le syrop antiscorbutique , on prend une poignée de chacune des feuilles ci-après ; savoir , de cresson , cochléaria & beccabunga. Quatre onces de racines de raiford sauvage ; une once de canelle , & deux

ou trois oranges aigres : on fait macérer le tout pendant deux jours avec deux ou trois pintes de vin blanc , dans une cucurbite bien bouchée, ensuite on distille au bain marie ; & l'on ajoute à la liqueur distillée suffisante quantité de sucre , pour faire le syrop , qui doit être cuit à une chaleur très-douce , & dans un vase bien clos , parce que sans cette précaution, il se feroit une évaporation considérable des parties spiritueuses ou volatiles des plantes , & que le syrop n'auroit plus aucune vertu. La dose de ce remede est depuis une demi-once , jusqu'à une once. On le joint ordinairement aux sucs antiscorbutiques ou à d'autres médicamens.

§. MCCCXIII. Les sucs antiscorbutiques se font de différentes manières , & sont de diverse nature.



Ceux qui sont le plus usités , sont composés de la maniere suivante: on prend suffisante quantité de feuilles vertes de cresson , de beccabunga , de cochléaria , & autres de ce genre , on les pile dans un mortier de marbre , pour en extraire le suc , qu'on exprime , qu'on épure , & qu'on clarifie ensuite. Ces fucs sont vraiment l'extrait des plantes , ou pour mieux dire , ils contiennent tous les principes de ces plantes , & ils doivent être d'autant plus efficaces , qu'étant pris en moindre volume , & pour ainsi dire , des mains de la Nature , ils ne sont ni pésans , ni altérés. On joint aux herbes ci-dessus plusieurs autres plantes , selon le besoin , & ordinairement on mêle sur quatre onces de leurs fucs une demi-once de syrop antiscorbutique , & depuis

dix jusqu'à trente grains de sel de tartre , ou autre , selon les vues que l'on veut remplir.

§. MCCCXIV. Du nombre des plantes qui peuvent être employées utilement en suc dans le scorbut , sont la berle , la roquette , le cerfeuil , l'ozeille , la fume-terre , &c. Je crois pouvoir me dispenser d'entrer dans les détails qui regardent la maniere d'extraire les suc de ces différentes plantes , dont les unes plus abondantes en suc que les autres , ou en contenant un plus visqueux ou plus tenu , plus ou moins volatil , ont besoin d'additions & de préparations diverses.

§. MCCCXV. La maniere ordinaire de faire usage de ces suc est d'en prendre environ quatre onces le matin à jeun , en une ou

plusieurs fois. Quelques malades en prennent aussi le soir ; mais ils ne font pas le même bien alors , parce que l'estomac n'est point assez net. Il y a des cas où on fait une simple infusion des plantes antiscorbutiques volatiles , telles que le cresson , dans une liqueur appropriée , comme , par exemple , le petit lait. Un trop grand éréthisme oblige souvent de se borner à cette dernière espèce de remède , parce que les sucs purs rendroient l'irritation encore plus considérable , &c.

§. MCCCXVI. L'eau de *goudron* se prépare avec la poix navale de la manière suivante : on jette sur une livre de poix huit livres d'eau , on remue le tout pendant environ une heure , ensuite on laisse réposer ce mélange pendant deux jours : on ôte la pellicule qui surnage , & on

Verse la liqueur dans un autre vase. Cette eau passe pour un excellent antiscorbutique, & un bon stomachique. Nous verrons ci-après dans quels cas elle peut être utile pour le scorbut. On en prend par jour, depuis six onces, jusqu'à une pinte, en commençant par la plus petite dose, & en arrivant par degrés à la plus forte.

§. MCCCXVII. Le syrop de fumeterre est fait avec la plante de ce nom; sa vertu est médiocre, & on doit peut compter sur ce remede, qu'on ne donne jamais seul. Quant aux extraits de cochléaria, de genièvre, &c. & à la résine de guayac, ils sont apéritifs, toniques & incisifs, conséquemment propres à corriger l'épaississement des humeurs. Je dirai ci-dessous quel est le temps où ils conviennent.

## 330 CODE DE MÉDECINE

§. MCCCXVIII. L'antihectique de *Poterius* est une préparation de régule d'antimoine & d'étain fondus ensemble, & ensuite réduits en poudre, qu'on mêle avec du nitre. On fait détoner & calciner ce mélange dans un creuset, jusqu'à ce que la matiere devienne blanche; puis on la lave plusieurs fois. Ce remede est vanté comme apéritif, incisif, diaphorétique, antiscorbutique; mais il n'est point exempt de danger, & on doit l'employer avec beaucoup de circonspection. Au reste, comme antiscorbutique, il ne convient que dans le premier degré de la maladie. J'aimerois mieux qu'on n'en fit aucun usage. Sa dose doit être très-moderée: on la donne depuis six grains, jusqu'à un scrupule.

§. MCCCXIX. Quant à l'anti-

moine diaphorétique, dont la préparation & la nature sont assez connues, il peut remplir les mêmes indications que l'antihectique de *Poterius*, étant employé de la même manière, dans le même temps, & à la même dose; mais il est beaucoup moins dangereux, ou pour mieux dire, il ne l'est point; quelques Auteurs même le regardent comme un remède qui n'a aucune vertu.

§. MCCCXX. Indépendamment de tous ces remèdes applicables aux temps & aux circonstances, dans le traitement du scorbut, on emploie plusieurs autres moyens, tant internes qu'externes, dont je parlerai ci-après. Il est maintenant question de faire connoître les cas où chacun des médicamens ci-dessus mentionnés peuvent être utiles.



# 332 CODE DE MÉDECINE

§. MCCCXXI. Je suppose donc l'acrimonie muriatique jointe à l'épaississement dont il est parlé au Paragraphe MCCXCVIII, & qui constitue essentiellement le scorbut. Ensuite je suppose cette maladie dans son premier degré. Si la saburre des premiere voies est évidente, il faut purger les malades avec quelques minoratifs, ensuite leur faire boire abondamment de l'eau de chiendent, ou une décoction de racine de patience sauvage; les mettre à une nourriture légumineuse, sans employer les farineuses. Ils prendront les suc d'herbes faits avec le cochléaria, le beccabunga, le cresson, &c. Quelques-uns même pourront prendre le vin antiscorbutique: & la maladie cédera à ces moyens. Les Marins, comme je l'ai déjà dit, se guérissent en changeant

de nourriture & d'air. C'est dans le même degré qu'on peut aussi employer l'antihectique de *Poterius*, l'antimoine diaphorétique. Dans le second degré de cette même espèce de scorbut, on doit insister sur la nourriture végétale, l'eau de goudron peut avoir son utilité; les suc des plantes crucifères doivent être mêlés avec celui des acidules, quelquefois même on ordonne simplement l'infusion de ces herbes dans le petit lait, ou dans une autre décoction, selon l'état du malade & de la maladie, comme je l'ai fait remarquer au Paragr. MCCCXVIII. Quant au troisième degré de cette espèce de scorbut, il ne diffère en rien de celui des autres, ni pour l'état des humeurs, ni pour le traitement; ainsi j'en parlerai ci-après.

§. MCCCXXII. Je suppose maintenant l'acrimonie putride &

334 CODE DE MÉDECINE

alkaline : on doit être beaucoup plus circonspect sur l'usage des antiscorbutiques qui fournissent de l'alkali volatil ; on peut cependant les employer dans le premier degré , en les alliant avec les plantes acides. C'est dans cette espèce , que le régime végétal est sur-tout indiqué , & que les remèdes chauds sont contraires. Doit-on faire usage des incisifs un peu actifs ? Je ne le crois pas ; mais les syrops , & entr'autres celui de fumeterre , d'ozeille & de vinaigre , paroissent très-convenables.

§. MCCCXXIII. Dans le second degré de l'acrimonie alkaline , tous les remèdes chauds paroissent absolument nuisibles ; les seuls acides végétaux paroissent convenir à cet état , l'eau de goudron y est pareillement très-utile.

§. MCCCXXIV. L'acrimonie acide se combat par les absorbans ,

& par les incisifs. Le vin de Mouret, ou autre-espèce de vin antiscorbutique, les suc antiscorbutiques qui sont incisifs, l'antimoine diaphorétique, &c. sont parfaitement indiqués dans le premier & le second degré du scorbut, qui provient de cette cause.

§. M C C C X X V. Quant au dernier degré du scorbut, il paroît, comme je l'ai annoncé ci-dessus, être absolument le même, dans toutes les espèces. On ne voit que virulence & pourriture : c'est la disposition la plus prochaine à la dissolution des fluides, & même à la destruction des solides, comme on le reconnoît aisément aux effets qui en résultent. Ainsi, le même traitement convient à toutes les espèces qui sont à ce terme. Les végétaux acides, les acides même

minéraux, semblent être les remèdes pour cet état. Le lait est parfaitement indiqué, de même que le petit lait. Si le quinquina peut avoir quelque succès dans le scorbut, c'est sans doute dans cette circonstance; mais il faut avouer que lorsque la maladie est parvenue à ce degré, il y a peu de moyens de guérison.

§. MCCCXXVI. On me dira sans doute que je suis trop méthodique, & que dans cet exposé j'ai suivi la division de *Boerrhaave*, reconnue aujourd'hui comme puérile, & impraticable. Je ne suis point du tout d'avis que cette méthode soit telle que l'on l'a dit. Et tant qu'on ne trouvera pas contre le scorbut un remède généralement spécifique, je crois qu'on devra suivre le traitement de cette maladie  
en

en raison de ses causes. Si le virus scorbutique est d'une espèce particulière, il n'en est pas moins vrai qu'il a des causes essentiellement différentes, qui tendent toutes à la dissolution des liqueurs, mais qui y conduisent par des effets différens, qu'il faut combattre par des moyens divers, quand il en est encore temps.

§. MCCCXXVII. Je fais, & j'ai fait voir que l'épaississement des liqueurs & l'acrimonie, sont le premier effet du virus scorbutique, ou pour mieux dire, la cause qui le constitue. Mais on ne peut disconvenir que si l'on néglige de connoître comment & pourquoi ces deux vices existent, & de quelle maniere ils ont pu être formés, jamais on ne parviendra à traiter la maladie avec la sûreté convenable.

§. MCCCXXVIII. Il me reste

*V Part.*

P



à parler maintenant des moyens qui doivent être mis en usage contre les accidens pressans qui surviennent dans cette maladie, des remèdes externes qui y conviennent, & d'une affection très-commune, qui, quoique n'étant pas véritablement le scorbut, peut y conduire, lorsqu'on la néglige.

§. MCCCXXIX. Quant au premier article, il faut au moins prendre les accidens au second degré, pour pouvoir espérer quelque succès des moyens qu'on y oppose. Les accidens les plus pressans, sont l'hémoptysie, le flux hépatique, les points de côté & les coliques violentes, la dysenterie.

§. MCCCXXX. L'hémoptysie ne peut se traiter que par le moyen des mucilagineux astringens, & par l'usage des boissons aigrelettes : l'eau de riz, la tisane

de confonde, font du genre des premiers : la tifane de cynorrhodon, de celui des autres. On sent parfaitement que la saignée ne convient guères dans ce cas ; & que même les remedes les mieux indiqués, font d'autant moins sûrs ; que l'hémorrhagie n'a lieu que parce que le virus scorbutique a corrodé le tissu vasculaire des poumons : ce qui conduit le plus souvent à la phtysie pulmonaire.

§. MCCCXXXI. Le flux hépatique est rarement curable : on emploie avec quelques succès la résine de gayac, & les extraits de fumeterre, de cochléaria, de cresson & de beccabunga, l'eau de goudron ; en un mot, tous les moyens propres à rendre du ton aux parties, & à corriger en même temps le vice scorbutique.

§ MCCCXXXII. On applique

# 340 CODE DE MÉDECINE

sur le côté des catapâmes émolliens résolutifs , & on fait boire aux malades de la tisane antiscorbutique tiède , le plus qu'il est possible , pour faire dissiper les points de côté.

§. MCCCXXXIII. Les remèdes contre les coliques violentes , sont les potions huileuses , les boissons copieuses & les lavemens émolliens. La dyssenterie se traite à peu près de la même manière que l'hémoptysie. Quant aux remèdes externes , on applique sur le bas-ventre des catapâmes émolliens , & on ordonne des lavemens de même espèce. La plupart des accidens du dernier degré sont mortels. Dans les syncopes , on peut ranimer les malades avec divers cordiaux , qui prolongent la vie de quelques jours , ou de quelques instans.

§. MCCCXXXIV. Les re-

remedes extérieurs ne sont pas sans efficacité dans le scorbut: on emploie avec succès plusieurs gargarismes détersifs & astringens, dans le cas des gencives ulcérées & saignantes, & dans celui où les dents vacillent, & se déchaussent. On les prépare avec le creffon, le cochléaria, les balauftes, & quelques gouttes d'esprit de cochléaria; & on s'en sert en trempant dans la liqueur un peu de charpie effilée, attachée au bout d'un petit morceau de bois, qu'on porte de temps à autre sur les parties malades. On emploie aussi le vin de gayac; on fait mâcher du creffon, de l'ozeille, &c. On applique sur les ulcères gangréneux, de l'eau-de-vie camphrée, la décoction de quinquina, &c. Je crois qu'il faut bien se garder de mettre sur les taches scorbutiques des remedes résolutifs, parce qu'il

ne faut point répercuter un sang qui paroît être dissout, & déjà virulent.

§. MCCCXXXV. L'affection scorbutique n'est autre chose qu'une disposition au scorbut, & qui conduit à cette maladie par degrés, lorsqu'on n'y apporte pas les soins convenables. *Eugalenus* prétend que le virus scorbutique existe dans la plupart des hommes, parce qu'en effet il a pris l'affection dont je viens de parler, pour le scorbut; & en ce cas il n'auroit pas tort: car il semble que le principe d'acrimonie reconnu comme la cause primitive du scorbut, est très-réandu, sur-tout parmi les gens du grand monde, & dans les grandes Villes.

§. MCCCXXXVI. Cette affection se reconnoît principalement aux gencives pâles, gonflées,

saignantes & douloureuses, aux mauvaises digestions, aux lassitudes spontanées, qui se rencontrent en même temps, avec un sentiment de chaleur mordicante.

§. MCCCXXXVII. Cette maladie est plus rare parmi les Soldats, que parmi les Officiers. Elle est causée par un principe d'acrimonie qui se forme par degrés dans la masse des humeurs, par les excès de la table, & par l'appauvrissement des liqueurs, que le mauvais régime, les vins & les liqueurs, les mets épicés, les plaisirs de l'amour, & les veilles font naître.

§. MCCCXXXVIII. Cette affection conduit au scorbut; elle se traite de la même manière, & avec les mêmes précautions que lui: ainsi je n'en parlerai pas davantage.



## ARTICLE IV.

*Du Mal vénérien.*

§. MCCCXXXIX. **P**RESQUE tous les Auteurs conviennent qu'avant l'an 1494, on ne connoissoit point le mal vénérien en Europe. On prétend que les Espagnols l'apportèrent des Isles *Antilles* dans leur Patrie, & qu'enfin les François la gagnèrent dans l'expédition de Charles VIII sur le Milanez. D'après ces époques, on pourroit conclure que cette maladie est du moins nouvelle pour l'Europe; mais la quantité d'Ouvrages, qui, non loin de là, parurent alors sur cette matiere, & le silence des Médecins avant ce temps, paroissent le confirmer d'une maniere

certaine. C'est en vain que quelques Ecrivains se sont efforcés de trouver dans les Anciens, des descriptions analogues aux symptômes de la vérole; on fait trop que ces Médecins étoient d'une exactitude scrupuleuse dans leurs moindres détails, & que s'ils eussent reconnu la maladie en question, ils nous en auroient laissé une tradition très-correcte. Quoi qu'il en soit, le mal vénérien a dû avoir une origine; a-t'il commencé dans les Isles Antilles? Comment a-t'il pu se former? C'est ce que nous ignorons; il n'y a qu'un fait positif, c'est que cette maladie paroît être comme endémique dans le Pays où les Européens l'ont attrappée.

§. MCCCXL. Le mal vénérien est une maladie d'un genre particulier, tant par la manière dont

## 346 CODE DE MÉDECINE

il se communique , que par sa nature & par ses symptômes. On peut le distinguer en maladie générale , & en maladie locale. La première se nomme proprement *vérole* , & l'autre prend le nom de maladie ou affection vénérienne. Dans l'une le virus est généralement répandu ; dans l'autre il n'affecte que certaines parties.

§. MCCCXLI. L'une & l'autre se communiquent , soit par le coït , soit par l'allaitement , soit par des baisers lascifs. Le premier moyen de contagion est le plus fréquent & le plus sûr ; le second est aussi très-facile ; mais le troisième est un peu douteux. La cause de l'une & l'autre affection , est un *virus* dit *vénérien* , qui s'introduit dans la masse des humeurs , & qui se fixe sur quelque partie , principalement sur les génitales. Quelle est la nature

de ce *virus* ? On ne la connoît pas. On verra dans la Section suivante ce qu'on peut en penser.

§. MCCCXLII. Je ne m'attacherai pas ici à prouver qu'on ne peut gagner ce mal que par l'un des trois moyens de contagion ci-dessus décrits. Il y a mille préjugés vulgaires à cet égard, qui ne doivent leur origine qu'à l'hypocrisie. Le Poète François (*Rousseau*) les a tous combattus par un seul exemple, dans une de ses Epigrammes.

§. MCCCXLIII. Cet Article est divisé en cinq Sections : dans la première, je traite de la vérole & de ses symptômes. Dans la seconde, je décris les différens moyens propres à combattre cette maladie. La méthode qui convient le mieux pour le traitement des Gens de Guerre, fait le sujet de la troisième. Les affections locales & les accidens les

348 CODE DE MÉDECINE

plus graves de la vérole, celui de la quatrième. Enfin, dans la cinquième, il est fait mention de la manière dont on peut se préserver de ces maladies, & j'y joins des remarques sur les prétendus préservatifs tant prônés aujourd'hui.

§. MCCCXLIV. Je ferai court dans mes détails, parce que je suppose la matière connue. Il n'est en effet aucune maladie qui ait autant exercé le génie des Auteurs. Il est vrai qu'elle mérite qu'on s'occupe particulièrement d'elle, par les ravages considérables qu'elle fait.



## SECTION PREMIERE.

*De la Vérole.*

§. MCCCXLV. <sup>V</sup>IL y a si peu de distance entre la plupart des maladies vénériennes locales & la vérole, qu'il est souvent difficile d'en fixer les limites. De-là tant de gens traités inutilement, parce qu'on les juge attaqués de la vérole, & tant d'autres palliés seulement, pour n'avoir pas subi le traitement convenable pour celle-ci, parce qu'on croit qu'ils n'ont qu'un vice local. Je vais tâcher de développer avec beaucoup d'exactitude les signes caractéristiques de l'une & de l'autre maladie.

§. MCCCXLVI. On doit distinguer la vérole en récente, en confirmée, & en invétérée. La pre-



miere, est celle qui est nouvelle, & quelquefois équivoque. La seconde, est celle qui réunit tous les signes de la maladie, sans qu'on puisse jamais s'y méprendre, & qui existe déjà depuis quelque temps. La troisième enfin, celle qui est ancienne. Celle-ci se subdivise en deux espèces; savoir, celle qui est curable, quoiqu'accompagnée d'accidens graves, & celle qui ne l'est pas.

§. MCCCXLVII. La vérole confirmée n'est pas difficile à reconnoître: lorsqu'après un commerce impur il survient aux parties génitales des petits ulcères appelés *chancres*, des *bubons* aux aînes, des *crêtes*, des *condilomes*, des *porreaux*, &c. soit à la marge de l'anus, soit au gland, (on doit voir que je ne dois point parler des parties génitales du sexe fé-

minin, ) des pustules qui sont d'un rouge livide, & ulcérées dans leur centre, ou encroûtées, sur toute l'habitude du corps; lorsqu'ensuite il vient des ulcères au nez, & au palais; des caries, des exostoses, des douleurs nocturnes, la vérole est très-confirmée, très-considérable: & les cinq derniers accidens en dénotent l'ancienneté.

§. MCCCXLVIII. Mais la réunion de tous ces symptômes n'est pas nécessaire pour caractériser la maladie, comme on le verra ci-après; & la vérole récente n'est souvent annoncée que par quelques-uns.

§. MCCCXLIX. Aux accidens ci-dessus, se joignent encore la gonorrhée, soit fluente, soit arrêtée, le phymosis, le paraphymosis, l'inflammation & la tumeur des testicules, qui quelquefois ne sont,

ainsi que plusieurs du Paragraphe MCCCXLVII, que des affections purement locales.

§. MCCCCL. Quel est donc le moyen de reconnoître précisément la vérole récente, & de la distinguer des affections locales, puisqu'il peut se rencontrer plusieurs des symptômes ci-dessus, sans que pour cela la vérole ait lieu ?

§. MCCCCLI. Lorsque les accidens ci-dessus décrits surviennent long-temps après le commerce impur, quelques legers qu'ils paroissent être, ils annoncent que la masse est généralement infectée. Un chancre qui paroît sur le gland, ou sur le prépuce, après un mois & plus de commerce, ou qui paroît être d'une nature maligne, annonce la vérole; mais quand il n'est pas malin, & qu'il survient presqu'immédiatement après le coït, il peut fort bien n'être

qu'un vice local. S'il se trouve joint à une gonorrhée très-virulente, il y a lieu de présumer, que la vérole a lieu, quand même il ne seroit pas d'une mauvaise nature.

§. MCCCLII. On doit regarder la gonorrhée arrêtée, dans le temps où l'écoulement est encore virulent, comme très-propre à causer la vérole. Mais lorsque les testicules se gonflent, & s'enflamment après cet accident, ou qu'il est suivi d'un ou de plusieurs bubons, on ne doit plus avoir de doute sur l'existence du vice général.

§. MCCCLIII. Les bubons aux aînes sont suspects; mais il est rare qu'ils ne soient pas accompagnés de quelqu'autre symptôme de la vérole. Il y a de ces bubons qui ne sont point vénériens: s'ils se trouvent joints à la gonorrhée, & que celle-ci ne soit pas très-viru-

354 CODE DE MÉDECINE

lente, on peut présumer la vérole.\* Mais si long-temps après un commerce impur bien constaté, ce bubon se trouve joint à quelqu'autre accident vénérien, quelque léger que soit celui-ci, la verole n'est plus douteuse.

§. MCCCLIV. Le phymosis & le paraphymosis, ne sont que des accidens des autres symptômes véroliques; mais les porreaux, les crêtes, &c. au fondement, ou sur la verge, sont des indices certains du vice général.

---

\* Je crois que le bubon seul peut plutôt désigner la vérole, que cet accident, accompagné de la gonorrhée. Car il est évident que dans le premier cas, le virus doit avoir passé dans la masse des liqueurs, avant d'affecter les glandes inguinales; dans le second au contraire la phlogose de la verge peut affecter sympathiquement les mêmes glandes.

§. MCCCCLV. Quant aux pustules, si elles sont telles que je les ai décrites au Paragraphe MCCCXLVII, elles annoncent sûrement l'existence de la vérole; mais il faut convenir que l'on peut se tromper sur l'apparence. Au reste, cependant elles ne surviennent jamais, qu'après plusieurs autres accidens.

§. MCCCCLVI. Les douleurs nocturnes, la carie des os, & les exostoses, qui ne se déclarent presque jamais qu'au bout d'un temps assez considérable, sont des signes non équivoques de la vérole, & on n'a pas besoin de voir d'autres accidens, pour porter ce jugement. Il n'est pas rare de voir ces trois symptômes survenir, sans qu'il y en ait eu aucun autre du mal vénérien.

§. MCCCCLVII. On prétend, & l'expérience le confirme, que le virus vénérien peut séjourner très-



## 356 CODE DE MÉDECINE

long-temps dans le corps, sans produire aucun accident. Souvent après un nombre d'années, on voit tout-à-coup paroître des symptômes violens, quoique ceux qui les éprouvent n'y aient point donné lieu depuis très-long-temps, & que même ils n'ayent jamais eu de maux vénériens, pas même la suspicion d'avoir habité avec des personnes mal saines; de sorte que la plupart ignorent la cause du mal qui leur arrive. Cependant le plus grand nombre de ceux en qui on voit ces accidens, ont eu des gonorrhées mal-traitées, des chancres guéris à la hâte, ou ils n'ont été que palliés dans la maladie qu'ils avoient eue plusieurs années avant que celle-ci se déclarât. Quelques-uns ont la masse infectée, sans avoir d'accidens; ils donnent du mal, quoiqu'ils paroissent n'en avoir aucun.

C'est ce que j'ai vu plusieurs fois.

§. MCCCLVIII. Cette maladie est héréditaire, & elle passe toujours des peres & meres infectés, aux enfans. Une nourrice vérolée communique sa maladie à l'enfant qu'elle allaite.

§. MCCCLIX. La vérole differe de l'éléphantiasis & de la lépre, en ce que celle-là attaque principalement les parties génitales, dès les commencemens, & que le sentiment du tact n'est point aboli dans les parties affectées, comme cela arrive dans les deux autres maladies.

§ MCCCLX. Jusqu'ici on n'a pu acquérir aucune connoissance certaine sur la nature du virus vénérien. Les Auteurs ont forgé sur ce sujet différens systêmes, qui n'ont produit aucun autre effet, que celui

d'augmenter l'incertitude. Le plus grand nombre le regarde comme un acide qui coagule la lymphe, parce qu'il attaque principalement les glandes lymphatiques. Mais cette raison n'est pas une preuve positive que le virus soit acide. Quoi qu'il en soit, il paroît qu'il n'attaque précisément aucune humeur en particulier, parce que, comme l'observe très-bien l'Auteur du Livre intitulé : *L'Art de se guérir soi-même des Maladies Vénériennes*, il résulteroit de l'altération de chacune de ces humeurs un changement plus considérable & plus prompt dans la santé de ceux qui sont attaqués du mal vénérien. On doit plutôt, à ce qu'il dit, regarder le fluide nerveux comme le plus propre à être affecté par ce virus, tant parce que ce fluide a plus d'affinité avec les miasmes

véroliques & autres , que parce que le virus se détruit souvent d'une maniere à ne pouvoir accorder les autres opinions avec la guérison. L'Ouvrage en question doit faire beaucoup d'honneur à son Auteur, tant par la maniere dont il a traité la matiere , que par le zèle qui la conduit. Ce n'est pas le seul essai par lequel il ait montré son amour pour le bien & le soulagement de l'humanité.

§. MCCCLXI. Le prognostic de cette maladie est rarement fâcheux : cependant lorsqu'elle est invétérée, elle conduit à la phthysie. On connoît heureusement le remede par lequel on peut la combattre , & il n'y a aujourd'hui que peu de véroles incurables. Il est vrai que , peut-être à force de multiplier les préparations du spécifique , & à

force de vouloir simplifier le traitement , on ne fait qu'effleurer la plupart de ces maladies. Mais ce qu'il y a de plus cruel , c'est la confiance du Public à cette foule de Charlatans , qui vantent leurs spécifiques , & qui ne font qu'aggraver la cause du mal.

§. MCCCLXII. Il me paroît qu'il seroit plus facile d'empêcher les progrès de cette maladie parmi les Gens de Guerre , que parmi les autres Citoyens ; parce qu'on pourroit faire visiter tous ceux qu'on soupçonne d'en être atteints. Mais en même temps l'indocilité & l'intempérance des Soldats rend leur cure tardive ; ils sont sujets à récidiver , & ceux qui ont éprouvé plusieurs fois la maladie & son traitement , finissent presque toujours par la cachexie & le marasme. J'ai indiqué  
dans

dans la première Partie de cet Ouvrage , le moyen le plus sûr pour les empêcher de récidiver.

---

## SECTION II.

*Des différentes méthodes curatives de la Vérole.*

§. MCCCCLXIII. <sup>V</sup>LORSQUE la vérole parut en Europe, ses ravages furent d'autant plus considérables , que non-seulement on n'en connoissoit pas le remède, mais que même on n'osoit déclarer qu'on en étoit attaqué , que lorsque ses progrès ôtoient déjà presque toute espérance de guérison. C'est ce qui fit qu'il y eut alors plusieurs accidens graves , qui n'arrivent plus aujourd'hui , parce qu'on s'y prend de bonne heure, pour arrêter les suites

*Part. V.*

Q



362 CODE DE MÉDECINE  
du mal, ou parce que, comme le  
dit le célèbre *Astruc*, la maladie a  
dégénéré.

§. MCCCLXIV. Les premières  
tentatives des Médecins consistèrent  
dans les dépurans, dans les éva-  
cuans, les bains, & quelques lini-  
mens détersifs; ensuite ils firent  
mettre les malades dans des fours  
pour les faire suer. Ils appliquèrent  
des cauterés. Quelques-uns dès les  
commencemens tenterent l'usage  
extérieur du mercure contre ce nou-  
veau Protée, \* parce qu'ils crurent  
trouver de l'analogie entre ses acci-  
dens & les maladies cutanées, pour  
lesquelles ce minéral étoit déjà

---

\* On regarde *Théodoric & Arnaud de Villeneuve*, comme les premiers qui s'en servirent, & *Jean Berenger de Carpi*, *Jean de Vigo*, comme les principaux promoteurs.

employé avec succès. \* Mais la maniere dont ils administrerent ce remede \*\* ne guériffoit pas, parce que la dose en étoit trop médiocre. Les Charlatans s'en emparerent, le donnerent à trop forte dose, & témérairement, à leur ordinaire; de-là peu de guérisons. Le marasme qui suivoit presque toujours le traitement, fit abandonner ce remede, & souleva même la plupart des Médecins, qui chercherent d'autres spécifiques.

§. MCCCLXV. On crut que la maladie étant venue des *Isles Antilles*, on pourroit y trouver son

---

\* C'est en Arabie qu'on s'en est servi extérieurement en maniere d'onguent, contre les pous, la gale & les dartres. Il étoit en usage du temps de *Rhazis*.

\* On l'employa en onguent, en emplâtre, en parfum & en lavage.

364 CODE DE MÉDECINE  
remède, & en effet, on en tira,  
vers l'an 1517, le *guayac*, qui eut  
quelque succès. Enfin, on apporta  
successivement plusieurs autres plan-  
tes, qui eurent leur vogue & leur  
réputation. De ce nombre furent  
la racine d'*esquine*, qui vint de la  
*Chine* en 1535; la *salépareille*, vers  
le même temps, du *Mexique*, &  
du *Pérou*; le *sassafras*, de la *Floride*,  
peu de temps après.

§. MCCCLXVI. On chercha  
ensuite à suppléer ces plantes exo-  
tiques, par celles de nos Contrées,  
& l'on mit en usage plusieurs espèces  
de bois sudorifiques, tels que celui  
d'ébène, de pin, de coudrier, de  
buis, &c. mais la maladie ne cessoit  
de faire des ravages, & si la plupart  
des remèdes ci-dessus pallioient ou  
guérissent la vérole, ils plon-  
geoient les malades dans un état  
d'éthysie qui les menoit au tombeau,

§. MCCCCLXVII. On tenta encore les différentes préparations mercurielles, qu'on faisoit prendre intérieurement, telles que le *précipité rouge*, \* les pillules mercurielles \*\*. Vinrent ensuite le mercure doux, la panacée mercurielle, l'oëtiops minéral, le mercure violet, le *précipité blanc*, &c.

§. MCCCCLXVIII. Enfin, un usage plus constant fixa les doses & l'administration, tant intérieure qu'extérieure du mercure. On abandonna presque toutes les méthodes, pour les frictions, auxquelles on fit précéder les tisanes sudorifiques & la panacée mercurielle, comme remèdes préparatoires. Les fumiga-

---

\* Le *précipité rouge* a été le premier employé par *André Mathiôle*, avant l'an 1535.

\*\* Les pillules de *Barberouffe*.

## 366 CODE DE MÉDECINE .

tions mercurielles , vantées par *Massa* & d'autres , furent remises en usage , mais regardées bientôt comme nuisibles ou insuffisantes.

§. MCCCLXIX. Malgré les succès plus marqués des frictions , l'épreuve en étoit dure ; beaucoup de malades périssoient pendant le traitement , parce que la salivation , & les autres évacuations , qu'elles caufoient , épuisoient les malades. On suivit longtemps cette maniere de traiter la vérole ; mais quantité d'exemples ayant démontré qu'on pouvoit la guérir sans qu'il y eût de salivation , & que même ceux qui n'en avoient point eue , s'en trouvoient mieux , on commença à ne plus croire que cette sorte d'évacuation fût la crise de la maladie ; on chercha même à l'empêcher ; ce qui fit naître la

méthode des frictions mercurielles  
par *extinction*.

§. MCCCLXX. Cette dernière façon de traiter la vérole a eu pendant plusieurs années la préférence, à juste titre, sur toutes les autres méthodes; & l'on peut dire qu'elle guérit presque toujours. On modere l'usage des frictions, de manière que lorsque le mercure porte à la bouche, on les cesse, ou que l'on purge les malades. Il y eut ensuite quelques Médecins qui mêlerent dans la pommade mercurielle une certaine quantité de *camphre*, qu'ils crurent propre à empêcher la salivation. Je ne prononcerai pas sur ce point, parce que l'expérience ne montre pas assez que cette résine produise cet effet.

§. MCCCLXXI. Cependant le traitement par *extinction* ayant



# 368 CODE DE MÉDECINE

paru encore trop long, trop pénible, & quelquefois nuisible ou insuffisant, on a cherché plusieurs autres moyens de guérir la vérole, la plupart tirés du mercure; de sorte qu'aujourd'hui, non-seulement cette méthode est peu usitée, mais on peut même dire qu'il y en a quelques-unes qui semblent devoir ou lui être préférées, ou du moins aller de pair avec elle.

§ MCCCLXXII. Au reste, parmi le grand nombre de celles qu'on nous vante, la plupart ne sont peut-être pas aussi sûres que celle de *l'extinction*. Mais il est du moins heureux qu'on en ait plusieurs à employer, afin que celle-là venant à être insuffisante, ou impraticable, (comme cela arrive quelquefois,) on puisse recourir aux autres.

§. MCCCLXXIII. Le point essentiel est de faire un choix sûr du remède , & qu'il soit administré par un homme habile. Car je croirois volontiers que toutes les préparations du mercure entre les mains d'un homme instruit, peuvent guérir plutôt ou plus tard , avec plus ou moins de gêne & d'inconvénient.

§. MCCCLXXIV. Parmi les moyens nouveaux , il en est cependant plusieurs qui doivent paroître d'autant plus suspects , qu'ils sont vantés , distribués & administrés par des Charlatans & par des ignorans , entre les mains desquels le meilleur spécifique deviendrait un poison. Les *Nicole* , *Agironi* , & autres de cette espèce , ont inondé le Royaume de leurs affiches , pour duper plus sûrement le Public , qui presque

toujours est leur victime. Mais ce Public veut être trompé, & les Charlatans feront toujours fortune chez le Peuple.

§. MCCCLXXV. Mais revenons à notre sujet : on peut réduire les différens traitemens de la vérole à ceux qui suivent ; savoir , au traitement intérieur & à l'extérieur. Le premier peut être subdivisé en végétal & en minéral.

§. MCCCLXXVI. J'ai suffisamment parlé du traitement par les frictions , fumigations , &c. Il varie dans presque tous le cas , selon la dose du mercure qu'on met dans la pommade , & selon le nombre des frictions , ou la dose de chacune. C'est aux gens de l'Art qui suivent l'une de ces méthodes , à modifier les uns & les autres , selon les circonstances.

§. MCCCLXXVII. Je vais maintenant me renfermer dans les détails du traitement intérieur. La cure végétale étoit entièrement abandonnée; quelques Empiriques, depuis un certain temps se sont vantés de l'avoir renouvelée. Est-il bien vrai que leur remède soit purement végétal? On a de la peine à le croire, lorsqu'on n'a que cette espèce de gens pour garands du fait. On ne fait que trop qu'ils ont des manœuvres par lesquelles ils en imposent même aux Chymistes qui font l'analyse de leurs médicaments.

§. MCCCLXXVIII. Il feroit à désirer sans doute qu'il se trouvât un spécifique de ce genre, qui guérît aussi sûrement que le mercure, & qui n'en eût pas les inconvéniens. Celui qui l'auroit découvert mériteroit à

juste titre, celui de bienfaiteur de l'humanité; mais existe-t'il un remède de cette nature? Cela peut être. Le connoît-on? Je ne le crois pas.

§. MCCCLXXIX. Un Médecin connu s'est depuis peu déclaré le fauteur, & l'administrateur du syrop d'un certain *Velnos*, Charlatan, & il assure que ce remède est purement végétal. Les essais chimiques qu'il en a fait faire, n'ont en effet découvert dans les bouteilles qui ont été soumises à l'analyse, aucun résultat de matière minérale. Mais comme je l'ai dit ci-dessus, celles qu'on emploie pour le traitement des malades ne contiennent-elles point de mercure? Le Sieur *Velnos* n'en impose-t'il pas lui-même à son coassocié? Pour moi, sur la parole du Médecin, je

suis disposé à croire le remede purement végétal; mais je n'ai aucune raison pour engager le Public à penser de même. Tout secret est suspect.

§. MCCCLXXX. Supposons donc le syrop de *Velnos* purement végétal; voyons si c'est un spécifique si merveilleux. Les expériences faites à l'Hôpital des Gardes-Françoises, déposent contre son efficacité si vantée. Quelles sont donc celles auxquelles il faut recourir, pour croire le syrop spécifique? Ce sont des épreuves particulieres; mais ne fait-on pas que les malades ignorent ce que contient le remede qu'on leur donne? Combien de moyens pour leur en faire accroire? Tiennent-ils un Journal de ce qu'ils ont éprouvé? N'ont-ils pas souvent de la complaisance pour celui qui les a traités.



§. MCCCLXXXI. Au reste ; le Médecin qui emploie ce syrop répond qu'il guérit en quinze jours au plus tard , la vérole la plus invétérée. Je le lui ai entendu dire. Sur quel fondement l'assure-t'il ? Sur une expérience d'une année tout au plus. Combien a-t'il d'exemples pour être sûr de son fait ? Dix mille sans doute.

§. MCCCLXXXII. Le traitement minéral ne consiste que dans l'usage intérieur des préparations mercurielles : *Hoffmann* avoit vanté l'antimoine ; le succès n'a pas répondu aux éloges. La *vinache* dans laquelle ce minéral entre , ne guérit pas la vérole , quoiqu'on l'ait célébrée pendant quelque temps. Depuis long-temps on n'emploie plus les précipités , parce qu'ils peuvent causer les accidens les plus graves , & que la cure par ce moyen est

lente, ou difficile, ou manquée. La panacée mercurielle n'est plus regardée que comme un remède préparatoire, qu'on emploie avant d'en venir aux frictions. Les pillules de *Belloste* ont eu leur vogue, & sont maintenant appréciées. On ne peut pas dire qu'elles soient insuffisantes pour guérir la vérole, mais pour qu'elles le fassent sûrement, il en faut une dose considérable, qui ne peut manquer de produire des accidens. Le sublimé corrosif, depuis quelque temps en usage pour le traitement de cette maladie, a ses partisans zélés, & ses ennemis. Je ferai bientôt voir ce qu'il faut en penser. Les dragées de *Keiser* ont fait un bruit étonnant; mais elles ont un peu tombé. Le syrop de *Bellet* aura peut-être un jour le dessus.

§. MCCCLXXXIII. Je ne prononcerai pas positivement sur les deux derniers remèdes ci-dessus, ( les dragées de *Keiser*, & le syrop de *Bellet*, ) quoique j'en aie suivi l'administration, avec le desir d'en voir le succès. Mon expérience ne peut balancer celle de beaucoup d'habile gens de l'Art qui les approuvent. Je dirai cependant, à l'égard des dragées, que soit que l'application n'ait pas été méthodique, soit par quelque autre raison que j'ignore, les malades dont j'ai suivi le traitement par cette méthode, pendant un an, dans un Hôpital Militaire, ont éprouvé presque tous de la salivation, des tranchées violentes, des cours de ventre considérables, des dysenteries; que plusieurs ont essuyé des convalescences très-longues, &

sont tombés dans des maladies chroniques , qu'enfin un grand nombre n'a été que pallié.

§. MCCCLXXXIV. Quant au sublimé corrosif autrefois administré par un Charlatan , & abandonné jusqu'à nos jours , parce qu'on le regardoit comme très-dangereux ; j'ai eu occasion de le voir employer , & de l'employer moi-même. Je puis en certifier toute l'efficacité , & le célèbre *Van-Svieten* qui le remis en vogue , est bien fait pour inspirer la confiance que ce remede mérite. La plupart des Médecins qui ont servi à l'Armée , dans la dernière Guerre , en attestent la bonté , & j'ai lu un Mémoire sur son usage , par M. *Bercher* , ancien Doyen de la Faculté de Paris , & premier Médecin des Armées , qui démontre la supériorité du traite-

tement par ce remède. Il seroit à désirer que ce Médecin publiât cet Ouvrage; car quoiqu'il y en ait plusieurs sur cette matière, qui soient très-bons, je ne crois pas qu'il y en ait aucun qui soit aussi satisfaisant.

§. MCCCLXXXV. C'est en vain qu'on a déclamé contre le sublimé corrosif; il y a tout lieu de croire que la passion a eu plus de part à ces déclamations, que l'intérêt du bien public. Le célèbre *Astruc*, après l'avoir combattu longtemps, a fini par avouer qu'il pouvoit être utile. On ne doit cependant pas cacher ici que ce remède doit être administré par des mains accoutumées à le doser & à s'en servir. Quelques mauvais succès dus à l'impéritie des gens qui l'ont employé, ne doivent point faire

tort au remede, à moins qu'on ne convienne qu'il faudroit bannir tout médicament de l'exercice de la Médecine, parce qu'il n'en est point, qui même entre les mains d'habiles gens, n'aient eu de mauvais succès.

§. MCCCLXXXVI. Un Chirurgien a publié il n'y a pas longtemps la guérison de la vérole par l'usage des lavemens, dans lesquels il entre sans doute quelque préparation de mercure. Il prouve ses succès par des attestations, dont plusieurs paroissent avoir beaucoup de poids. Mais d'un autre côté, on lui conteste la vérité de plusieurs de ses Certificats; de sorte qu'on ne sauroit gueres statuer sur l'efficacité de ce remede. Une plus longue expérience apprendra ce qu'il faut en penser.



380 CODE DE MÉDECINE

§. MCCCLXXXVII. Cette dernière manière de guérir la vérole est assez extraordinaire; mais enfin on ne peut nier la possibilité de la cure, puisqu'on guérit la fièvre intermittente avec des lavemens de quinquina. La différence de la solution d'un minéral, ou de la décoction d'une écorce, est-elle un argument contre la parité que je viens d'établir?

§. MCCCLXXXVIII. Il y a encore un remède plus nouveau, très-vanté par un Médecin, non-seulement pour guérir la vérole, mais aussi pour en préserver. Ce remède consiste dans une liqueur, ou eau dite antivénérienne, qui se donne en lavemens & en forme de tisane, & qu'on dit n'être autre chose qu'une solution de sublimé corrosif, singulièrement administré,

C'est un secret dont la bonté n'est pas tout-à-fait reconnue , malgré les Certificats imprimés dans une Brochure adressée à l'Auteur du remede. Je vois seulement, que sans se respecter , quelques membres des Corps les plus célèbres, n'ont pas honte de suivre les traces des Charlatans.

Vil intérêt , dieu secret , sans autels ;  
 Dont le reproche à l'homme est une insulte ;  
 Regneras-tu toujours sur des mortels,  
 Qu'on voit tout haut défavouer ton culte ?

(RICHARDET, Poëme, Chant V.)

§. MCCCLXXXIX. Ce que je viens de dire sur les différentes méthodes de traiter la vérole, suffit pour en donner une idée. Je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet , sans m'écarter de mon but. Je vais maintenant exposer quelle est la meilleure maniere de traiter les Gens de Guerre.

## SECTION III.

*De la méthode antivénérienne la plus  
convenable aux Gens de Guerre,*

§. MCCCXC. **L**A cure qui sera la plus courte, & la plus facile ; celle dont les suites seront les moins funestes , & qui même ne dérangera pas le service de la plupart des malades , sera certainement la plus convenable pour les Gens de Guerre : je crois qu'on a trouvé dans le sublimé corrosif le remède qui réunit tous ces avantages , & je puis assurer que dans le cours de cinq années de Guerre , pendant lesquelles, soit en Campagne, soit en Quartier d'hyver, j'ai traité les vénériens du Régiment auquel j'étois attaché, par le moyen

du sublimé corrosif, jamais il n'a causé d'accidens à mes malades, que la plupart ont été très-bien guéris par ce remède seul, & que tous, pendant le traitement, ou ont fait, ou du moins ont pu faire leur service, à l'exception de ceux qui ayant des bubons, ne pouvoient marcher, à cause de la douleur que ce symptôme vénérien cause presque toujours.

§. MCCCXCI. Je ne prétends pas cependant donner l'exclusion aux frictions mercurielles employées selon la méthode de l'extinction; j'en ai fait l'éloge plus haut, & je suis obligé de convenir que j'ai été obligé de l'employer dans quelques circonstances, où le sublimé n'avoit pas suffi; mais enfin, ce dernier remède, dans les véroles les plus terribles, m'a presque toujours réussi.

Je vais détailler avec ingénuité ce que j'en ai observé, sur plus de trois cens malades que j'ai traités à l'Armée, sans passer sous silence, les désavantages qui peuvent en résulter. Ensuite j'indiquerai la manière dont je le prépare, & celle dont il est convenable de l'employer.

§. MCCCXCII. 1°. Les premières doses de ce remède enlevoient comme par enchantement les douleurs & les accidens les plus pressans; tels que le phymosis, le paraphymosis, &c. 2°. Presque toujours il procuroit des sueurs pendant la nuit & vers le matin. 3°. Les malades avoient presque tous un appétit dévorant. 4°. Quelquefois ils éprouvoient le ptyalisme. 5°. D'autres avoient un flux de ventre léger. 6°. Il y en avoit quelques-uns qui avoient en même temps le ptyalisme,  
des

des sueurs & du flux de ventre. 7°. Les chancres se guérissent sans l'application d'aucun remède ; il suffisoit de les panser à sec. 8°. Au bout de vingt-cinq ou trente jours, la plupart des malades étoient parfaitement guéris. 9°. Ceux qui sortoient de l'Hôpital après ce traitement, avoient souvent plus d'embonpoint, que lorsqu'ils y étoient entrés. 10°. Ceux qu'on traitoit dans le Quartier, & qui faisoient leur Service, étoient guéris plus lentement, & la cure complète exigeoit quelquefois plus de deux mois. 11°. Quelques malades avoient des nausées, d'autres, des vomissemens assez fréquens. L'un & l'autre accidens cédoient en peu de temps à l'usage de quelques boissons mucilagineuses, prises à grande dose ; au lait & à la solution d'un alkali fixe,

*V. Part.*

*R.*



tel que l'eau de savon. 12°. Il y eut d'autres malades à qui je fis prendre le remède, sur la simple suspicion de la vérole; après les cinq ou six premières doses, ils eurent les signes les moins équivoques de cette maladie. Tel fut le cas d'un Maréchal-Ferrant, de la Compagnie de *Luppé*, au Régiment du Commissaire-Général, qui étant venu à l'Hôpital de Sens, où je traitois les malades de ce Régiment, ne se plaignit que d'un mal d'yeux, qui présentoit deux catactes naissantes; il n'avoit aucun signe vénérien. Sur le récit des maux antérieurs, je lui fis prendre le sublimé: en peu de temps il lui survint des pustules, & des crêtes à la marge de l'anus; sa vue s'éclaircit à mesure que le traitement avança, & il fut guéri en quarante jours, tant de son mal d'yeux, que de la vérole.

13°. Ceux qui étoient traités sous la tenté, & dans leurs chambres, pendant les temps froids, guériffoient difficilement, à moins qu'ils n'eussent soin de se tenir bien couverts, & d'éviter l'humidité.

14°. L'intempérance dans le manger, & l'abus des spiritueux, caufoient des accidens graves. 15°. Certains malades d'une constitution un peu foible, ressentoient, quelque temps après avoir pris une dose du remede, une pésanteur considérable à l'estomac. 16°. Quelques-uns, sans avoir des accidens très-graves, n'ont pu guérir, en prenant jusqu'à un gros de sublimé, pendant leur traitement; il est vrai que les crises du numero VI de ce Paragraphe, ne paroissoient alors que médiocres, & que quelquefois il n'y en avoit point eu du tout. 17°. Ces malades ont été

achevés par l'usage de trois ou quatre frictions; car quoiqu'ils ne fussent pas guéris par celui du sublimé, les accidens étoient aux trois-quarts dissipés; & je ne me déterminois à passer à l'autre méthode, que dans la crainte de forcer la dose du sublimé. 18°. Sur le grand nombre de ceux qui prirent le sublimé, il n'y en eut que cinq ou six qui eurent une salivation assez abondante; je crus devoir l'attribuer à une dose un peu forte du remède. 19°. Les gens secs ou bilieux exigeoient une préparation beaucoup plus longue; le remède leur caufoit de la chaleur, & quelquefois du dégoût. Ce furent ceux-là qui eurent sur-tout de la salivation, & en qui les crises furent difficiles.

§. MCCCXCIII. Ce grand nombre d'expériences faites avec

tant de succès, me détermina à donner la préférence au sublimé, d'autant plus qu'ayant eu occasion de suivre long-temps les frictions, dans les Hôpitaux Militaires, je vis clairement qu'elles avoient beaucoup plus d'inconvéniens, tant par rapport aux accidens, que par celui de la longueur du traitement.

§. MCCCXCIV. La facilité d'employer le sublimé dans toutes les occasions, me parut encore un titre favorable pour lui donner cette préférence, sur-tout à l'égard des Gens de Guerre de tous les étages, qui pendant la Guerre ont de la peine à se déterminer à quitter leur Service, pour aller s'enfermer dans un lieu propre pour leur traitement.

§. MCCCXCV. Depuis la Guerre j'ai continué de me servir de ce remède, & j'en ai toujours

vu le même succès. Plusieurs femmes attaquées de maladies nerveuses, celles même qui étoient enceintes, l'ont pris, sans qu'il leur soit arrivé le moindre événement fâcheux, & elles ont été parfaitement guéries.

§. MCCCXCVI. Il ne faut pas dissimuler ici que tous les sujets ne sont pas également propres à subir ce traitement. La préparation & le régime sont les conditions essentielles, pour qu'il ne produise pas d'accidens; & ils doivent varier selon le tempérament, la saison, & l'état de la maladie. Je vais décrire la manière dont j'ai fait prendre ce remède, & toutes les précautions qu'il exige, après avoir parlé de la préparation ou composition dont je me fers.

§. MCCCXCVII. Il paroît qu'il n'est pas essentiel pour la guérison, de faire dissoudre le subli-

mé dans l'esprit de grain. (C'est ainsi que l'ordonnoit *Van-Swieten*.) Plusieurs Médecins se sont écartés de la formule de cet Auteur, dans l'intention, ou de rendre le remède moins actif, ou de faire une solution plus exacte du sublimé. Voici la méthode que je suis, pour faire cette solution.

§. MCCCXCVIII. Je prends une pinte d'eau distillée de chardon bénit, de scabieuse, ou d'autre de cette espèce. L'eau pure filtrée plusieurs fois, peut suppléer celles-là. Je les fais passer à plusieurs reprises par un papier gris, pour les purger de nouveau de toutes les particules hétérogenes qu'elles pourroient encore contenir. Ensuite j'y fais fondre depuis quinze jusqu'à vingt grains de sublimé, & je filtre encore cette solution à travers un papier gris.



Par ce moyen je suis sûr de la division de ce sel dans la liqueur.

§. MCCCXCIX. Après avoir purgé une ou deux fois les malades avec des pillules mercurielles, je les prépare à l'usage du remède, les uns par des bains & par du lait, ou par d'amples boissons mucilagineuses; les autres seulement par des boissons. Quelques-uns ont besoin d'être saignés. J'insiste sur tous ces moyens, selon l'état où se trouvent les malades; & je ne commence le traitement avec le sublimé, que lorsque le pouls & toute l'habitude du corps, sont dans cet état de souplesse qui est nécessaire pour le succès.

§. MCCCC. Quand les malades sont à ce point, je les mets au lait & aux farineux, pour toute nourriture, & je leur administre le

remède de la maniere suivante.

§. MCCCCI. On fait bouillir une demi-once de racine de guimauve sèche, dans trois chopines d'eau réduites à une pinte; on passe la liqueur, & ensuite, après qu'on l'a faite refroidir, on y ajoute une once ou deux de sirop de coquelicot.

§. MCCCCII. Pendant les quatre premiers jours, on mêle avec cette décoction une cuillerée à bouche de la solution du sublimé, ci-dessus décrite, Parag. MCCCCI. Les malades boivent cette pinte de tisane dans la journée. Pendant les quatre jours suivans, on met dans cette décoction deux cuillerées de la solution. Enfin, tous les quatre jours on augmente la dose d'une cuillerée, jusqu'à la concurrence de huit, à laquelle il faut se tenir.

§. MCCCCIII. Deux piates de solution suffisent ordinairement pour une vérole confirmée , mais peu ancienne : il en faut jusqu'à quatre pour une vérole très-invétérée ; moins de la première dose ne fait que pallier la maladie , la seconde ne peut être augmentée sans risquer des accidens.

§. MCCCCIV. J'ai , en effet , observé deux ou trois fois , que lorsque la maladie n'étoit pas guérie après l'usage d'un gros de sublimé , il étoit non-seulement inutile de le continuer , mais que même les malades sentoient des picotemens , de la chaleur & de l'érythisme.

§. MCCCCV. Dans ce cas , comme dans ceux où les quatre bouteilles n'avoient pas opéré leur guérison , j'ai employé avec succès

quelques frictions mercurielles , auxquelles la maladie a cédé. Je me suis toujours servi de l'onguent double , & sept à huit frictions d'un gros chacune ont suffi.

§. MCCCCVI. Il faut remarquer que tous les sujets qui n'ont pas été guéris par l'usage d'un gros de sublimé , n'ont point eu les crises dont j'ai parlé ci-dessus , & que les frictions mercurielles les ont déterminées.

§. MCCCCVII. Quoique j'aie prescrit ci-dessus une méthode pour l'usage & la dose du sublimé , il y a pour beaucoup de sujets , quelques exceptions. On sent , en effet , que tous les malades n'ayant pas la même aptitude à recevoir l'impression de ce remède , ni le même tempérament , ni le même degré de mal , il peut arriver des acci-

396 CODE DE MÉDECINE  
dens qui obligent de suspendre ou  
de modifier la dose.

§. MCCCCVIII. Lorsque le  
vomissement, la diarrhée, la sali-  
vation arrivent, non-seulement il  
faut y remédier, mais il est encore  
essentiel de diminuer ou d'éloigner  
les doses du sublimé.

§. MCCCCIX. J'ai dit plus  
haut, Paragraphe MCCCXCIV.  
N°. II. comment on remédie aux  
accidens : la prudence du Médecin  
le guide pour les autres précautions.

§. MCCCCX. J'ai toujours  
fait prendre au moins deux pintes  
de liqueur, quoique souvent les ac-  
cidens vénériens n'eussent plus lieu,  
dès la première pinte achevée. Mais  
j'ai préféré cet excès de précaution,  
parce que j'ai vu que le plus grand  
nombre de ceux qui n'avoient pas  
pris la dose ci-dessus, n'étoient que

palliés. Il est même très-positif que ce n'est que parce qu'on s'en tenoit à la dose qui terminoit les accidens, que plusieurs gens ont regardé le sublimé plutôt comme palliatif, que comme curatif.

§. MCCCCXI. Cette méthode a sur les autres un avantage d'autant plus grand, que les malades en sortant de la cure, sont déjà dans l'embonpoint. On voit, en effet, que la plupart de ceux qui le prennent ont un appétit dévorant, qu'ils digèrent bien; & ce qu'il y a de mieux, que les gens qui ne supportent pas ordinairement l'usage du lait, n'en sentent aucun mal, en prenant le sublimé.

§. MCCCCXII. On a coutume de purger une fois ou deux les malades après le traitement, avec des pilules mercurielles; on leur prescrit pendant quelque temps un ré-



### 398 CODE DE MÉDECINE

gime farineux & adoucissant. Jamais je n'ai vu survenir aucun des accidens , que la plupart des ennemis de ce remède disent être tant à craindre.

§. MCCCCXIII. Je ne puis concevoir comment on a pu en imposer au public , au point de lui persuader que le sublimé se niche dans quelque coin , & que tôt ou tard il produit de grands ravages. Comment ce remède pourroit-il se ramasser dans une partie du corps , sans y produire sur le champ les accidens qu'il devoit produire par la suite , selon ce raisonnement ?

§. MCCCCXIV. Le seul inconvénient de son usage consiste , comme je l'ai déjà dit , dans la maniere de préparer les malades , dans celle de doser le remède , dans le régime qu'on doit faire suivre , & dans la quantité du

sublimé qu'on fait prendre. Qui-conque n'aura pas toutes les con-noissances nécessaires pour suivre méthodiquement les conditions dont j'ai parlé ci-dessus à cet égard, risquera, sans doute, de faire naître des accidens ; mais les gens de l'Art, à la tête des Hôpitaux, à qui cette cure est confiée, sont assez instruits pour ne pas tomber dans ces inconvéniens.

§. MCCCCXV. Cette manière de traiter la vérole, indépendamment des avantages ci-dessus, a encore celui d'être beaucoup moins dispendieuse que les autres, tant pour le prix du remède, que parce qu'on gagne beaucoup de journées d'Hôpitaux, en ce que le traitement est plus court. Si les vénériens étoient traités à leurs Corps, comme cela devoit être, ce seroit

400 CODE DE MÉDECINE

un profit immense pour le Roi, qui entretient à beaucoup de frais une grande quantité de lieux pour le traitement des maux vénériens.

§. MCCCCXVI. Après cet exposé, je crois avoir rempli l'objet que j'avois à démontrer ; savoir, que le traitement de la vérole par le sublimé corrosif, est le plus prompt, le plus sûr, & le plus facile pour les Gens de Guerre, qui, la plupart, peuvent continuer leur service, même en se faisant guérir.

§. MCCCCXVII. Ce remède n'est pas seulement utile contre la vérole ; beaucoup d'autres maux, presque toujours incurables par d'autres moyens, ont cédé à celui-ci. C'est ainsi que les dartres invétérées, même vénériennes, qui avoient résisté aux frictions, & aux dragées de Keiser, se sont guéries

par le sublimé. C'est ainsi que quelques gens attaqués de tumeurs scrofuleuses, qui avoient été manqués par plusieurs autres moyens, ont été entièrement guéris par l'usage de celui-ci, &c.

§. MCCCCXVIII. Tant de raisons pour donner la préférence au sublimé corrosif, non-seulement pour les Gens de Guerre, mais aussi pour les autres citoyens, ne m'obligent pas à blâmer les autres méthodes : & je crois m'être expliqué clairement à cet égard.

§. MCCCCXIX. Je m'attends cependant à des objections, non de la part des Médecins & Chirurgiens militaires éclairés, mais de celle de plusieurs gens, dont la méthode soit cachée, soit connue, fait toute la ressource & la fortune. J'y répondrai.

§. MCCCCXX. Je puis d'a-

vance assurer que j'ai les noms de la plupart de ceux que j'ai traités , que j'en ai suivi un grand nombre pendant quelques années après leur traitement , & qu'aucun n'a paru avoir des suites fâcheuses de ce remède. Ont-ils eu des récidives ? Je puis aussi assurer que la plupart n'en ont eu aucune. Quelques-uns ont eu la vérole depuis , & parmi ceux-là , il en est qui ont avoué l'avoir méritée : d'autres ont dit qu'ils ne s'étoient pas mis dans le cas ; mais le témoignage de ces derniers est bien suspect. On sait que le Soldat est fort aisé de trouver une raison pour éviter le reproche de s'être exposé de nouveau à cette maladie.



## SECTION IV.

*Des affections vénériennes locales, & des accidens les plus graves de la Vérole.*

§. MCCCCXXI. J'AI déjà fait voir dans la premiere Section, qu'il y a des affections vénériennes qui sont locales, ou qui n'attaquent que certaines parties du corps, & entr'autres, les génitales. Telle est le plus souvent la gonorrhée virulente, quelquefois le bubon & le chancre; mais ces affections sont, comme je l'ai démontré, souvent d'une nature à prouver que l'effet du virus ne se borne pas aux parties qui paroissent malades; alors ils sont symptômes de la vérole, ou décisifs, ou concomitans. Il y a aussi d'autres accidens qui caractérisent essentiellement cette maladie, & qui même en manifestent l'ancienneté & l'in-



tensité. Tels sont, pour le premier cas, les porreaux, les crêtes, & autres excroissances vénériennes ; & pour le second, les douleurs nocturnes, l'exostose, & la carie. Je vais décrire chacun de ces accidens, en les rangeant par ordre à leur véritable place, & en détaillant la cure qui leur appartient.

---

## N°. I.

*De la Gonorrhée virulente.*

§. MCCCCXXII. <sup>¶</sup> JE ne dirai qu'un mot sur cette maladie, que tous les gens de l'Art connoissent suffisamment, & qu'ils regardent avec raison comme une affection difficile à guérir parfaitement, quoique la plupart des empiriques n'en fassent aucun cas.

§. MCCCCXXIII. Elle commence ordinairement trois ou qua-

tre jours après un commerce impur ; il se forme dans le canal de l'urethre une légère phlogose , qui est bientôt suivie d'un chatouillement importun ; peu après il sort une matiere puriforme en petite quantité, mais tenue & d'une couleur verdâtre ; la dysurie se met de la partie , l'écoulement augmente de plus en plus , & devient quelquefois très - considérable & presque continuel ; un sentiment de chaleur, d'âcreté & de cuisson , accompagne cet écoulement , & la douleur s'étend quelquefois jusqu'au fondement ; souvent il y a de la fièvre & de la douleur aux aînés. D'autres fois la verge se recourbe , & ont sent une espèce de corde en - dessous de cette partie ; c'est ce qu'on appelle *chaudepisse cordée*. En général l'érection est très-douloureuse , & dans la cordée , il arrive fréquemment de

l'hémorrhagie : après laquelle la verge cesse d'être courbée , ce qui fait dire que la corde est rompue. Le gland est gonflé , & l'extrémité de l'urethre est rouge & enflammée. Quelquefois l'âcreté de la matière produit ce qu'on appelle *phymosis* ou rétrécissement du prépuce , qui ne découvre plus le gland ; d'autrefois le *paraphymosis* survient , parce que le gonflement du gland empêche le prépuce de le recouvrir. L'un & l'autre accident sont aussi l'effet des chancres & des porreaux.

§. M C C C C X X I V. Quand l'écoulement s'arrête , par quelque cause que ce soit , l'inflammation gagne les testicules , qui deviennent gros & douloureux , c'est ce qu'on appelle *chaudepisse tombée dans les bourses* ; alors la vérole ne tarde pas à se déclarer , à moins que l'écoulement ne revienne dans les vingt-

quatre heures, au plus tard. Lorsque la gonorrhée n'est qu'un symptôme de celle-ci, elle est ordinairement plus violente, & l'inflammation des testicules survient plus facilement.

§. MCCCCXXV. Lorsque la maladie est simplement locale ou topique, & que la violence des symptômes n'est pas considérable; par le moyen des secours usités, en peu de jours la dysurie diminue, l'écoulement puriforme devient jaune & épais, l'érection moins douloureuse, la fièvre cesse, & enfin, la matière s'éclaircit de jour en jour, & finit par être blanchâtre, épaisse, spermatique, filamenteuse, ce qui annonce la guérison de l'ulcère; mais souvent l'écoulement est extrêmement difficile à arrêter.

§. MCCCCXXVI. Le siège de cette maladie est dans les glandes prostates, quelquefois dans les vési-

cules séminaires, & souvent tout le canal de l'urethre & le gland sont en même temps enflammés & ulcérés.

§. MCCCCXXVII. Les causes de cette affection vénérienne ne sont pas équivoques: le virus vérolique se fixe sur les parties ci-dessus, & y cause les accidens dont j'ai parlé. Il y a certains écoulemens qu'on confond avec la gonorrhée virulente, & qui cependant ne sont point causés par le virus vérolique; telle est la chaudepisse qui vient à la suite des excès de la boisson de la biere, ou lorsqu'on a bu quelques coups de cette liqueur, à laquelle on n'est pas accoutumé; tel est le relâchement des tuyaux spermaticques, & des glandes de *Cowper*, par lequel on rend continuellement par l'urethre une matiere plus ou moins épaisse & blanchâtre, en plus grande

grande ou en moindre quantité. Mais dans l'un & l'autre cas, les accidens qui précèdent & accompagnent la gonorrhée virulente, n'ont point lieu, à la dysurie près, qui caractérise la première espèce de chaudepisse.

§. MCCCCXXVIII. J'ai vu plusieurs personnes avoir des écoulemens jaunes & verdâtres, avec toutes les douleurs de la gonorrhée, sans cependant avoir habité depuis très-long-temps avec qui que ce fût. J'en ai même vu à qui cet accident revenoit de temps à autres, après avoir duré le même temps que dure ordinairement la gonorrhée virulente, quoique ne s'étant pas mis dans le cas d'attrapper celle-ci depuis fort long-temps. Mais tous ces malades avoient eu autrefois la gonorrhée virulente, & il y



a apparence que le vice n'avoit pas été détruit radicalement. Les personnes qui sont dans ce cas ont la vérole, & il faut les traiter en conséquence.

§. MCCCCXXIX. La gonorrhée est, comme je l'ai déjà dit, locale ou topique, ou bien elle est le symptôme concomitant de la vérole. Dans le premier cas, elle suit la marche désignée au Paragraphe MCCCCXXVI, & elle ne peut causer la vérole, qu'autant que le traitement sera peu méthodique, & qu'on arrêtera l'écoulement trop précipitamment. Dans le second cas, où elle paroît d'abord après le coït, elle est jointe à d'autres accidens; tels que des chancres, des porreaux, &c. où elle vient long-temps, plusieurs mois même après le commerce qu'on a eu avec

une personne gâtée, ou enfin elle survient après les chancres, les porreaux, &c.

§. MCCCCXXX. Le traitement de cette maladie, soit locale, soit dépendante du vice général, exige plus ou moins de précautions. Les violentes douleurs, & tous les symptômes de l'inflammation, ne cèdent promptement qu'à la saignée & aux antiphlogistiques; on est quelquefois obligé de réitérer plusieurs fois la phlébotomie: sans ce secours on risqueroit que l'écoulement s'arrêtât, & que l'inflammation gagnât les testicules, ce qui est souvent dangereux. Les meilleurs antiphlogistiques dans ce cas, sont les boissons tempérantes, délayantes & nitrées, qu'il ne faut pas ménager; les demi-bains sont aussi très-utiles;

§. MCCCCXXI. Dans la maladie locale ou topique, quand les premiers accidens ont cessé, on fait prendre aux malades des pillules mercurielles, telles que celles de *Belloste*, ou celles du *Codex* de Paris, de deux jours l'un, ou tous les jours, selon l'exigence des cas. Lorsque l'écoulement n'est plus douloureux, & qu'il commence à blanchir, on ordonne quelques boissons astringentes, telles que l'eau de plantain, de bistorte, &c. dans lesquelles on met quelques gouttes d'eau de *Rabel*; les injections avec du vin rouge, avec la décoction de roses de *Provins*, &c. sont permises, lorsqu'il n'y a plus d'éréthisme, ni de douloureux, & que l'écoulement est filamenteux. Il faut pourtant convenir que rien n'est souvent plus difficile que d'arrêter ces sortes d'écoulemens, à la fin d'une gonorrhée;

les secours les mieux indiqués n'ont quelquefois aucun effet, & les malades, quoique n'ayant plus de virus, dépérissent journellement, par ce flux continuel. Quelques-uns, plus heureux, parce qu'ils sont mieux constitués, le voyent cesser, après avoir abandonné tous les remèdes, au moment où ils s'y attendent le moins.

§. MCCCCXXXII. Quelques Praticiens se permettent même dans le fort de la maladie, des injections faites avec des liqueurs adoucissantes; j'en connois qui ne craignant point la répercution qu'on attribue communément à l'eau vé géto-minérale, s'en servent pendant tout le cours de la maladie. Ce dernier moyen me paroît un peu suspect; l'autre est très-innocent, & il peut avoir d'heureux succès.

414 CODE DE MÉDECINE

§. MCCCCXXXIII. On emploie aussi divers astringens en opiat, en bol & en pillules ; mais je préfère ceux dont j'ai fait mention au Paragraphe MCCCCXXIX. La thérébenthine, tant prônée pour provoquer les urines, ne paroît pas supérieure aux remedes tempérans, tels que la tisane faite avec la racine de fraizier, avec celle de nymphaea & le nitre.

§. MCCCCXXXIV. Pour rendre le traitement plus facile, voici quels sont les remedes que j'emploie : je saigne plus ou moins mes malades, selon le besoin ; il y a plusieurs cas où il est inutile de le faire. Ensuite je les mets à l'usage de l'émulsion suivante.

R. Amandes douces. N. XXX.

Pignon doux. N. XX.

Quatre semences froides majeures, une once,

MILITAIRE. 415

Semence de pavot blanc,  
demi-once.

Nitre purifié, une once.

Sucre fin, une demi-livre.

Pilez & melez le tout ensemble ;  
ajoutez-y syrop de nymphaea, quatre  
onces, pour faire une masse molle,  
qu'il faut conserver dans un pot de  
fayence.

Les malades font dissoudre un  
gros de cette masse dans huit onces  
d'eau, qui font deux gobelets d'é-  
mulsion à prendre d'heure en  
heure.

§. MCCCCXXXV. Quand  
l'inflammation a cessé, je mets en  
usage les pillules mercurielles, que  
je dose de maniere qu'elles pur-  
geotent seulement, & j'attends que  
la qualité de l'écoulement soit  
bénigne pour employer les astrin-  
gens dont j'ai parlé au Paragraphe



416 CODE DE MÉDECINE

MCCCCXXXII. Je me sers aussi des baumes de Copahu & du Pérou, quoique je n'aie pas en ces remèdes toute la confiance qu'on y a ordinairement.

§. MCCCCXXXVI. Vers le milieu du traitement, je fais donner à mes malades trois ou quatre frictions faites avec l'onguent mercuriel double, en les éloignant plus ou moins, selon l'effet qu'elles produisent, & selon l'état de la maladie.

§. MCCCCXXXVII. Lorsque le phymosis ou le paraphymosis se joignent à la gonorrhée, je fais baigner la verge dans des décoctions émollientes, & je la fais ensuite envelopper avec des cataplasmes émolliens. Si ces accidens résistent, je n'hésite pas à en venir à l'opération.

§. MCCCCXXXVIII. Quand

l'inflammation de testicules survient, il faut se hâter de la faire dissiper, parce que comme je l'ai dit au Paragraphe MCCCCXXI, bientôt la vérole succède, sans compter les autres terminaisons de l'inflammation qui sont toutes dangereuses. La suppuration dans cette partie y laisse un ulcère incurable, on fait combien le squirre du testicule est nuisible. La gangrène oblige de faire une opération toujours périlleuse.

§. MCCCCXXXIX. Dans ce cas d'inflammation, on saigne plus ou moins; on applique sur la partie des catapâmes émolliens résolutifs, on fait boire aux malades une grande quantité de boissons tempérantes & nitrées, on les fait baigner, & on leur applique un suspensoir. Je suis loin d'approuver un catapême de terre cymmolée, qui est

418 CODE DE MÉDECINE

un répercussif violent, il s'ensuit fréquemment une tumeur squirreuse, & le malade n'en a pas moins la vérole.

§. MCCCCXL. Lorsque l'écoulement revient promptement, & que la tumeur des testicules diminue, on continue les cataplasmes, qu'on rend de plus en plus résolutifs. Je me suis servi avec succès alors d'un emplâtre fait avec partie égale d'emplâtre de mucilage, de cumin, & de melilot, dont on enveloppe toute la tumeur.

§. MCCCCXLI. Si l'écoulement ne revient pas, & que la tumeur s'endurcisse, la vérole succède, & le testicule reste squirreux : c'est la terminaison la plus ordinaire.

§. MCCCCXLII. Il n'est pas rare qu'il reste dans le canal de l'uretre des nodosités, qu'on appelle des carnosités ; cet accident survient

principalement à ceux qui ont employé des injections trop fortes. On fait fondre ces callosités par l'introduction des bougies faites avec un onguent émollient résolutif. Il y en a de plusieurs espèces, très-con-  
nues, entr'autres celles de *Daran & d'André*.

§. MCCCCXLIII. Lorsque la gonorrhée survient à la vérole, ou qu'elle n'en est qu'un symptôme, les antiphlogistiques ne sont pas aussi indiqués, que pour la précédente. Cependant leur usage doit être relatif à l'état de l'inflammation & de la douleur.

§. MCCCCXLIV. C'est en vain qu'on s'efforceroit de guérir cette gonorrhée, avant que la maladie principale le fût ; souvent même, la vérole étant détruite, l'écoulement continue. Il faut alors avoir recours aux astringens indi-

420 CODE DE MÉDECINE  
qués ci - dessus au Paragraphe  
MCCCCXXXII.

§. MCCCCXLV. J'ai vu quelques Soldats se guerir de la gonorrhée virulente, par l'usage d'une pomme de coloquinte prise en une ou deux fois. On conçoit facilement le danger de ce remede; cependant aucun de ceux qui l'avoient pris, n'a eu des accidens fâcheux. Dans le moment ils ont éprouvé des coliques violentes, des vomissemens considérables, & un grand flux de ventre. Après cette guérison subite, est-il resté dans les liqueurs une portion du virus? Je le crois.

§. MCCCCXLVI. C'est assez avoir parlé de la gonorrhée, que je ne dois traiter ici qu'en abrégé; ceux qui voudront de plus grands détails, pourront consulter l'Ouvrage immortel du célèbre *Astruc*.

N<sup>o</sup>. I I.*Du Bubon vénérien.*

§. MCCCCXLVII. <sup>U</sup>ES tumeurs vénériennes connues sous le nom de *bubons* vénériens, surviennent communément au plis de l'aîne, & elles ne sont autre chose qu'un engorgement des glandes lymphatiques, qui se réunissent en assez grand nombre en cet endroit. Elles acquièrent un volume considérable, & se terminent par un abcès qui vient à suppuration. Leur terminaison par résolution, & par induration, est beaucoup plus rare.

§. MCCCCXLVIII. Cette maladie est, comme la gonorrhée, ou seulement topique, ou le symptôme concomitant & consécutif de la



422 CODE DE MÉDECINE  
vérole. On reconnoît qu'elle est  
dans le premier cas, lorsqu'il n'y a  
point d'autre accident vénérien, &  
que le bubon survient promptement  
après le commerce avec une per-  
sonne infectée du virus; il est ce-  
pendant vrai, quoique rare, que la  
gonorrhée peut se joindre au bubon,  
sans que le vice soit général. Voyez  
le Paragraphe MCCCLVII.

§. MCCCCXLIX. Dans le  
cas de la maladie locale, on appli-  
que sur la partie malade quelques  
emplâtres ou catapâmes maturatifs,  
& ensuite on ouvre l'abcès. Les  
Chirurgiens connoissent le point de  
maturité nécessaire pour cette ou-  
verture, & la méthode la plus con-  
venable pour les conduire à une  
bonne cicatrice.

§. MCCCCCL. Si ces ulcères  
se guérissent facilement, si les

chairs en sont belles , on juge encore plus sûrement que la maladie est locale. En ce cas la conduite intérieure se réduit à faire prendre aux malades des pillules mercurielles , comme au Paragraphe MCCCCXXXI , & à faire quelques frictions avec l'onguent double , ainsi que je l'ai dit au Paragraphe MCCCCXXXVI.

Dans le second cas , c'est-à-dire , lorsque le bubon fait nombre parmi les accidens qui caractérisent la vérole , il survient long-temps après le coït , & il est accompagné d'autres symptômes non-équivoques du mal vénérien. Les chairs du bubon ouvert sont en outre blafardes , il a des bords calleux , & il est difficile à guérir. On n'a pas alors d'autre parti à prendre , que celui d'administrer le spécifique , & il faut se

424 CODE DE MÉDECINE  
conduire pour le traitement externe,  
comme ci-dessus.

§. MCCCCLI. Quelques Gué-  
risseurs laissent ces bubons, autre-  
ment dits *poulains*, s'ouvrir eux-  
mêmes ; mais c'est une mauvaise  
méthode, & contraire aux vrais  
principes de la Chirurgie. Il en est  
qui prétendent qu'on doit réper-  
cuter s'il se peut la tumeur, puis-  
qu'on emploie le remède propre à  
détruire le vice général. Mais s'il  
n'y a pas à craindre que le virus  
prenne alors un plus grand degré  
d'intensité, du moins est-il à re-  
douter qu'une portion des humeurs  
lymphatiques rentrées dans la masse  
du sang, après une stagnation lon-  
gue, n'y porte le trouble, & ne pro-  
duise une maladie différente de la  
vérole.

§. MCCCCLII. Les faits vien-

tiennent à l'appui pour la condamnation de ces deux pratiques. Les poulains; qui s'ouvrent d'eux-mêmes, sont non-seulement difficiles à guérir; mais ils forment des clapiers & des fistules. Ceux en qui on répercute ces tumeurs sont ordinairement beaucoup plus malades, & plus long-temps à guérir.

---

## N°. I I I.

*Des Chancres vénériens.*

§. MCCCCLIII. **L**ES chancres sont de petits boutons qui s'ulcerent en peu de temps, & qui se placent ordinairement autour du gland, à la racine du frin, sur le prépuce, & sur le corps même de la verge. Il laissent échapper une humeur tenue, plus ou moins âcre,

426 CODE DE MÉDECINE

& ils se creusent insensiblement, en laissant des bords durs & calleux.

§. MCCCCLIV. Ces ulcères sont ou benins, ou topiques, ou les signes de la vérole. Les benins sont ceux dont l'humeur n'est pas très-âcre, qui se cavent peu, & dont les bords ne sont ni aussi élevés, ni aussi calleux que ceux du malin. L'humeur de celui-ci est très-âcre, il se creuse profondément, & fait des progrès rapides; il est souvent très-large, & toujours un signe de la vérole.

§. MCCCCLV. Le chancre topique est un ulcère local, l'autre dépend d'un vice général. Le premier est toujours benin; il survient immédiatement après le coït, c'est-à-dire, dans l'espace de sept à huit jours, & il se guérit assez facilement. Le chancre, qui est un signe

Ou un symptôme concomitant de la vérole, n'est pas toujours malin; mais il est plus difficile à détruire que l'autre, & le plus souvent, lorsqu'on est parvenu à le cicatrifer, il en revient à d'autres places. Ce signe est rarement le seul qui constate la vérole; mais s'il survient plusieurs mois après qu'on a habité avec une personne viciée, il suffit seul, pour caractériser cette maladie.

§. MCCCCLVI. Le chancre topique se traite par des remèdes externes, & par des internes. Les premiers sont la pierre infernale, ou de vitriol, qu'il faut appliquer sur l'ulcère; on y met souvent du précipité rouge. Ces caustiques détruisent les callosités, & font du chancre une playe simple, sur laquelle on met un plumaceau chargé



428 CODE DE MÉDECINE

de suppuratif. C'est ainsi qu'on amène cet ulcère à cicatrice. Les remèdes internes consistent dans le traitement indiqué ci-dessus pour le bubon vénérien topique. Voyez le Paragraphe MCCCCL.

§. MCCCCLVII. Le chancre malin exige le même traitement extérieur ; mais il faut nécessairement en venir à l'usage du spécifique, qui seul est capable de le détruire. J'ai même vu qu'il suffisoit d'appliquer la pierre infernale sur les callosités, & un plumaceau sec par dessus, lorsqu'on employoit le sublimé corrosif, qui arrête en très-peu de temps les progrès de cette maladie.

§. MCCCCLVIII. Plusieurs personnes attaquées de chancres vénériens les font passer avec le caustique, & ils se croient en sûreté,

parce qu'il ne leur survient aucun accident. Mais à moins que le mal ne soit local , ce qui se distingue de la maniere dont je l'ai détaillé ci-dessus , tôt ou tard la vérole succède , & elle est d'autant plus violente , que le mal a couvé plus longtemps.

---

## N°. I V.

*Des Porreaux , Crêtes, Fics, Condilomes ;  
Rhagades ; &c.*

§. MCCCCLIX. CES différens maux vénériens tirent leurs noms de leur figure : ils surviennent à l'anüs , & à la verge , & sont des signes non équivoques de la vérole.

§. MCCCCLX. Ils exigent le traitement complet indiqué dans la troisième Section , & on coupe

430 CODE DE MÉDECINE

avec le bistouri la plupart des excroissances, ensuite on y applique le caustique, comme ci-dessus. Voyez le Paragraphe MCCCCLVI. Il faut observer cependant qu'il n'en est pas de ces excroissances, comme des chancres; il faut empêcher les progrès rapides de ceux-ci; mais les autres seroient en vain coupés au commencement du traitement, ils renaîtroient promptement; il n'y a que la *rhagade*, qui est une espèce de fissure suppurante, qui doit être pansée & brûlée dès les premiers jours qu'on s'en apperçoit, parce qu'elle est dans le cas du chancre.



## N°. V.

*Des Pustules & Tubercules vénériens ,  
& des Douleurs nocturnes.*

§. MCCCCLXI. **L**es pustules & tubercules vénériens , sont , comme je l'ai dit dans la premiere Section, Paragraphe MCCCL, des boutons qui surviennent sur toute l'habitude du corps , qui sont d'un rouge livide , & qui s'ulcerent dans leur centre , ou qui le plus souvent s'encroûtent.

§. MCCCCLXII. On les distingue aisément des boutons du visage , en ce que ceux-ci n'occupent que le visage , & aboutissent à une pointe qui suppure , au lieu que les autres attaquent toutes les parties du corps , sont durs , calleux , &

432 CODE DE MÉDECINE

secs. Ils diffèrent des autres vices de la peau, par leur nombre, & par leur siège dans les endroits garnis de poils.

§. MCCCCLXIII. Souvent il y en a un grand nombre en forme de demi-cercle sur le front, ce qui leur fait donner le nom de *chapelet*.

§. MCCCCLXIV. Ces tubercules & ces pustules sont des signes évidens de la vérole, pour peu qu'il s'y joigne un autre symptôme vénérien, ou que le malade ait la certitude d'avoir habité avec une personne mal saine, ou enfin d'avoir été mal guéri de quelques maux vénériens; d'ailleurs toujours ils résistent à tous les remèdes, & il n'y a que le traitement général qui les puisse faire disparaître.

§. MCCCCLXV. Quant aux douleurs

douleurs nocturnes, elles attaquent,  
 1°. les membranes & les muscles;  
 2°. les jointures; 3°. les os. Dans  
 le premier cas, elles ressemblent au  
 rhumatisme; dans le second, à la  
 goutte. Si l'une & l'autre douleur  
 se joignent, elles ressemblent au  
 rhumatisme gouteux. Dans le troi-  
 sième cas, elles se nomment *osteo-*  
*copes*, & sont plus particulieres à la  
 vérole.

§. MCCCCLXVI. Quand les  
 douleurs du N°. I & II ne sont  
 point accompagnées d'autres symp-  
 tômes vénériens, on ne peut juger  
 qu'elles sont celui de la vérole; mais  
 pour peu qu'il y en ait quelques  
 autres, non-seulement le cas n'est  
 pas douteux, mais le vice doit être  
 présumé très-considérable.

§. MCCCCLXVII. Dans le troi-

V. Part.

T.



434 CODE DE MÉDECINE

sième cas , la douleur pourroit être confondue avec quelques autres maladies des os , s'il n'y avoit pas quelques signes évidens de la vérole ; mais ceux-ci se rencontrent toujours avec celle-là. Ces douleurs vénériennes ne peuvent céder qu'au traitement général , & souvent elles laissent des suites fâcheuses , quoique le fond de la maladie ait été bien guéri.

---

N°. V I.

*De l'Exostose vénérienne.*

§. MCCCCLXVIII. **O**N donne le nom d'exostose à une protubérance contre nature , qui se forme dans les différentes parties des os ; comme à ceux des extrémités , au sternum , au crâne , &c. Elle ne cause pas ordinai-

rement de douleurs dans les commencemens, & elle ne survient que lorsque la vérole est confirmée, ou même invétérée.

§. MCCCCLXIX. L'exostose peut survenir sans que la vérole ait lieu : c'est ainsi qu'après un coup ou une chute violente, l'os devient malade, & se gonfle. Mais ces cas sont rares : d'ailleurs, quand l'exostose a lieu dans les maux vénériens, elle est accompagnée, précédée, ou suivie d'autres accidens, qui ne laissent aucun soupçon sur la nature de la maladie. Ce symptôme est celui de la vérole considérable, & de l'invétérée, comme je l'ai dit au Paragraphe précédent.

§. MCCCCLXX. Il y a des exostoses qui sont suivies de suppuration & de carie. La rougeur de la tumeur, les douleurs profondes

# 436 CODE DE MÉDECINE

& atroces, annoncent ces terminaisons. La mollesse de la tumeur est le signe de suppuration. La peau se creve en peu de temps, & il se forme un ulcere, au fond duquel on apperçoit l'os carié.

§. MCCCCLXXI. On attaque ce vice vénérien par le traitement général, & la tumeur non abscessée par les résolutifs les plus puissans. On emploie souvent, avec succès, les emplâtres *diabotanium* & de *eiguë*, mais sur-tout celui de *vigo cum mercurio* : les douches ont quelquefois un bon effet; une plaque faite avec le mercure crud & le plomb, qu'on applique sur la tumeur, & qu'on y laisse pendant quelque temps, peut aussi contribuer à la résolution. Mais quelquefois tous ces remèdes sont vains, & la tumeur s'abscessé, quoique le vice primordial

soit attaqué. Il arrive aussi très-souvent que la vérole se guérisse parfaitement, sans que l'exostose se détruise; mais alors, non-seulement elle n'est pas douloureuse, mais elle ne fait aucun progrès.

---

## N°. VII.

*De la Carie vénérienne.*

§. MCCCCLXXII. <sup>U</sup>LA carie est souvent la suite des exostoses, comme je viens de le dire au Paragraphe MCCCCLXVIII; mais le plus souvent elle attaque l'os, sans que celles-ci existent. C'est ainsi que les os du palais, les os *unguis*, ceux du nez, de la *mâchoire*, se carient dans la vérole invétérée.

438 CODE DE MÉDECINE

§. MCCCCLXXIII. Ce symptôme de la vérole est précédé & accompagné de plusieurs autres, qui confirment la nature du mal. Il n'est autre chose qu'un ulcere de l'os, comme les autres espèces de caries; mais ses progrès sont beaucoup plus considérables & plus prompts, que ceux de celles-là; il cause des douleurs énormes, & il est ordinairement humide.

§. MCCCCLXXIV. Ce seroit en vain qu'on tenteroit l'exfoliation de l'os dans la carie vénérienne, si on n'attaquoit pas en même temps la cause de la maladie. Il faut donc avoir promptement recours au traitement général. C'est pour cet accident qu'on est obligé de varier les méthodes antivénériennes; car le plus souvent il résiste aux premières tentatives. Seroit-ce parce

que les malades n'ont pas été bien traités ? Il m'est arrivé d'avoir plusieurs caries vénériennes à guérir. Tous les malades avoient déjà essuyé un ou plusieurs traitemens. Le sublimé corrosif me parut être le meilleur remede contre cet accident.

§. MCCCCLXXV. Comme je n'ai point eu le dessein de faire un Traité sur les maladies vénériennes, je n'ai fait qu'ébaucher la matiere, dans plusieurs endroits, & je me suis borné aux détails qui m'on paru être les plus nécessaires pour le traitement des Gens de Guerre. Ceux qui voudront s'instruire davantage, pourront avoir recours au savant Traité de M. *Astruc*, déjà cité; c'est l'Ouvrage le plus complet que nous ayons sur les maladies vénériennes.



## SECTION V.

*Des préservatifs contre le Mal vénérien.*

§. MCCCCLXXVI. *M.* Astruc prétend que si les Médecins trouvoient un préservatif sûr contre la propagation du mal vénérien, ils seroient obligés de le divulguer, par les principes que l'honneur & l'amour de l'humanité doivent leur inspirer. Il semble donc que cet homme célèbre n'ait pas regardé la découverte de ce préservatif, comme impossible. J'oserois être d'un avis contraire, parce qu'il paroît évident que pour parvenir à la faire, il faudroit trouver le moyen d'empêcher le virus de pénétrer par les pores des parties génitales, pendant l'acte vénérien; ce qui ne peut avoir

lieu qu'en corrigeant la nature du virus, ou en défendant les parties contre son action.

§. MCCCCLXXVII. Corriger la nature du virus dans la personne infectée, pour empêcher qu'elle donne du mal, c'est guérir la maladie, & alors il n'est plus question que d'un moyen qui détruise entierement le virus dans tous ceux qui en sont attaqués.

§. MCCCCLXXVIII. Défendre les parties génitales contre l'action du virus, c'est boucher exactement toutes les voies par lesquelles il peut pénétrer, Voyons si la chose est possible : dans l'homme, le canal de l'urethre, le gland & la peau même qui recouvre la verge, sont tous les endroits qui peuvent donner accès à ce miasme. Peut-on boucher les pores de toutes ces parties ? Je ne le crois guères. Je suppose qu'on

#### 442 CODE DE MÉDECINE

emploie à cet effet les astringens les plus puissans en lotion & en injection ; ne fait-on pas que pendant la copulation , la chaleur & l'humidité détruiroient facilement l'effet de l'astringent ? emploiera-t'on un caustique , pour cautériser toutes ces parties ? Cela est impraticable ; & d'ailleurs , quel moyen ! Trouvera-t'on , un antidote qui , employé en lotion & en injection , corrige sur le champ la nature du virus ? \* Ce seroit , je crois , le meil-

---

\* On fait que les alkalis fixes & volatiles détruisent la texture des substances animales ; & comme on suppose que le virus vénérien est une matiere animale , on prétend que les moyens précédens peuvent le détruire , étant appliqués de quelque maniere que ce soit sur les parties génitales. Mais sans m'arrêter à combattre ce système , je voudrois qu'on me prouvât ce que c'est que ce virus.

leur préservatif ; mais s'il y avoit un antidote de ce genre ; sans doute que le mercure & ses diverses préparations le fourniroient ; cependant les expériences qu'on a faites à cet égard , prouvent que ce minéral ne garantit point les parties. *Fallope*, de *Morbo Gallico*, cap. 89 , conseilloit un petit linge trempé dans une décoction de différens remedes tirés du mercure & des bois sudorifiques , avec lequel il vouloit qu'on se frottât le gland ; ensuite il faisoit introduire au commencement du canal de l'urethre , cette même liqueur. *P. A. Agathus*, qui fut du même avis , prescrivit en outre d'employer pour les parties génitales un parfum mercuriel. Leurs moyens ont-ils été suivis de quelques succès ? Il est évident que non ; car on les auroit conti-

444 CODE DE MÉDECINE

nués , & maintenant la vérole seroit détruite.

§. MCCCCLXXIX. Mais comment concevoir que des lotions ou parfums mercuriels empêcheront le virus d'agir? Il faudroit , pour cela , avoir la certitude que le mercure agit immédiatement sur le virus , ce qui n'est pas à présumer. Au reste , en supposant qu'il ait cette propriété , l'esprit séminal infecté qui pénètre jusqu'au fond de la matrice , ne pourra jamais trouver toute l'étendue de ce viscere abreuvée d'injections mercurielles ; de sorte que le vice vénérien aura toujours la facilité de pénétrer par les endroits qui ne seront pas garantis. Il en est de même pour les injections de toute autre nature.

§. MCCCCLXXX. Je fais qu'il y a toujours eu des gens qui

ont promis de garantir du mal vénérien par des prétendus préservatifs; mais ils n'ont fait que des dupes & des victimes; & ceux qui aujourd'hui se vantent de posséder ce spécifique, n'ont pas, à ce que je présume, plus de droit à notre confiance. Quant à notre estime,\* elle ne peut être raisonnablement accordée qu'à ceux qui, en employant des voies honnêtes, pour trouver le préservatif, se font une loi de sacrifier leurs veilles & leurs travaux au bien de l'humanité. Ces travaux doivent être dirigés dans l'ombre du mystère, & non si publiquement ou si malhonnêtement, qu'ils deviennent une occasion de

---

\* Par le mot *nôtre*, j'entends l'estime & la confiance des Médecins & des honnêtes gens.



446 CODE DE MÉDECINE  
scandale affreux , & condamnable à  
tous égards.

§. MCCCCLXXXI. Mais  
revenons aux moyens qui sont plus  
efficaces & plus raisonnables. Cher-  
cher à guérir tous ceux qui ont  
cette maladie , empêcher qu'il entre  
dans le Royaume qui que ce soit  
infecté du vice vénérien ; voilà la  
manière de le détruire. Force ,  
adresse & récompense , sont les  
ressources , pour que personne n'é-  
chappe à la recherche des malades ,  
& à la guérison. Nommer des gens  
de l'Art , pour constater les faits  
de maladie & de guérison , ce seroit  
le moyen de s'assurer qu'après un  
temps donné , il n'y auroit plus  
personne qui fût infecté de ce vi-  
rus. Ce projet est-il possible ? Je le  
crois.

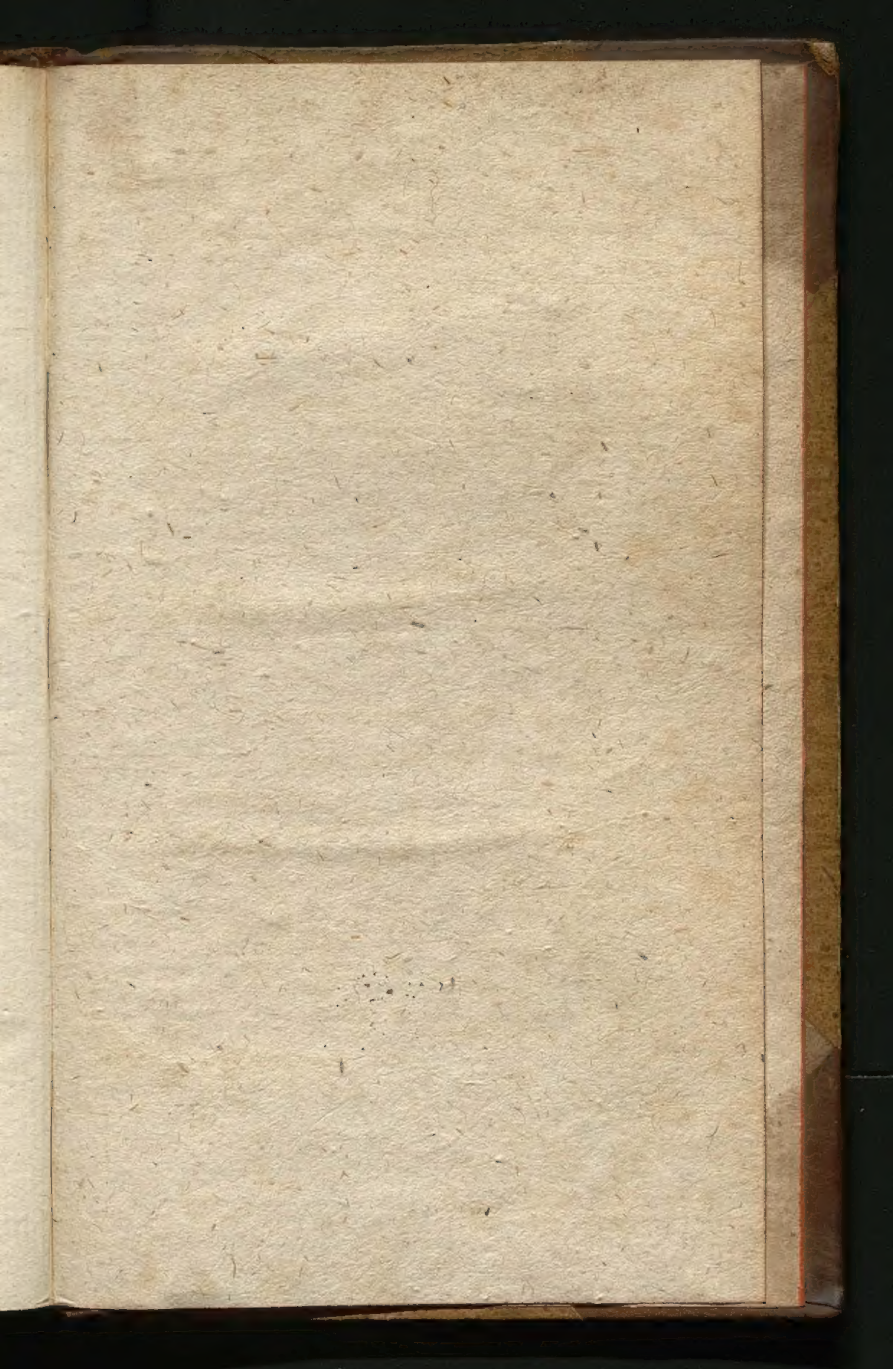
§. MCCCCLXXXII. En atten-

dant son exécution , on pourroit du moins empêcher la contagion très - considérable , parmi les Gens de Guerre pour lesquels j'écris. En punissant sévèrement ceux qui récidivent, il y en auroit moins qui s'y exposeroient ; en écartant les filles de joie , ils auroient moins d'occasions ; en observant l'ordre & la discipline , en tenant le Soldat toujours en haleine , on lui ôteroit l'envie de se livrer à ce genre de débauche , qui , indépendamment des maux qu'il entraîne , est même pour les heureux une source de foiblesse , de langueur & d'épuisement.

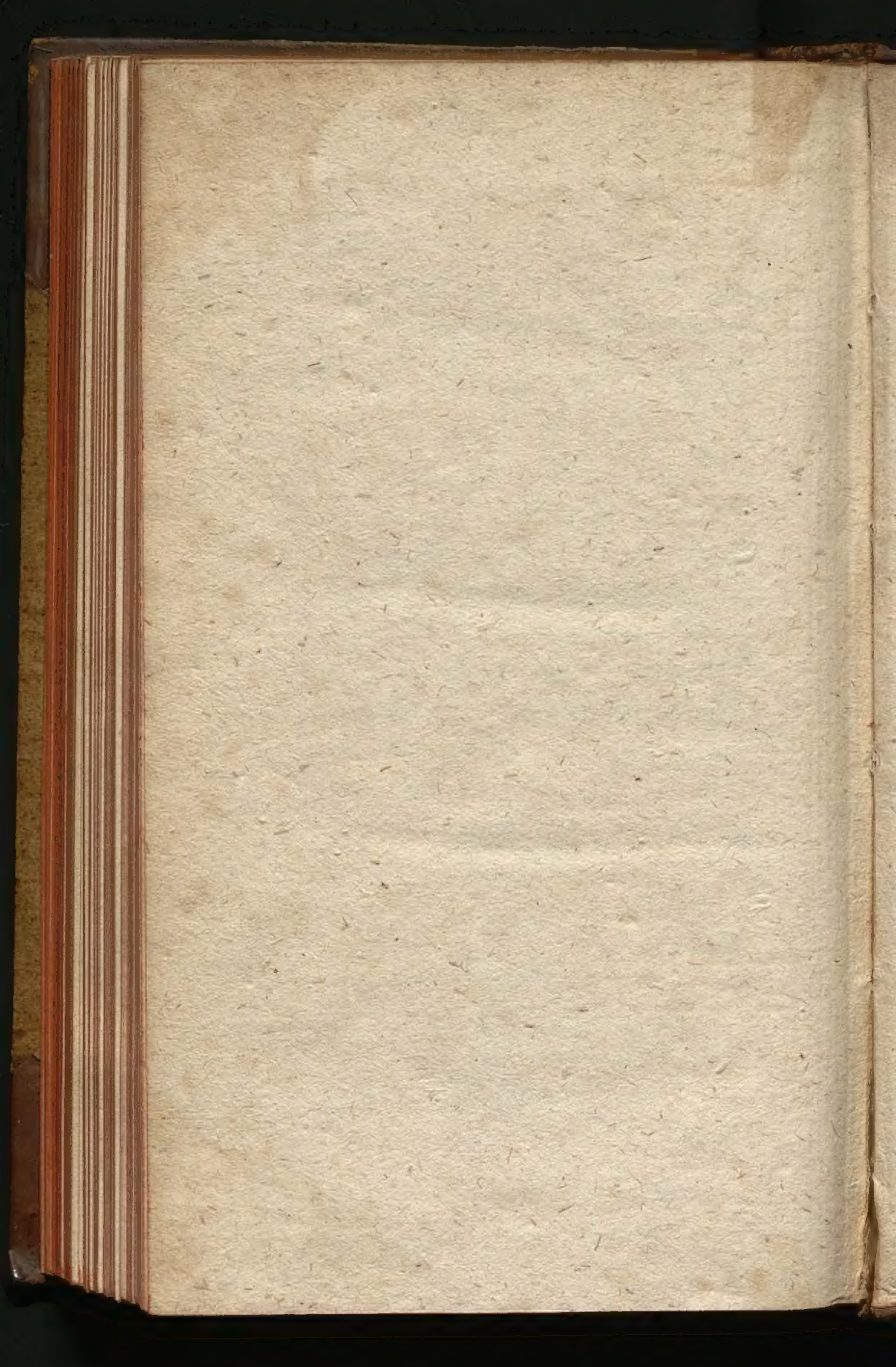
§. MCCCCLXXXIII. En attendant le spécifique promis , & auquel je n'ai pas foi , je le répète encore , l'unique préservatif consiste dans l'éloignement du danger. Malgré

l'affertion de M. *Astruc*, j'avoue que j'aurois de la peine à me déterminer à publier un moyen qui empêchât de gagner du mal, en se livrant à la débauche. Si jamais on le trouvoit, je pense que le Gouvernement s'en serviroit de maniere qu'il eût tous les avantages possibles, sans avoir l'inconvénient d'inviter aux excès. Le danger est à peine aujourd'hui un frein à la débauche; on peut juger ce qu'elle seroit, si l'on n'avoit plus rien à craindre.









Biblioteka Jagiellońska



stdr0023754



